

GIL BLAS CORRIGÉ;
OU
HISTOIRE
DE
GIL BLAS
DE SANTILLANE.

PAR M. LE SAGE.

Dont on a retranché les Expressions & Passages contraires
à la Décence, à la Religion, & aux Mœurs, & à laquelle
on a ajouté

UN RECUEIL DE
TRAITS BRILLANS,
DES PLUS CÉLÈBRES POÈTES FRANÇOIS.

PAR J. N. OSMOND.

TOME QUATRIÈME.

à LEEDS:

CHEZ L'AUTEUR & SE TROUVE,
à LONDRES:

CHEZ M. M. LACKINGTON, ALLEN & COMP. TEMPLE OF
THE MUSES, FINSBURY-SQUARE; & M. M. LEE & HURST,
NO. 32. PATER-NOSTER-ROW.

MDCCXCVIII.



GIL BLAS

CORRIGÉ.

Histoire de Scipion.

JE serois fils d'un grand de la première classe, ou tout au moins de quelque chevalier de St. Jacques, ou d'Alcantara, si cela eut dépendu de moi ; mais comme on ne se choisit point un père, vous saurez que le mien, nommé Torribio Scipion, étoit un honnête archer de la sainte Hermandad. En allant & venant sur les grands chemins, où sa profession l'obligeoit d'être presque toujours, il rencontra par hasard un jour entre Cuença & Tolède une jeune Bohémienne, qui lui parut fort jolie. Elle étoit seule à pied, & portoit avec elle toute sa fortune dans une espèce de havresac, qu'elle avoit sur le dos. Où allez-vous ainsi, ma mignonne ? lui dit-il en adoucissant sa voix, qu'il avoit naturellement très-rude. Seigneur cavalier, lui répondit-elle, je vais à Tolède, où j'espère gagner ma vie de façon ou d'autre en vivant honnêtement. Vos intentions sont

louables, reprit-il, & je ne doute pas que vous n'ayez plus d'une corde à votre arc. Oui, repartit-elle, j'ai plusieurs talens. Entre autres je sais composer des pommades & des essences; je dis la bonne aventure; je fais tourner le sas pour retrouver les choses perdues; & montre tout ce qu'on veut dans le miroir ou dans le verre.

Torribio jugeant qu'une pareille fille étoit un parti très-avantageux pour un homme tel que lui, qui avoit de la peine à vivre de son emploi, quoiqu'il sut fort bien le remplir, lui proposa de l'épouser. Elle accepta la proposition avec plaisir. Cela étant arrêté entre eux, ils se rendirent tous deux en diligence à Tolède, où ils se marièrent; & vous voyez en moi le digne fruit de ce noble hyménée. Ils s'établirent dans un fauxbourg, où ma mère commença par débiter des pommades & des essences; mais ne trouvant pas ce trafic assez lucratif, elle fit la devineresse. C'est alors qu'on vit pleuvoir chez elle les écus, & les pistoles; mille dupes de l'un & de l'autre sexe mirent bientôt en réputation la Coscolina, c'est ainsi que se nommoit la Bohémienne. Il venoit tous les jours quelqu'un la prier d'employer pour lui son ministère. Tantôt c'étoit un neveu indigent, qui vouloit savoir quand son oncle, dont il

étoit unique héritier, partiroit pour l'autre monde ; & tantôt c'étoit une fille, qui souhaitoit d'apprendre si un cavalier, dont elle reconnoissoit les soins, & qui lui promettoit de l'épouser, lui tiendrait parole.

Vous observerez, s'il vous plait, que les prédictions de ma mère étoient toujours favorables aux personnes à qui elle les faisoit ; si par hasard elles s'accomplissoient, à la bonne heure ; & si l'on venoit lui reprocher que le contraire de ce qu'elle avoit prédit étoit arrivé, elle répondoit froidement qu'il falloit s'en prendre au démon, qui malgré la force des conjurations qu'elle employoit pour l'obliger à révéler l'avenir, avoit quelquefois la malice de la tromper.

Lorsque, pour l'honneur du métier, ma mère croyoit devoir faire paroître le diable dans ses opérations, c'étoit Torribio Scipion qui faisoit ce personnage, & qui s'en acquittoit parfaitement bien ; la rudesse de sa voix, & la laideur de son visage, lui donnant un air convenable à ce qu'il représentoit. Pour peu qu'on fût crédule, on étoit épouvanté de la figure de mon père. Mais un jour, par malheur, il vint un brutal de capitaine, qui voulut voir le diable, & qui lui passa son épée au travers du corps. Le saint office, informé de la mort du diable, envoya ses of-

ficiers chez la Coscolina, dont ils se saisirent aussi-bien que de tous ses effets ; & moi, qui n'avois alors que sept ans, je fus mis à l'hôpital de *Los Ninos* *. Il y avoit dans cette maison de charitables ecclésiastiques, qui, bien payés pour avoir soin de l'éducation des pauvres orphelins, prenoient la peine de leur montrer à lire & à écrire. Ils crurent remarquer que je promettois beaucoup ; ce qui fut cause qu'ils me distinguèrent des autres, & me choisirent pour faire leurs commissions. Ils m'envoyoient en ville porter leurs lettres, j'allois & venois pour eux, & c'étoit moi qui répondois leurs messes. Par reconnoissance, ils entreprirent de m'enseigner la langue Latine ; mais ils s'y prirent trop rudement, & me traitèrent avec tant de rigueur, malgré les petits services que je leur rendois, que ne pouvant y résister, je m'échappai un beau jour en faisant une commission ; & bien loin de retourner à l'hôpital, je sortis même de Tolède par le fauxbourg du côté de Séville.

Quoique j'eusse à peine alors neuf ans accomplis, je sentoisi déjà le plaisir d'être libre & maître de mes actions. J'étois sans argent & sans pain, n'importe ; je n'avois point de leçons à étudier, ni de thèmes à composer. Après avoir marché pendant deux heures, mes petites jambes commencèrent à refuser le ser-

* Des Orphelins.

vice. Je n'avois point encore fait de si longs voyages. Il fallut m'arrêter pour me reposer. Je m'assis au pied d'un arbre, qui bordoit le grand chemin, là, pour m'amuser, je tirai mon rudiment, que j'avois dans ma poche, & le parcourus en badinant; puis venant à me souvenir des férules & des coups de fouet qu'il m'avoit fait recevoir, j'en déchirai les feuillets avec colère. Tandis que j'assouvissois ma vengeance en jonchant autour de moi la terre de déclinaisons & de conjugaisons, il passa par-là un hermite à barbe blanche, qui portoit de larges lunettes, & qui avoit un air vénérable. Il s'approcha de moi, & s'il me considéra fort attentivement, je l'examinai bien aussi. Mon petit homme, me dit-il, avec un souris, il me semble que nous venons tous deux de nous regarder bien tendrement, & que nous ne ferions pas mal de demeurer ensemble dans mon hermitage, qui n'est qu'à deux cens pas d'ici. Je suis votre serviteur, lui répondis-je assez brusquement, je n'ai aucune envie d'être hermite. A cette réponse le bon vieillard fit un éclat de rire, & me dit en m'embrassant: Il ne faut pas, mon fils, que mon habit vous fasse peur; s'il n'est pas beau, il est utile. Il me rend seigneur d'une retraite charmante & des villages voisins, dont les habitans m'aiment, ou plutôt m'idolâtrèrent. Venez avec moi, ajouta-

t-il, & ne craignez rien. Je vous revêtirai d'une jaquette semblable à la mienne. Si vous vous en trouvez bien, vous partagerez avec moi les douceurs de la vie que je mène; & si vous ne vous en accommodez point, non seulement il vous sera permis de me quitter; mais vous pouvez même compter qu'en nous séparant, je ne manquerai pas de vous faire du bien.

Je me laissai persuader, & je suivis le vieil hermite, qui, chemin faisant, me fit plusieurs questions, auxquelles je répondis avec une ingénuité que je n'ai pas toujours eue dans la suite. En arrivant à l'hermitage, il me présenta quelques fruits, que je dévorai, n'ayant rien mangé de toute la journée qu'un morceau de pain sec, dont j'avois déjeûné le matin à l'hôpital. Le solitaire, me voyant si bien jouer des mâchoires, me dit: Courage, mon enfant, ne ménage point mes fruits; j'en ai, grâce au Ciel, une ample provision. Je ne t'ai pas amené ici pour te faire mourir de faim. Ce qui étoit très-véritable, car une heure après notre arrivée il alluma du feu, embrocha un gigot de mouton; & tandis que je tournois la broche, il dressa une petite table, qu'il couvrit d'une serviette assez mal propre, & sur laquelle il mit deux couverts, l'un pour lui, l'autre pour moi.

Quand la viande fut cuite, il la tira de la broche, & en coupa quelques pièces pour notre souper, qui ne fut pas un repas de brebis, puisque nous bûmes d'un excellent vin, dont il avoit aussi bonne provision. Eh bien ! mon poulet, me dit-il, lorsque nous fûmes hors de table, es-tu content de mon ordinaire ; ne vaut-il pas bien celui de ton hôpital ? Voilà de quelle façon tu seras traité tous les jours, si tu demeures avec moi. Au reste, poursuivit-il, tu ne feras dans cet hermitage que ce qu'il te plaira. J'exige de toi seulement que tu m'accompagnes toutes les fois que j'irai quêter dans les villages voisins ; tu me serviras à conduire un bourriquet chargé de deux paniers, que les paysans charitables remplissent ordinairement d'œufs, de pain, de viande, & de poisson. Je ne te demande que cela. Je ferai, lui dis-je, tout ce que vous voudrez, pourvu que vous ne m'obligiez pas d'apprendre le Latin. Le frère Chrysostôme c'étoit le nom du vieil hermite, ne put s'empêcher de rire de ma naïveté, & m'assura de nouveau qu'il ne prétendoit pas gêner mes inclinations.

Nous allâmes dès le lendemain à la quête avec l'ânon, que je menois par le licou. Nous fîmes une copieuse récolte ; chaque paysan se faisant un plaisir de mettre quelque chose dans

nos paniers. L'un y jetoit un pain entier, l'autre une grosse pièce de lard ; celui ci une oye farcie, celui-là une perdrix. Que vous dirai je ? Nous apportâmes au logis des vivres pour plus de huit jours, ce qui marquoit bien l'estime & l'amitié que les villageois avoient pour le frère. Il est vrai qu'il leur étoit d'une grande utilité ; il leur donnoit des conseils, quand ils venoient le consulter : Il remettoit la paix dans les ménages où regnoit la discorde. Savoit-il que deux riches laboureurs étoient mal ensemble, il les alloit voir, & il faisoit si bien qu'il les réconcilioit. Enfin, il avoit des remèdes pour mille sortes de maladies.

Vous voyez, par ce que je viens de dire, que j'étois bien nourri dans mon hermitage. Je n'y étois pas plus mal couché ; étendu sur de bonne paille fraîche, ayant sous ma tête un coussin de bure, & sur le corps une couverture de la même étoffe, je ne faisois qu'un somme qui duroit toute la nuit. Le frère Chrysostôme, qui m'avoit fait fête d'un habillement d'hermite, m'en fit un lui-même d'une de ses vieilles robes, & me nomma le petit frère Scipion. Sitôt que je parus dans les villages sous cet habit d'ordonnance, on me trouva si gentil, que le bourriquet en fut plus chargé. C'étoit à qui en donneroit davantage au petit frère, tant on prenoit plaisir à voir sa figure.

La vie molle & fainéante que je menois avec le vieil hermite, ne pouvoit déplaire à un garçon de mon âge. Aussi j'y pris tant de goût, que je l'aurois toujours continuée, si les parques ne m'eussent pas filé d'autres jours fort différens ; mais la destinée que j'avois à remplir, m'arracha bientôt à la mollesse, & me fit quitter le frère Chrysostôme de la manière que je vais le raconter.

Je voyois souvent ce vieillard travailler au coussin qui lui servoit d'oreiller, il ne faisoit que le découdre & le recoudre ; & je remarquai un jour qu'il mit de l'argent dedans. Cette observation fut suivie d'un mouvement curieux, que je me promis de satisfaire dès le premier voyage qu'il feroit à Tolède, où il avoit coutume d'aller tout seul une fois la semaine. J'en attendis le jour impatientement, sans avoir encore toutefois d'autre dessein que de contenter ma curiosité. Enfin le bon homme partit, & je défis son oreiller, où je trouvai parmi la laine qui le remplissoit la valeur peut-être de cinquante écus en toutes sortes d'espèces.

Ce trésor apparemment étoit la reconnaissance des paysans que l'hermite avoit guéris. Quoiqu'il en soit, je ne vis pas plutôt que c'étoit de l'argent que je pouvois impunément m'approprier, que mon naturel Bohémien se dé-

clara. Il me prit une envie de le voler qu'on ne pouvoit attribuer qu'à la force du sang, qui couloit dans mes veines. Je cédaï sans resistance à la tentation ; je serrai l'argent dans un sac de bure, où nous mettions nos peignes & nos bonnets de nuit ; ensuite, après avoir quitté mon habit d'hermite, & repris celui d'orphelin, je m'éloignai de l'hermitage, croyant emporter dans mon sac toutes les richesses des Indes.

Vous venez d'entendre mon coup d'essai, continua Scipion, & je ne doute pas que vous ne vous attendiez à une suite de faits de cette nature. Je ne tromperai point votre attente. J'ai encore d'autres pareils exploits à vous conter, avant que j'en vienne à mes actions louables ; mais j'y viendrai, & vous verrez par mon récit qu'un fripon peut fort bien devenir un honnête homme.

Tout enfant que j'étois, je ne fus pas assez sot pour reprendre le chemin de Tolède. C'eût été m'exposer au hasard de recontrer le frère Chrysostôme, qui m'auroit fait rendre désagréablement son magot. Je suivis une autre route, qui me conduisit au village de Galves, où je m'arrêtai dans une hôtellerie, dont l'hotesse étoit une veuve de quarante ans, qui avoit toutes les qualités requises pour bien faire ses petites affaires.

Cette femme n'eut pas plutôt jeté les yeux sur moi, que jugeant à mon habillement que je devois être un échappé de l'hôpital des Orphelins, elle me demanda qui j'étois, & où j'allois. Je lui répondis, qu'ayant perdu mon père & ma mère, je cherchois une condition. Mon enfant, me dit-elle, sais-tu lire ? Je l'assurai que je lisois, & même que j'écrivois à merveilles. Véritablement, je formois mes lettres, & je les liois, de façon que cela ressembloit un peu à de l'écriture ; & c'en étoit assez pour les expéditions d'une taverne de village. Je te retiens donc à mon service, me répliqua l'hôtesse. Tu ne me seras pas inutile, tu tiendras ici registre de mes dettes actives & passives. Je ne te donnerai point de gages, ajouta-t-elle, attendu qu'il vient dans cette hôtellerie d'honnêtes gens, qui n'oublient pas les valets. Tu peux compter sur de bons petits profits.

J'acceptai le parti, me réservant, comme vous pouvez croire, le droit le changer, d'air sitôt que le séjour de Galves cesseroit de m'être agréable. Dès que je me vis arrêté pour servir dans cette hôtellerie, je me sentis l'esprit travaillé d'une grande inquiétude. Je ne voulois pas qu'on sût que j'avois de l'argent ; & j'étois bien en peine de savoir où je le cacherois, pour qu'il fût à couvert

de toute main étrangère. Je ne connoissois pas encore assez la maison, pour me fier aux endroits les plus propres à le receler. Que les richesses causent d'embarras ! J'étois dans de continuelles allarmes. Je me déterminai pourtant à mettre mon sac dans un coin de notre grenier, où il y avoit de la paille ; & le croyant là plus en sûreté qu'ailleurs, je me tranquillisai autant qu'il me fut possible.

Nous étions trois domestiques dans cette maison ; un gros garçon d'écurie, une jeune servante de Galice, & moi. Chacun de nous tiroit tout ce qu'il pouvoit des voyageurs, qui s'y arrêtoient. J'attrapois toujours de ces messieurs quelques pièces de menue monnoye, quand j'allois leur porter le mémoire de leur dépense. Je n'avois pas sitôt reçu un sol, que je le portois au grenier pour en grossir mon trésor ; & plus je voyois augmenter mon bien, plus je sentoís que mon petit cœur s'y attachoit. Je baisois quelquefois mes espèces ; je les contemplois avec un ravissement, qui ne peut être compris que par les avares.

L'amour que j'avois pour mon trésor, m'obligeoit à l'aller visiter trente fois par jour. Je rencontrois souvent sur l'escalier l'hôtesse, qui, étant très-défiante de son naturel, fut curieuse de savoir ce qui pouvoit à tout moment m'attirer au grenier. Elle y monta, &

se mit à fureter par tout, s'imaginant que je cachois peut-être dans ce galetas des choses que je dérobois dans sa maison. Elle n'oublia pas de remuer la paille qui couvroit mon sac, & elle le trouva. Elle l'ouvrit ; & voyant qu'il y avoit dedans des écus & des pistoles, elle crut, ou fit semblant de croire, que je lui avois volé cet argent. Elle s'en saisit à bon compte. Puis m'appelant petit misérable, petit coquin, elle ordonna au garçon d'écurie, tout dévoué à ses volontés, de m'appliquer une cinquantaine de bons coups de fouet ; & après m'avoir si bien fait étriller, elle me mit à la porte, en disant, qu'elle ne vouloit point souffrir chez elle de fripon. J'eus beau protester que je n'avois point volé l'hôtesse, elle soutint le contraire, & on la crut plutôt que moi. C'est ainsi que les espèces du frère Chrysostôme passèrent des mains d'un voleur dans celles d'une voleuse.

Je pleurai la perte de mon argent, comme on pleure la mort d'un fils unique ; & si mes larmes ne me firent pas rendre ce que j'avois perdu, elle furent cause du moins que j'excitai la compassion de quelques personnes qui les virent couler ; & entre autres du curé de Galves, qui passa près de moi par hasard. Il parut touché du triste état où j'étois, & m'emmena au presbytère avec lui. Là pour gagner

ma confiance, ou plutôt pour me tirer les vers du nez, il commença par me plaindre. Que ce pauvre enfant, s'écria-t-il d'un air plein de compassion, est digne de pitié, de n'avoir personne qui prenne soin de lui ! Faut-il s'étonner si, livré à lui-même dans un âge si tendre, il a commis une mauvaise action ? Les hommes pendant le cours de leur vie ont bien de la peine à s'en défendre. Ensuite m'adressant la parole : Mon fils, ajouta-t-il, de quel endroit d'Espagne êtes-vous, & qui sont vos parens ? vous avez l'air d'un garçon de famille. Parlez moi confidemment, & comptez que je ne vous abandonnerai point.

Le curé, par ce discours politique & charitable tout ensemble, m'engagea insensiblement à lui découvrir toutes mes affaires, ce que je fis avec beaucoup d'ingénuité. Je lui avouai tout. Après quoi il me dit : Mon ami, quoiqu'il ne convienne guère aux hermites de thésauriser, cela ne diminue pas votre faute ; en volant le frère Chrysotsôme, vous avez toujours péché contre l'article du décalogue qui défend de dérober ; mais ce qui doit vous consoler, c'est que je me charge d'obliger l'hôtesse à rendre l'argent, & de le faire tenir au frère dans son hermitage ; vous pouvez dès à présent avoir la conscience en repos là-dessus. C'étoit, je vous l'avoue, de

quoi je ne m'inquiétois guère. Le curé, qui avoit son dessein, n'en demeura pas là ; Mon enfant, poursuivit-il, je veux m'intéresser pour vous, & vous procurer une bonne condition. Je vous enverrai dès demain par un muletier à mon neveu, le chanoine, de la cathédrale de Tolède. Il ne refusera pas à ma prière de vous recevoir au nombre de ses laquais, qui sont chez lui comme autant de bénéficiers qui vivent grassement du revenu de sa prébende ; vous serez là parfaitement bien, c'est une chose dont je puis vous assurer.

Cette assurance fut si consolante pour moi, que je ne songeai plus ni à mon sac, ni aux coups de fouet que j'avois reçus. Je ne m'occupai l'esprit que du plaisir de vivre en bénéficiers. Le jour suivant, tandis qu'on me faisoit déjeuner, il arriva, selon les ordres du curé, un muletier au presbytère avec deux mules bâties & bridées. On m'aida à monter sur l'une, le muletier s'élança sur l'autre & nous prîmes la route de Tolède. Mon compagnon de voyage étoit un homme de belle humeur, & qui ne demandoit qu'à se réjouir aux dépens du prochain. Mon petit cadet, me dit-il, vous avez un bon ami dans monsieur le curé de Galves. Il ne pouvoit vous donner une meilleure preuve de son affection, que de vous placer auprès de son neveu le

chanoine, que j'ai l'honneur de connoître, & qui sans contredit est la perle de son chapitre. Ce n'est point un de ces dévots dont le visage pâle & maigre prêche la mortification; c'est une grosse face, un teint fleuri, une mine réjouie, un vivant qui ne se refuse point aux plaisirs qui se présentent. Vous serez dans sa maison comme un petit coq en pâte.

Le bourreau de muletier s'apercevant que je l'écoutois avec une grande satisfaction, continua de me vanter le bonheur dont je jouirois quand je serois valet du chanoine. Il ne cessa de m'en parler, jusqu'à ce qu'étant arrivés au village d'Obisa, nous nous y arrêtâmes pour faire un peu reposer nos mules. Là, par le plus grand bonheur du monde pour moi, j'appris qu'on me trompoit. Voici de quelle façon je fis cette découverte. Le muletier allant & venant dans l'hôtellerie, laissa tomber par hasard de sa poche un papier, que j'eus l'adresse de ramasser sans qu'il y prit garde, & que je trouvai moyen de lire pendant qu'il étoit à l'écurie. C'étoit une lettre adressée aux prêtres de l'hôpital des Orphelins, & conçue dans ces termes; *Messieurs, j'ai cru que la charité m'obligeoit à remettre entre vos mains un petit fripon, qui s'est échappé de votre hôpital. Il me paroît avoir de l'esprit, & mériter que vous ayez la bonté de le tenir*

enfermé chez vous. Je ne doute point qu'à force de corrections vous n'en fassiez un garçon raisonnable. Que Dieu conserve vos pieuses & charitables seigneuries.

LE CURÉ DE GALVES.

Lorsque j'eus achevé de lire cette lettre, qui m'apprenoit les bonnes intentions de monsieur le curé, je ne demeurai pas incertain du parti que j'avois à prendre. Sortir de l'hôtellerie, & gagner les bords du Tage, à plus d'une lieue de là, fut l'ouvrage d'un moment. La crainte me prêta des ailes pour fuir les prêtres de l'hôpital des Orphelins, où je ne voulois point absolument retourner, tant j'étois dégoûté de la manière dont on y enseignoit le Latin. J'entraî dans Tolède aussi gaiement que si j'eusse su où aller boire & manger. Il est vrai que c'est une ville de bénédiction, & dans laquelle un homme d'esprit, réduit à vivre aux dépens d'autrui, ne sauroit mourir de faim. Mais j'étois encore bien jeune pour pouvoir me promettre de trouver moyen d'y subsister. Néanmoins la fortune me favorisa. Je fus à peine dans la grande place, qu'un cavalier bien vêtu, auprès de qui je passai, me retint par le bras, & me dit : Petit garçon, veux-tu me servir?

je serois bien aise d'avoir un laquais tel que toi. Et moi, lui répondis je, un maître comme vous. Cela étant, reprit-il, tu es à moi dès ce moment, & tu n'as qu'à me suivre ; ce que je fis sans répliquer.

Ce cavalier, qui pouvoit avoir trente ans, se nommoit Don Abel ; il logeoit dans un hôtel garni, où il occupoit un assez bel appartement. C'étoit un joueur de profession ; & voici de quelle sorte nous vivions ensemble. Le matin, je lui hachois du tabac pour fumer cinq ou six pipes, je lui nettoyois ses habits, & j'allois lui chercher un barbier pour le raser, & lui redresser sa moustache. Après quoi il sortoit pour courir les tripots, d'où il ne revenoit au logis qu'entre onze heures & minuit. Mais tous les matins, avant que de sortir, il avoit soin de tirer de sa poche trois réaux, qu'il me donnoit à dépenser par jour, me laissant la liberté de faire ce qu'il me plairoit jusqu'à dix heures du soir & pourvu que je fusse à l'hôtel quand il y rentroit, il étoit fort content de moi. Il me fit faire un habit de livrée, avec quoi j'avois tout l'air d'un petit commissionnaire de coquettes. Je m'accommodois bien de ma condition, & certainement je n'en pouvois trouver une plus convenable à mon humeur.

Il y avoit déjà près d'un mois que je menois une vie si heureuse, lorsque mon patron me demanda si j'étois satisfait de lui, & sur la réponse que je fis qu'on ne pouvoit l'être davantage : Eh-bien ! reprit il, nous partirons donc demain pour Séville, où mes affaires m'appellent. Tu ne seras pas fâché de voir cette capitale de l'Andalousie. *J'ai n'a pas vu Séville*, dit le proverbe, *n'a rien vu*. Je lui témoignai que j'étois prêt à le suivre par tout. Dès le même jour le messenger de Séville vint prendre à l'hôtel garni un grand coffre, où étoient toutes les nippes de mon maître, & le lendemain nous partîmes pour l'Andalousie.

Le seigneur Don Abel étoit si heureux au jeu, qu'il ne perdoit que quand il vouloit ; ce qui l'obligeoit à changer souvent de lieu pour se dérober au ressentiment des dupes, & ce qui étoit la cause de notre voyage. Etant arrivés à Séville, nous prîmes un logement dans un hôtel garni auprès de la porte de Cordoue, & nous recommençâmes à vivre comme à Tolède. Mais mon patron trouva de la différence entre ces deux villes. Il rencontra des joueurs, qui jouoient aussi heureusement que lui dans les tripots de Séville ; de sorte qu'il en revenoit quelquefois fort chagrin. Un matin, qu'il étoit encore de mauvaise humeur

d'avoir perdu cent pistoles le jour précédent, il me demanda pourquoi je n'avois pas porté son linge sale chez une dame qui avoit soin de le blanchir & de le parfumer ; je répondis que je ne m'en étois pas souvenu. Là-dessus se mettant en colère, il m'appliqua sur le visage une demi-douzaine de soufflets si rudement, qu'il me fit voir plus de lumières qu'il n'y en avoit dans le temple de Salomon. Tenez, petit malheureux, me dit-il, voilà pour vous apprendre à devenir attentif à vos devoirs. Faudra-t-il donc que je sois auprès de vous sans cesse, pour vous avertir de ce que vous avez à faire ? Pourquoi n'êtes vous pas aussi habile à servir qu'à manger ? Ne sauriez-vous, puisque vous n'êtes pas une bête, prévenir mes ordres & mes besoins ? A ces mots, il sortit de son appartement où il me laissa très-mortifié d'avoir reçu des soufflets pour une faute si légère , & bien résolu d'en tirer vengeance, si l'occasion s'en présentoit.

Je ne sais quelle aventure lui arriva peu de tems après dans un tripot ; mais un soir il revint fort échauffé ; Scipion me dit-il, j'ai résolu d'aller en Italie, & je dois m'embarquer après demain sur un vaisseau, qui s'en retourne à Gènes. J'ai mes raisons pour faire ce voyage ; je crois que tu voudras bien m'accompagner, & profiter d'une si belle occasion

de voir le plus charmant pays qu'il y ait au monde. Je fis réponse que je ne demandois pas mieux. Je témoignai même de l'impatience de voir l'Italie; mais en même tems je me promis bien de disparaître au moment qu'il faudroit partir. Je m'imaginois par là me venger de mon maître, & je trouvois ce projet très-ingénieux. J'en étois si content, que je ne pus m'empêcher de le communiquer à un vaillant de profession, que je rencontrai dans la rue. Depuis que j'étois à Séville, j'avois fait quelques mauvaises connoissances, & principalement celle-là. Je lui contai de quelle manière & pourquoi j'avois été souffleté; ensuite, je lui dis le dessein que j'avois de quitter Don Abel, lorsqu'il seroit prêt à s'embarquer & je lui demandai ce qu'il pensoit de ma résolution.

Le brave fronça les sourcils en m'écoutant, & releva les crocs de sa moustache; puis blâmant gravement mon maître: Petit bon homme, me dit-il, vous êtes un garçon déshonoré pour jamais, si vous vous en tenez à la frivole vengeance que vous méditez. Il ne suffit pas de laisser Don Abel partir tout seul, ce ne seroit point assez le punir; il faut proportionner le châtiment à l'outrage. Enlevons-lui ses hardes & son argent, que nous partagerons en frères après son départ. Quoique

j'eusse un penchant naturel à dérober, je fus effrayé de la proposition d'un vol de cette importance.

Cependant l'archi-fiipon, qui me la faisoit, ne laissa pas de me persuader ; & voici quel fut le succès de notre entreprise. Le brave, qui étoit un homme grand & robuste, vint le lendemain sur la fin du jour me trouver à l'hôtel garni. Je lui montrai le coffre où mon maître avoit déjà serré ses nippes, & je lui demandai s'il pourroit lui seul porter un coffre si pesant. Si pesant ! me dit-il ; apprenez que lorsqu'il s'agit d'enlever le bien d'autrui, j'emporterois l'arche de Noé. En achevant ces paroles, il s'approcha du coffre, le mit sans peine sur ses épaules, & descendit l'escalier d'un pas léger. Je le suivis du même pas ; & nous étions prêts d'enfiler la porte de la rue quand Don Abel, que son heureuse étoile amena là, si à propos pour lui, se présenta tout à coup devant nous.

Où vas-tu avec ce coffre, me dit-il ? Je fus si troublé que je demeurai muet, & le brave voyant le coup manqué, jeta le coffre à terre, & prit la fuite, pour éviter les éclaircissemens. Où vas-tu donc avec ce coffre, me dit mon maître pour la seconde fois ? Monsieur, lui répondis-je, plus mort que vif, je vais le faire porter au vaisseau sur lequel vous

devez vous embarquer pour l'Italie. Eh !
sais-tu, me répliqua-t-il, sur quel vaisseau je
dois faire ce voyage ? Non, monsieur, lui
repartis-je ; mais qui a langue va à Rome ;
je m'en serois informé sur le port, & quelqu'un
me l'auroit appris. A cette réponse, qui lui
fut suspecte, il me lança un regard furieux. Je
crus qu'il alloit encore me fouffleter. Qui
vous a commandé, s'écria-t-il, de faire em-
porter mon coffre hors de cet hôtel ? C'est
vous-même, lui dis-je. Qui moi, répondit-il
avec surprise, je t'ai donné cet ordre ? Assu-
rément, repris-je ; souvenez-vous du reproche
que vous me fîtes il y a quelques jours ? Ne
me dites-vous pas en me maltraitant que vous
vouliez que je prévinsse vos ordres, & fisse
de mon chef ce qu'il y auroit à faire pour
votre service ? Or, pour me régler là-dessus,
je faisais porter votre coffre au vaisseau. Alors
le joueur, remarquant que j'avois plus de
malice qu'il n'avoit cru, me dit en me don-
nant mon congé d'un air froid : Allez, mon-
sieur Scipion, que le Ciel vous conduise. Vous
avez trop d'esprit pour votre âge. Je n'aime
point à jouer avec des gens, qui ont tantôt
une carte de plus, tantôt une carte de moins.
Otez-vous de devant mes yeux, ajouta-t-il,
en changeant de ton, de peur que je ne vous
fasse chanter sans solfier.

Je lui épargnai la peine de me dire deux fois de me retirer. Je m'éloignai de lui dans le moment, mourant de peur qu'il ne me fit quitter mon habit, qu'heureusement il me laissa. Je marchois le long des rues en rêvant où je pourrois, avec deux réaux que j'avois pour tout bien, aller gîter. J'arrivai à la porte de l'archevêché ; & comme on travailloit alors au souper de monseigneur, il sortoit des cuisines une agréable odeur, qui se faisoit sentir d'une lieue à la ronde. Je m'accommoderois volontiers, dis-je en moi même, de quelqu'un de ces ragoûts qui prennent au nez. Mais quoi ! ne puis-je imaginer un moyen de goûter de ces bonnes viandes dont je ne fais que sentir la fumée ? Pourquoi non ? cela ne paroît pas impossible. Je m'échauffai l'imagination là dessus ; & à force de rêver, il me vint dans l'esprit une ruse, que j'employai sur le champ, & qui réussit. J'entrai dans la cour du palais archiépiscopal en courant vers les cuisines, et en criant de toute ma force : *Au secours ! au secours !* comme si quelqu'un m'eût poursuivi pour m'assassiner.

A mes cris redoublés, maître Diégo, le cuisinier de l'archevêque, accourut avec trois ou quatre marmitons pour en savoir la cause ; & ne voyant personne que moi, il me demanda pour quel sujet je criois si fort. Ah ! sei-

gneur, lui répondis-je, en faisant toutes les démonstrations d'un homme épouvanté, sauvez-moi, je vous prie, de la fureur d'un spadassin qui veut me tuer. Où est-il donc ce spadassin ? s'écria Diégo. Vous êtes tout seul de votre compagnie, & je ne vois pas un chat à vos trousses. Allez, mon enfant, rassurez-vous ; c'est apparemment quelqu'un qui vous a voulu faire peur pour se divertir, & qui a bien fait de ne pas vous suivre dans ce palais car nous lui aurions pour le moins coupé les oreilles. Non, non, dis-je au cuisinier, ce n'est pas pour rire qu'il m'a poursuivi. C'est un grand pendard, qui vouloit me dépouiller, & je suis sûr qu'il m'attend dans la rue. Il vous y attendra donc long-tems, reprit-il, puisque vous demeurerez ici jusqu'à demain. Vous y souperez & coucherez avec nos marmitons, qui vous feront faire bonne chère.

Je fus transporté de joie, quand j'entendis ces dernières paroles ; & ce fut pour moi un spectacle ravissant, lorsqu'ayant été conduit par maître Diégo dans les cuisines, j'y vis les préparatifs pour le souper de monseigneur. Je comptai jusqu'à quinze personnes qui en étoient occupées ; mais je ne pus nombrer les mets qui s'offrirent à ma vue, tant la providence avoit soin d'en pourvoir l'archevê-

ché. Ce fut alors que, respirant à plein nez la fumée des ragoûts que je n'avois senti que de loin, j'appris à connoître la sensualité. J'eus l'honneur de souper & de coucher avec les marmitons, qui véritablement me régalerent, & dont je gagnai si bien l'amitié, que le jour suivant, lorsque j'allai remercier maître Diégo, de m'avoir donné si généreusement un asyle, il me dit ; Nos garçons de cuisine m'ont témoigné tous qu'ils seroient ravis de vous avoir pour camarade, tant ils trouvent à leur gré votre humeur. De votre côté, seriez-vous bien aise d'être leur compagnon ? Je répondis que si j'avois ce bonheur-là, je me croirois au comble de mes vœux. Si cela est, reprit-il, mon ami, regardez-vous dès-à-présent comme un officier de l'archevêché. A ces mots, il me conduisit, & me présenta au majordome, qui, sur mon air éveillé, me jugea digne d'être reçu parmi les fouille-au-pot.

Je ne fus pas plutôt en possession d'un emploi si honorable, que maître Diégo, suivant l'usage des cuisiniers des grandes maisons qui envoient secrètement des viandes à leurs amis, me choisit pour porter chez une dame du voisinage, tantôt des longes de veau, & tantôt de la volaille ou de gibier. Il ne se contentoît pas de lui fournir de la viande, du pain, du sucre, & de l'huile, il faisoit aussi sa pro-

vision de vin ; & tout cela aux dépens de monseigneur l'archevêque.

J'achevai de me dégourdir dans le palais de sa grandeur, où je fis un tour assez plaisant, & dont on parle encore aujourd'hui dans Séville. Les pages & quelques autres domestiques, pour célébrer l'anniversaire de monseigneur, s'avisèrent de représenter une comédie. Ils choisirent celle de *Bénavidés* ; & comme il leur falloit un garçon de mon âge, pour faire le rôle du jeune roi de Léon, ils jetèrent les yeux sur moi. Le majordome, qui se piquoit de déclamation, se chargea de m'exercer ; & après m'avoir donné quelques leçons, il assura que je ne serois pas celui qui s'en acquitteroit le plus mal. Comme c'étoit le patron qui faisoit la dépense de la fête, vous vous imaginez bien qu'on n'épargna rien pour la rendre magnifique. On construisit dans la plus grande salle du palais un théâtre, qui fut bien décoré. On fit dans les ailes un lit de gazon, sur lequel je devois paroître endormi, quand les Maures viendroient se jeter sur moi pour me faire prisonnier. Lorsque les acteurs furent en état de représenter la pièce, l'archevêque fixa le jour de la représentation, & se fit un plaisir de prier les seigneurs & les dames les plus considérables de s'y trouver.

Ce jour venu, chaque acteur ne s'occupa que de son habillement. Pour le mien, il me fut apporté par un tailleur accompagné de notre majordome, qui s'étant donné la peine de me faire répéter mon rôle, se faisoit un devoir de me voir habiller. Le tailleur me revêtit d'une riche robe de velours bleu, garnie de galons & de boutons d'or, avec des manches pendantes ornées de franges du même métal; & le majordome lui-même me posa sur la tête une couronne de carton, parsemée de quantité de perles fines mêlées de faux diamans. De plus, ils me mirent une ceinture de soie, couleur de rose à fleurs d'argent; & à chaque chose dont ils me paroient, il me sembloit qu'ils me prêtoient des ailes pour m'envoler & m'en aller. Enfin, la comédie commença sur la fin du jour. Le jeune roi de Léon paroît d'abord dans la pièce, & fait un long monologue. Comme c'étoit moi qui faisois ce personnage, j'ouvris la scène par une tirade de vers, qui aboutissoit à dire, que ne pouvant me défendre des charmes du sommeil, j'allois m'y abandonner. En même-tems, je me retirai dans les coulisses, & me jetai sur le lit de gazon, qui m'y avoit été préparé; mais au lieu de m'y endormir, je me mis à rêver aux moyens de pouvoir gagner la rue, & me sauver avec mes habits royaux. Un

petit escalier dérobé, par où l'on descendoit sous le théâtre & dans la salle, me parut propre à l'exécution de mon dessein. Je me levai légèrement, & voyant que personne ne prenoit garde à moi, j'enfilai cet escalier qui me conduisit dans la salle, dont je gagnai la porte, en criant, *place, place, je vais changer d'habit*. Chacun se rangea pour me laisser passer; de sorte qu'en moins d'une minute je sortis impunément du palais à la faveur de la nuit, & me rendis à la maison du vaillant, mon ami.

Il fut dans le dernier étonnement de me voir vêtu comme j'étois. Je le mis au fait, & il en rit de tout son cœur; puis m'embrassant avec d'autant plus de joie qu'il se flattoit de la douce espérance d'avoir part aux dépouilles du roi de Léon, il me félicita d'avoir fait un si beau coup, & me dit, que si je ne me démentoais pas dans la suite, je ferois un jour du bruit dans le monde par mon esprit. Après nous être égayés tous deux, & bien épanoui la rate, je dis au brave: Que ferons-nous de ce riche habillement? Que cela ne vous embarrasse point, me répondit-il. Je connois un honnête fripier, qui, sans témoigner la moindre curiosité, achète tout ce qu'on veut lui vendre, pourvu qu'il y trouve bien son compte. Demain matin j'irai le chercher, & je

vous l'amènerai ici. En effet, le jour suivant le brave sortit de grand-matin de sa chambre, où il me laissa au lit ; & revint deux heures après avec le fripier, qui portoit un paquet de toile jaune. Mon ami, me dit-il, je vous présente le seigneur Ybagnez de Ségovie, fripier plein d'honneur & de bonne foi, s'il en fut jamais ; & qui, malgré le mauvais exemple que ses confrères lui donnent, se pique de la plus scrupuleuse intégrité. Il va vous dire au juste ce que vaut l'habillement dont vous voulez vous défaire, & vous pourrez vous en tenir à son estimation. Oh, pour cela, oui, dit le fripier. Il faudroit que je fusse un grand misérable, pour priser une chose au dessous de sa valeur. C'est ce qu'on ne m'a point encore reproché, & ce qu'on ne reprochera jamais à Ybagnez de Ségovie. Voyons un peu, ajouta-t-il, les hardes que vous avez envie de vendre ; je vous dirai en conscience ce qu'elles valent. Les voici, lui dit le brave, en les lui montrant ; convenez que rien n'est plus magnifique. Remarquez la beauté de ce velours de Gênes, & la richesse de cette garniture. J'en suis enchanté, répondit le fripier, après avoir examiné l'habit avec beaucoup d'attention, rien n'est plus beau. Et que pensez-vous des perles fines, qui sont à cette couronne ? reprit mon ami. Si elles étoient

plus rondes, repartit Ybagnez, elles seroient inestimables ; cependant telles qu'elles sont je les trouve fort belles, & j'en suis aussi content que du reste. J'en demeure d'accord, & j'aime à rendre justice. Un fourbe de fripier, à ma place, affecteroit de mépriser la marchandise pour l'avoir à vil prix, & n'auroit pas honte d'en offrir vingt pistoles ; mais moi, qui ai de la morale, j'en donnerai quarante.

Quand Ybagnez auroit dit cent, il n'eût pas encore été un juste estimateur, puisque les perles seules en valoient bien deux cens. Le brave, qui s'entendoit avec lui, me dit : Voyez le bonheur que vous avez d'être tombé entre les mains d'un honnête homme. Le seigneur Ybagnez apprécie les choses comme s'il étoit à l'article de la mort. Cela est vrai, dit le fripier ; aussi n'y a-t-il pas une obole à rabattre ou à augmenter avec moi. Eh bien ! ajouta-t-il est ce une affaire finie ? N'y a-t-il qu'à vous compter l'espèce ? Attendez, lui répondit le brave, il faut auparavant que mon petit ami essaye l'habit que je vous ai fait apporter ici pour lui, je suis bien trompé s'il n'est, pas convenable à sa taille. Alors le fripier, ayant défait son paquet, me montra un pourpoint d'un beau drap musc, avec des boutons d'argent, le tout à demi usé. Je me

levai pour essayer cet habillement, qui, quoique trop large & trop long, parut à ces messieurs fait exprès pour moi. Ybaguez le pris dix pistoles, & comme il n'y avoit rien à rabattre avec lui, il fallut en passer par là. De sorte qu'il tira, de sa bourse trente pistoles, qu'il étala sur la table ; après quoi il fit un autre paquet de ma robe royale & de ma couronne, qu'il emporta, s'applaudissant sans doute en lui-même d'avoir bien commencé la journée.

Lorsqu'il fut sorti, le vaillant me dit ; Je suis très-satisfait de ce fripier. Il avoit bien raison de l'être, car je suis sûr qu'il tira de lui pour le moins une centaine de pistoles de bénéfice. Mais il ne se contenta point de cela ; il prit sans façon la moitié de l'argent qui étoit sur la table, & me laissa l'autre en me disant ; Mon petit ami Scipion, avec ces quinze pistoles qui vous restent, je vous conseille de sortir incessamment de cette ville, où vous jugez bien qu'on ne manquera pas de vous chercher par ordre de monseigneur l'archevêque. Je serois au désespoir qu'après vous être signalé par une action qui fera honneur à votre histoire, vous vous fissiez sottement mettre en prison. Je lui répondis, que j'avois bien résolu de m'éloigner de Séville ; comme en effet, après avoir acheté un chapeau & quelques chemises, je gagnai la

vaste & délicieuse campagne qui conduit entre des vignes & des oliviers à l'ancienne cité de Carmonne, & trois jours après j'arrivai à Cordoue.

J'allai loger dans une hôtellerie à l'entrée de la grande place où demeurent les marchands. Je me donnai pour un enfant de famille de Tolède, qui voyageoit pour son plaisir; j'étois assez proprement vêtu pour le faire croire, & quelques pistoles que j'affectai de laisser voir comme par hasard à l'hôte, achevèrent de le persuader. Peut-être aussi que ma grande jeunesse lui fit penser que je pouvois être quelque petit libertin, qui couroit le pays, après avoir volé ses parens. Quoiqu'il en soit, il ne parut point curieux d'en savoir plus que je ne lui en disois, de peur apparemment que sa curiosité ne m'obligeât à changer de logement. Pour six réaux par jour, on étoit bien dans cette hôtellerie, où il y avoit beaucoup de monde ordinairement. Je comptai le soir au souper jusqu'à douze personnes à table. Ce qu'il y a de plaisant, c'est que chacun mangeoit sans rien dire, à la réserve d'un seul homme, qui parlant sans cesse à tort & à travers, compensoit par son babil le silence des autres. Il faisoit le bel esprit, débitoit des contes, & s'efforçoit par des bons mots, de réjouir la compagnie, qui de tems en tems éclatoit de rire,

moins pour applaudir à ses saillies, que pour s'en moquer.

Pour moi, je faisois si peu d'attention aux discours de cet original, que je me serois levé de table sans pouvoir rendre compte de ce qu'il avoit dit, s'il n'eût trouvé moyen de m'intéresser dans ses discours. Messieurs, s'écria-t-il, sur la fin du repas, tout ce que je vous ai dit, n'est rien en comparaison de ce que je vais vous dire. Je vous garde pour la bonne bouche une histoire des plus divertissantes, une aventure arrivée ces jours passés à l'archevêché de Séville. Je la tiens d'un bachelier de ma connoissance, qui en a, dit-il, été témoin. Ces paroles me causèrent quelque émotion ; je ne doutai point que cette aventure ne fût la mienne, & je n'y fus pas trompé. Ce personnage en fit un récit fidèle, & m'apprit même ce que j'ignorois ; c'est-a-dire, ce qui s'étoit passé dans la salle après mon départ. Je vais vous le raconter.

A peine eus-je pris la fuite, que les Maures qui, suivant l'ordre de la pièce qu'on représentait, devoient m'enlever, parurent sur la scène, dans le dessein de venir me surprendre sur le lit de gazon, où ils me croyoient endormi ; mais quand ils voulurent se jeter sur le roi de Léon, ils furent bien étonnés de ne trouver ni roi ni roque. Aussi-tôt la co-

médie fut interrompue. L'archevêque apercevant que le trouble & la confusion régnent derrière le théâtre, en demanda la cause. A la voix du prélat, un page, qui faisoit le *Gracioso* dans la pièce, accourut, & dit à sa grandeur : Monseigneur, ne craignez plus que les Maures fassent prisonnier le roi de Léon ; il vient de se sauver avec son habillement royal. Le Ciel en soit loué ! s'écria l'archevêque. Il a parfaitement bien fait de fuir les ennemis de notre religion, & d'échapper aux fers qu'ils lui préparoient. Il sera sans doute retourné à Léon, la capitale de son royaume. Puisse-t-il y arriver sans malencontre ! Au reste je défends qu'on suive ses pas : je serois fâché que sa majesté reçut quelque mortification de ma part. Le prélat ayant parlé de cette sorte ordonna qu'on lût son rôle, & qu'on achevât la comédie.

Tant que j'eus de l'argent, mon hôte me fit bonne mine, & eut de grands égards pour moi ; mais du moment qu'il s'aperçut que je n'en avois plus guère, il me battit froid, me fit une querelle d'Allemand, & me pria un beau matin de sortir de sa maison, pour aller loger ailleurs. Je le quittai fièrement, & j'entrai dans l'église des pères de saint Dominique, où pendant que j'entendois la messe, un vieux mendiant vint me demander l'aumône. Je

tirai de ma poche deux ou trois maravédís, que je lui donnai en lui disant : Mon ami, priez Dieu qu'il me fasse trouver bientôt quelque bonne place ; si votre prière est exaucée, vous ne vous repentirez pas de l'avoir faite ; comptez sur ma reconnoissance.

A ces mots, le gueux me considéra fort attentivement & me répondit d'un air sérieux ; Quel poste souhaiteriez-vous d'avoir ? Je voudrois, lui répliquai-je, être laquais dans quelque maison où je fusse bien. Il me demanda si la chose pressoit. On ne peut pas davantage, lui dis-je, car si je n'ai pas au plutôt le bonheur d'être placé, il n'y a point de milieu, il faudra que je meure de faim, ou que je devienne un de vos confrères. Si vous étiez réduit à cette nécessité, reprit-il ; cela seroit fâcheux pour vous, qui n'êtes pas fait à nos manières ; mais pour peu que vous y fussiez accoutumé, vous préféreriez notre état à la servitude, qui sans contredit est inférieure à la gueuserie. Cependant puisque vous aimez mieux servir que de mener, comme moi, une vie libre & indépendante, vous aurez un maître incessamment. Tel que vous me voyez, je puis vous être utile. Je vais dès aujourd'hui m'employer pour vous. Soyez ici demain à la même heure. Je vous rendrai compte de ce que j'aurai fait.

Je n'eus garde d'y manquer. Je revins le jour suivant au même endroit, où je ne fus pas long-tems sans appercevoir le mendiant, qui vint me joindre, & qui me dit de prendre la peine de le suivre. Je le suivis. Il me conduisit à une cave, qui n'étoit pas éloignée de l'église, & où il faisoit sa résidence. Nous y entrâmes tous deux, & nous étant assis sur un long banc, qui avoit pour le moins cent ans de service, il me tint ce discours : Une bonne action trouve toujours sa récompense ; vous me donnâtes hier l'aumône, & cela m'a déterminé à vous procurer une condition. Je connois un vieux Dominicain, nommé le père Alexis, qui est un saint religieux. Je lui ai parlé de vous, & je l'ai mis dans la disposition de vous rendre service. Je vous présenterai à sa révérence quand il vous plaira.

Il n'y a pas un moment à perdre, dis-je au vieux mendiant ; allons voir tout à l'heure ce bon religieux. Le pauvre y consentit, & me mena sur le champ au père Alexis, que nous trouvâmes occupé dans sa chambre à écrire des lettres spirituelles. Il interrompit son travail pour me parler. Il me dit qu'à la prière du mendiant, il vouloit bien s'intéresser pour moi. Ayant appris, poursuivit-il, que le seigneur Baltazar Vélasquez avoit besoin d'un laquais, je lui ai écrit ce matin en vo-

tre faveur, & il vient de me faire réponse qu'il vous recevroit aveuglément de ma main. Vous pouvez dès ce jour le voir de ma part ; c'est mon pénitent & mon ami. Là-dessus le moine m'exhorta pendant trois bons quarts d'heure à bien remplir mes devoirs. Il s'étendit principalement sur l'obligation où j'étois de servir Vélasquez avec zèle ; après quoi il m'assura qu'il auroit soin de me maintenir dans mon poste, pourvu, que mon maître n'eût point de reproche à me faire.

Après avoir remercié le religieux des bontés qu'il avoit pour moi, je sortis du monastère avec le mendiant, qui me dit que le seigneur Baltazar Vélasquez étoit un vieux marchand de drap, un homme riche, simple & débonnaire. Je ne doute pas, ajouta-t-il, que vous ne soyez parfaitement bien dans sa maison. Je m'informai de la demeure du bourgeois, & je m'y rendis sur le champ, après avoir promis au gueux de reconnoître ses bons offices, sitôt que j'aurois pris racine dans ma condition. J'entrai dans une boutique, où deux jeunes garçons marchands, proprement vêtus, se promenoient en long & en large, & faisoient les agréables en attendant la pratique. Je leur demandai si le maître y étoit, & leur dis que j'avois à lui parler de la part du père Alexis. A ce nom respectable, on me fit passer dans

une arrière-boutique, où le marchand feuilletait un gros registre, qui étoit sur un bureau. Je le saluai respectueusement : Seigneur, lui dis-je, vous voyez le jeune homme que le révérend père Alexis vous a proposé pour laquais. Ah ! mon enfant, me répondit-il, sois le bien venu. Il suffit que tu me sois envoyé par ce saint homme ; je te reçois à mon service préférablement à trois ou quatre laquais qu'on me veut, donner. C'est une affaire décidée. Tes gages courent dès ce jour.

Je n'eus pas besoin d'être long-tems chez ce bourgeois, pour m'appercevoir qu'il étoit tel qu'on me l'avoit dépeint. Il me parut même d'une si grande simplicité, que je ne pus m'empêcher de penser que j'aurois bien de la peine à m'abstenir de lui jouer quelque tour. Il étoit veuf depuis quatre années, & il avoit deux enfans, un garçon, qui achevoit son cinquième lustre, & une fille, qui commençoit son troisième. La fille élevée par une duègne sévère, & dirigée par le père Alexis, marchoit dans le sentier de la vertu ; mais Gaspard Vélasquez son frère, quoiqu'on n'eût rien épargné pour en faire un honnête homme, avoit tous les vices d'un jeune libertin. Il passoit quelquefois des deux ou trois jours hors du logis ; & si, à son retour, son père

s'avisait de lui en faire des reproches, Gaspard lui imposait silence, en le prenant sur un ton plus haut que le sien.

Scipion, me dit un jour le vieillard, j'ai un fils, qui fait toute ma peine. Je lui ai donné de bons maîtres; & le père Alexis, mon ami, a fait tous ses efforts pour le mettre dans le bon chemin. Mais hélas ! il n'a pu en venir à bout ; Gaspard s'est jeté dans le libertinage. Tu me diras peut-être que je l'ai traité avec trop de douceur dans sa puberté, & que c'est cela qui l'a perdu. Mais non, il a été châtié, quand j'ai jugé à propos d'user de rigueur ; car, tout débonnaire que je suis, je ne laisse pas d'avoir de la fermeté dans les occasions qui en demandent. Je l'ai même fait enfermer dans une maison de force, & il n'est devenu que plus méchant. En un mot c'est un de ces mauvais sujets que le bon exemple, les remontrances & les châtimens ne sauroient corriger.

Si je ne fus pas fort touché de la douleur de ce malheureux père, du moins je fis semblant de l'être. Que je vous plains, monsieur, lui dis-je ; un homme de bien, comme vous, méritoit d'avoir un meilleur fils. Que veux-tu mon enfant, me répondit-il. Dieu m'a voulu priver de cette consolation. Entre les sujets que Gaspard me donne de me plain-

dre de lui, poursuivit-il, je te dirai confidemment qu'il y en a un qui me cause beaucoup d'inquiétude ; c'est l'envie qu'il a de me voler, & qu'il ne trouve que trop souvent moyen de satisfaire, malgré ma vigilance. Le laquais à qui tu succèdes, s'entendoit avec lui, & c'est pour cela que j'ai chassé ce domestique. Pour toi, je compte que tu ne te laisseras pas corrompre par mon fils. Tu épouseras mes intérêts ; je ne doute pas que le père Alexis ne te l'ait bien recommandé. Je vous en réponds, lui dis-je. Sa révérence m'a exhorté pendant une heure, à n'avoir en vue que votre bien ; mais je puis vous assurer que je n'avois pas besoin pour cela de son exhortation. Je me sens disposé à vous servir fidèlement, & je vous promets enfin un zèle à toute épreuve.

Qui n'entend qu'une partie, n'entend rien. Le jeune Vélasquez jugeant à ma physionomie que je ne serois pas plus difficile à séduire que mon prédécesseur, m'attira dans un endroit écarté, & me parla dans ces termes ; Ecoute, mon cher, je suis persuadé que mon père t'a chargé de m'espionner ; mais prends y garde, je t'en avertis, cet emploi n'est pas sans désagrément. Si je viens à m'appercevoir que tu m'observes, je te ferai mourir sous le bâton ; au lieu que si tu veux m'aider à tromper mon père, tu peux tout attendre de ma reconnoissance.

Faut-il te parler plus clairement ? Tu auras ta part dans les coups de filet que nous ferons ensemble. Tu n'as qu'à choisir ; déclare-toi dans le moment pour le père ou pour le fils ; point de neutralité.

Monsieur, lui répondis-je, vous me serrez furieusement le bouton ; je vois bien que je ne pourrai me défendre de me ranger de votre parti, quoique dans le fond je me sente de la répugnance à trahir le seigneur Vélasquez. Tu ne dois t'en faire aucun scrupule, reprit Gaspard ; c'est un vieil avare, qui voudroit encore me mener à la lisière ; un vilain, qui me refuse mon nécessaire, en refusant de fournir à mes plaisirs ; car les plaisirs sont des besoins à vingt-cinq ans. C'est dans ce point de vue, qu'il faut que tu regardes mon père. Voilà qui est fini, monsieur, lui dis-je ; il n'y a pas moyen de tenir contre un si juste sujet de plainte. Je me déclare pour vous, & je m'offre à vous seconder dans vos louables entreprises ; mais cachons bien tous deux notre intelligence, de peur qu'on ne mette à la porte votre fidèle adjoint. Vous ne ferez point mal, ce me semble, d'affecter de me haïr ; parlez-moi brutalement devant tout le monde ; ne mesurez pas les termes. Quelques soufflets même, & quelques coups de pied ne gêneront rien ; au contraire, plus vous me don-

nez des marques d'aversion, plus le seigneur Baltazar aura de confiance en moi. De mon côté, je ferai semblant d'éviter votre conversation. En vous servant à table, je paroîtrai ne m'en acquitter qu'à regret ; & quand je m'entretiendrai de votre seigneurie ; ne trouvez pas mauvais que je dise pis que pendre de vous.

Comment donc, s'écria le jeune Vélasquez à ces dernières paroles ! Je t'admire, mon ami ; tu fais paroître à ton âge un génie étonnant pour l'intrigue ; j'en conçois pour moi le plus heureux présage. J'espère qu'avec le secours de ton esprit, je ne laisserai pas une pistole à mon père. Vous me faites trop d'honneur, dis-je, de tant compter sur mon industrie. Je ferai mon possible pour justifier la bonne opinion que vous en avez ; & si je ne puis y réussir, ce ne sera pas ma faute.

Je ne tardai guère à faire connoître à Gaspard, que j'étois effectivement l'homme qu'il lui falloit ; & voici quel fut le premier service que je lui rendis. Le coffre fort de Baltazar étoit dans la chambre de ce bon homme à la ruelle de son lit, & lui servoit de Prié-Dieu. Toutes les fois que je le regardois, il me réjouissoit la vue, & je lui disois souvent en moi-même : Coffre fort, mon ami, seras-tu toujours fermé pour moi ? N'aurai je jamais

le plaisir de contempler le trésor que tu recèles? Comme j'allois quand je voulois dans la chambre, dont l'entrée n'étoit interdite qu'à Gaspard, il arriva un jour que j'aperçus son père, qui croyant n'être vu de personne, après avoir ouvert & refermé son coffre fort, en cacha la clef derrière une tapisserie. Je remarquai bien l'endroit, & fis part de cette découverte à mon jeune maître, qui me dit en m'embrassant de joie : Ah mon cher Scipion, que viens-tu m'apprendre ? Notre fortune est faite mon enfant. Je te donnerai dès aujourd'hui de la cire, tu prendras l'empreinte de la clef, & tu me la remettras entre les mains. Je n'aurai pas de peine à trouver un serrurier obligeant dans Cordoue, qui n'est pas la ville d'Espagne où il y a le moins de fripons.

Eh ! pourquoi, dis-je à Gaspard, voulez-vous faire faire une fausse clef, quand nous pouvons nous servir de la véritable ! Tu as raison, me répondit-il ; mais je crains que mon père, par défiance ou autrement, ne s'avise de la cacher ailleurs, & le plus sûr est d'en avoir une qui soit à nous. J'approuvai sa crainte ; & me rendant à son sentiment, je me préparai à prendre l'empreinte de la clef ; ce qui fut exécuté un beau matin, tandis que mon vieux patron faisoit une visite au père Alexis,

avec lequel il avoit ordinairement de fort longs entretiens. Je n'en demeurai pas là ; je me servis de la clef pour ouvrir le coffre fort, qui se trouvant rempli de grands & de petits sacs, me jeta dans un embarras charmant. Je ne savois lequel choisir, tant je me sentois d'affection pour les uns & pour les autres ; néanmoins comme la peur d'être surpris ne me permettoit pas de faire un long examen, je me saisis à tout hasard d'un des plus gros. Ensuite, ayant refermé le coffre, & remis la clef derrière la tapisserie, je sortis de la chambre avec ma proie, que j'allai cacher dans une petite garde-robe, en attendant que je pusse la remettre au jeune Vélasquez, qui m'attendoit dans une maison où il m'avoit donné rendez-vous, & que je rejoignis promptement, en lui apprenant ce que je venois de faire. Il fut si content de moi, qu'il m'accabla de caresses, & m'offrit généreusement la moitié des espèces qui étoient dans le sac, ce que je refusai. Non, non, monsieur ; lui dis-je, ce premier sac est pour vous seul ; servez-vous en pour vos besoins. Je retournerai incessamment au coffre fort, où il y a de l'argent pour nous deux. En effet, trois jours après j'enlevai un second sac où il y avoit, ainsi que dans le premier, cinquante écus, desquels je ne voulus accepter

que le quart, quelques instances que me fit Gaspard pour m'obliger à les partager avec lui fraternellement.

Sitôt que ce jeune homme se vit si bien en fonds, & par conséquent en état de satisfaire ses passions, il s'y abandonna tout entier; il se jeta dans une dépense effroyable; ce qui me mit dans la nécessité de rendre tant de visites au coffre fort, que le vieux Velasquez s'aperçut enfin qu'on le voloît. Scipion, me dit-il un matin, il faut que je te découvre mon cœur. Quelqu'un me vole, mon ami; on a ouvert mon coffre fort; on en a tiré plusieurs sacs; c'est un fait constant. Qui dois-je accuser de ce larcin? ou plutôt, quel autre que mon fils peut l'avoir fait? Gaspard sera furtivement entré dans ma chambre, où bien tu l'y auras toi-même introduit; car je suis tenté de te croire d'accord avec lui, quoique vous paroissiez tous deux fort mal ensemble. Néanmoins, ajouta-t-il, je ne veux pas écouter ce soupçon, puisque le père Alexis m'a répondu de ta fidélité. Je répondis que le bien d'autrui ne me tentoit point; & j'accompagnai ce mensonge d'une grimace hypocrite, qui me servit d'apologie.

Effectivement, le vieillard ne m'en parla plus; mais il ne laissa pas de m'envelopper dans sa défiance; & prenant des précautions

contre nos attentats, il fit mettre à son coffre fort une nouvelle serrure, dont il porta toujours depuis la clef dans ses poches. Par ce moyen, tout commerce étant rompu entre nous & les sacs, nous demeurâmes fort sots, particulièrement Gaspard, qui ne pouvoit plus faire la même dépense. Il eut pourtant l'esprit d'imaginer un expédient, qui le fit rouler pendant quelques jours ; & cet ingénieux expédient fut de s'approprier par forme d'emprunt tout ce qui m'étoit revenu des saignées que j'avoit faites au coffre fort. Je lui donnai jusqu'à la dernière pièce ; ce qui pouvoit, ce me semble, passer pour une restitution anticipée que je faisois au vieux marchand dans la personne de son héritier.

Ce jeune homme, lorsqu'il eut épuisé cette ressource, considérant qu'il n'en avoit plus aucune autre, tomba dans une profonde & noire mélancolie, qui troubla peu à peu sa raison. Il ne regarda son père que comme un homme qui faisoit tout malheur de sa vie. Il entra dans un vif désespoir ; & sans être retenu par la voix du sang, le misérable conçut l'horrible dessein de l'empoisonner. Il ne se contenta pas de me faire confidence de cet exécrable projet, il me proposa même de servir d'instrument à sa vengeance. A cette proposition, je me sentis saisi d'effroi. Monsieur,

lui dis-je, est-il possible que vous soyez assez abandonné du Ciel pour avoir formé cette abominable résolution ? Quoi ! vous seriez capable de donner la mort à l'auteur de vos jours ? On verroit en Espagne, dans le sein du christianisme, commettre un crime dont la seule idée feroit horreur aux nations les plus barbares ? Non, mon cher maître, ajoutai-je, en me mettant à ses genoux, non, vous ne ferez point une action qui soulèveroit contre vous toute la terre, & qui seroit suivie d'un infame châtement.

Je tins encore d'autres discours à Gaspard pour le détourner d'une entreprise si coupable. Je ne sais où j'allai prendre tous les raisonnemens d'honnête homme, dont je me servis pour combattre son désespoir ; mais il est certain que je lui parlai comme un docteur de Salamanque, tout jeune & tout fier que j'étois de la Coscolina. Cependant, j'eus beau lui représenter qu'il devoit rentrer chez lui-même, & rejeter courageusement les pensées détestables dont son esprit étoit assailli, toute mon éloquence fut inutile. Il baissa la tête sur son estomac ; & gardant un morne silence, quelque chose que je puisse faire dire, il me fit juger qu'il n'en démordroit point.

Là-dessus, prenant mon parti, je résolus de révéler tout à mon vieux maître. Je lui demandai un secret entretien. Il me l'accorda ; & nous étant tous deux enfermés : Monsieur, lui dis-je souffrez que je me jette à vos pieds, & que j'implore votre miséricorde. En achevant ces paroles, je me prosternai devant lui avec beaucoup d'émotion, & le visage baigné de larmes. Le marchand surpris de mon action, & de mon air troublé, me demanda ce que j'avois fait. Une faute dont je me repens, lui répondis-je, & que je me reprocherai toute ma vie. J'ai eu la foiblesse d'écouter votre fils, & de l'aider à vous voler. En même tems, je lui fis un aveu sincère de tout ce qui s'étoit passé à ce sujet ; après quoi je lui rendis compte de la conversation que je venois d'avoir avec Gaspard, dont je lui révélai le dessein, sans oublier la moindre circonstance.

Quelque mauvaise opinion que le vieux Vélasquez eût de son fils, à peine pouvoit-il ajouter foi à ce discours. Néanmoins, ne doutant nullement que mon rapport ne fût véritable : Scipion, me dit-il, en me relevant, car j'étois toujours à ses pieds, je te pardonne en faveur de l'avis important que tu viens de me donner. Gaspard, poursuivit-il, en éle-

vant sa voix, Gaspard en veut à mes jours ! Ah fils ingrat ! monstre ! qu'il eût mieux valu étouffer en naissant, que laisser vivre pour devenir un parricide, quel sujet as-tu d'attenter à ma vie ? Je te fournis tous les ans une somme raisonnable pour tes plaisirs, & tu n'es pas content ! faut-il donc, pour te satisfaire, que je te permette de ruiner ta sœur, & de dissiper tous mes biens. Ayant fait cette apostrophe amère, il me recommanda le secret, & me dit de le laisser seul songer à ce qu'il avoit à faire dans une conjoncture aussi délicate.

J'étois fort en peine de savoir quelle résolution prendroit ce père infortuné, lorsque le même jour il fit appeler Gaspard, & lui tint ce discours sans lui rien témoigner de ce qu'il avoit dans l'âme : Mon fils, j'ai reçu une lettre de Mérida, d'où l'on me mande, que si vous voulez vous marier, on vous offre une fille de quinze ans, parfaitement belle, & qui vous apportera une riche dot. Si vous n'avez pas de répugnance pour le mariage, nous partirons demain au lever de l'aurore pour Mérida ; nous verrons la personne qu'on vous propose ; si elle est de votre goût, vous l'épouserez, & si elle ne l'est pas, il ne sera plus parlé de ce mariage. Gaspard entendant parler d'une riche dot, & croyant déjà la tenir,

répondit sans hésiter qu'il étoit prêt à faire ce voyage ; si bien qu'ils partirent le lendemain dès la pointe du jour, tous deux seuls, & montés sur de bonnes mules.

Quand ils furent dans les montagnes de Fésira, & dans un endroit aussi chéri des voleurs que redouté des passans, Baltazar mit pied à terre, en disant à son fils d'en faire autant. Le jeune homme obéit, & demanda pourquoi dans ce lieu-là on le faisoit descendre de sa mule. Je vais te l'apprendre, lui répondit le vieillard, en l'envisageant avec des yeux où sa douleur & sa colère étoient peintes : Nous n'irons point à Mérida ; & l'hymen dont je t'ai parlé, n'est qu'une fable que j'ai inventée pour t'attirer ici. Je n'ignore pas, fils ingrat & dénaturé, le forfait que tu médites. Je sais qu'un poison, préparé par tes soins, me doit être présenté ; mais, insensé que tu es, as-tu pu te flatter que tu m'ôterois de cette façon impunément la vie ? Quelle erreur ! Songe que ton crime seroit bientôt découvert, & que tu périrois par la main du bourreau. Il est, continuait-il, un moyen plus sûr de contenter ta rage, sans t'exposer à une mort ignominieuse ; nous sommes ici sans témoins, & dans un endroit où se commettent tous les jours des assassinats ;

puisque tu es si altéré de mon sang, on imputera ce meurtre à des brigands. A ces mots, Baltazar découvrant sa poitrine, & marquant la place de son cœur à son fils : Tiens, Gaspard, ajouta-t-il, porte-moi là un coup mortel, pour me punir d'avoir produit un scélérat comme toi.

Le jeune Vélasquez, frappé de ces paroles comme d'un coup de tonnerre, bien loin de chercher à se justifier, tomba tout à coup sans sentiment aux pieds de son père. Ce bon vieillard le voyant dans cet état, qui lui parut un commencement de repentir, ne put s'empêcher de céder à la foiblesse de la paternité; il s'empressa de le secourir; mais Gaspard n'eut pas sitôt repris l'usage de ses sens qu'il ne pouvant soutenir la présence d'un père si justement irrité, il fit un effort pour se relever; il remonta promptement sur sa mule, & s'éloigna sans dire une parole. Baltazar le laissant disparaître, & l'abandonnant à ses remords, revint à Cordoue, où six mois après, il apprit qu'il s'étoit jeté dans la chartreuse de Séville, pour y passer le reste de ses jours dans la pénitence.

Le mauvais exemple produit quelquefois de très-bons effets. La conduite que le jeune Vélesquez avoit tenue, me fit faire de

sérieuses réflexions sur la mienne. Je commençai à combattre mes inclinations furtives, & à vivre en garçon d'honneur. L'habitude que j'avois de me saisir de tout l'argent que je pouvois prendre, étoit formée par tant d'actes réitérés, qu'elle n'étoit pas aisée à vaincre. Cependant j'espérois en venir à bout, m'imaginant que pour devenir vertueux, il ne falloit que le vouloir véritablement. J'entrepris donc ce grand ouvrage, & le Ciel sembla benir mes efforts ; je cessai de regarder d'un œil de cupidité le coffre fort du vieux marchand ; je crois même que s'il n'eût tenu qu'à moi d'en tirer des sacs, que je n'en aurois rien fait ; j'avouerais pourtant qu'il y auroit eu de l'imprudence à mettre à cette épreuve mon intégrité naissante. Aussi Vélasquez s'en garda bien.

Don Manrique de Médrano, jeune gentilhomme & chevalier de l'ordre d'Alcantara, venoit souvent au logis. Nous avions sa pratique, qui étoit une de nos plus nobles, si elle n'étoit pas une de nos meilleures. J'eus le bonheur de plaire à ce cavalier, qui toutes les fois qu'il me rencontroit, m'agaçoit toujours pour me faire parler, & paroissoit m'écouter avec plaisir. Scipion, me dit-il un jour, si j'avois un laquais de ton humeur, je croirois posséder un trésor ; & si tu n'appar-

tenois pas à un homme que je considère, je n'épargnerois rien pour te débaucher. Monsieur, lui répondis-je, vous auriez peu de peine à y réussir, car j'aime d'inclination les personnes de qualité ; c'est mon foible ; leurs manières aisées m'enlèvent. Cela étant, reprit Don Manrique, je veux prier le seigneur Baltazar de consentir que tu passes de son service au mien ; je ne crois pas qu'il me refuse cette grâce. Véritablement, Vélasquez la lui accorda d'autant plus facilement, qu'il ne croyoit pas la perte d'un laquais fripon irréparable. De mon côté, je fus bien aise de ce changement, le valet d'un bourgeois ne me paroissant qu'un gredin, en comparaison du valet d'un chevalier d'Alcantara.

Pour vous faire un portrait fidèle de mon nouveau patron, je vous dirai que c'étoit un cavalier doué de la plus aimable figure, & qui revenoit à tout le monde par la douceur de ses mœurs, & par son bon esprit. D'ailleurs, il avoit beaucoup de valeur & de probité ; il ne lui manquoit que du bien ; mais cadet d'une maison plus illustre que riche, il étoit obligé de vivre aux dépens d'une vieille tante, qui demeuroit à Tolède, & qui l'aimant comme un fils, avoit soin de lui faire

tenir l'argent dont il avoit besoin pour s'entretenir. Il étoit toujours vêtu proprement ; on le recevoit fort bien par-tout. Il voyoit les principales dames de la ville, & entre autres la marquise d'Alménara. C'étoit une veuve de soixante-douze ans, qui par ses manières engageantes, & les agrémens de son esprit, attiroit chez elle toute la noblesse de Cordoue ; les hommes ainsi que les femmes se plaisoient à son entretien, & l'on appeloit sa maison *la bonne compagnie*.

Mon maître étoit un des plus assidus courtisans de cette dame. Un soir qu'il venoit de la quitter, il me parut avoir un air animé, qui ne lui étoit pas ordinaire : Seigneur lui dis-je, vous paraissez bien agité ; votre fidèle serviteur peut-il vous en demander la cause ? Ne vous seroit-il point arrivé quelque chose d'extraordinaire ? Le chevalier sourit à cette question ; & m'avoua qu'effectivement il étoit occupé d'une conversation sérieuse, qu'il venoit d'avoir avec la marquise d'Alménara. Je voudrois bien, lui dis-je en souriant, que cette mignonne septuagénaire vous eût fait une déclaration d'amour. Ne pense pas te moquer, me répondit il, apprends, mon ami, que la marquise m'aime : Chevalier, m'a-t elle dit, je connois votre peu de fortune

comme votre noblesse, j'ai de l'inclination pour vous, & j'ai résolu de vous épouser pour vous mettre à votre aise, ne pouvant honnêtement vous enrichir d'une autre manière. Je sais bien que ce mariage me donnera dans le monde un ridicule ; qu'on tiendra sur mon compte des discours médisans ; & qu'enfin je passerai pour une vieille folle, qui veut se remarier. N'importe, je prétends mépriser les caquets pour vous faire un sort agréable ; tout ce que je crains a-t-elle ajouté, c'est que vous n'ayez de la répugnance à répondre à mes intentions.

Voilà, poursuivit le chevalier, ce que m'a dit la marquise ; j'en suis d'autant plus étonné, que c'est la femme de Cordoue la plus sage & la plus raisonnable ; aussi lui ai-je fait réponse, que j'étois surpris qu'elle me fit l'honneur de me proposer sa main, elle qui avoit toujours persisté dans la résolution de soutenir jusqu'au bout son veuvage ; à quoi elle a reparti, qu'ayant des biens considérables, elle étoit bien aise de son vivant d'en faire part à un honnête homme qu'elle chérissoit. Vous êtes apparemment, repris-je, déterminé à sauter le fossé. En peux-tu douter ? me répondit-il. La marquise à des biens immenses avec les qualités du cœur & de l'esprit. Il

faudroit que j'eusse perdu le jugement, pour laisser échapper un établissement si avantageux pour moi.

J'approuvai fort le dessein, où mon maître étoit de profiter d'une si belle occasion de faire sa fortune, & même je lui conseillai de brusquer les choses, tant je craignois de les voir changer. Heureusement la dame avoit encore plus que moi cette affaire à cœur; & bien loin de la négliger, elle donna de si bons ordres que les préparatifs de son hyménée furent bientôt faits. Dès qu'on sut dans Cordoue, que la vieille marquise d'Alménara se disposoit à épouser le jeune Don Manrique de Médrana, les railleurs commencèrent à s'égayer aux dépens de cette veuve; mais ils eurent beau s'épuiser en mauvaises plaisanteries, ils ne la détournèrent point de son entreprise; elle laissa parler toute la ville, & suivit son chevalier à l'autel. Leurs noces furent célébrées avec un éclat qui fournit une nouvelle matière à la médisance. La mariée, disoit on, auroit du moins dû, par bienséance, supprimer la pompe & le fracas, qui ne conviennent point du tout aux vieilles veuves qui prennent de jeunes époux.

La marquise, au lieu de se montrer honteuse d'être à son âge femme du chevalier,

se livroit sans contrainte à la joie qu'elle en ressentoit. Il y eut chez elle un grand repas accompagné de symphonie, & la fête finit par un bal, où se trouva toute la noblesse de Cordoue, de l'un & de l'autre sexe. Sur la fin du bal nos nouveaux mariés s'échappèrent pour gagner un appartement, où ils s'enfermèrent avec une femme de chambre & moi. Aussitôt que la Marquise se vit en particulier avec mon maître, elle lui adressa ces paroles : Don Manrique, voici votre appartement, le mien est dans un autre endroit de cette maison ; nous passerons la nuit dans des chambres séparées, & le jour nous vivrons ensemble comme une mère & son fils. Le chevalier y fut trompé d'abord ; & s'imaginant devoir par politesse paroître passionné, il s'approcha d'elle, & s'offrit avec empressement à lui servir de valet de chambre ; mais bien loin de lui permettre de la déshabiller, elle le repoussa d'un air sérieux, & lui dit : Arrêtez, Don Manrique ; si vous me prenez pour une de ces tendres vieilles qui se remarient par fragilité, vous êtes dans l'erreur ; je ne vous ai point épousé pour vous faire acheter les avantages que je vous fais par notre contrat de mariage ; ce sont des dons purs de mon cœur, & je n'exige de votre reconnoissance que des

sentimens d'amitié. A ces mots elle nous laissa mon maître & moi dans notre appartement, & se retira dans le sien avec sa suivante, en défendant absolument au chevalier de l'accompagner.

Après sa retraite, nous demeurâmes Don Manrique & moi fort étourdis de ce que nous venions d'entendre. Scipion, me dit mon maître, te serois-tu attendu au discours que la marquise vient de me tenir ! Que penses-tu d'une pareille dame ? Je pense, monsieur, que c'est une femme comme il n'y en a point. Pour moi, reprit Don Manrique, j'admire une épouse d'un caractère si estimable, & je prétends compenser par toutes les attentions imaginables le sacrifice qu'elle fait à sa délicatesse. Nous continuâmes à nous entretenir de la dame, & nous allâmes ensuite nous reposer, moi sur un grabat dans une garde-robe, & mon maître dans un beau lit, qu'on lui avoit préparé.

Les réjouissances recommencèrent le jour suivant, & la nouvelle mariée parut de si belle humeur, qu'elle donna beau jeu aux mauvais plaisans. Elle rioit toute la première de ce qu'ils disoient ; elle excitoit même les autres à s'égayer, en se prêtant de bonne grâce à leurs saillies. Le chevalier de son côté

ne se montrait pas moins content que son épouse ; & l'on eût dit à l'air tendre dont il la regardoit & lui parloit, qu'il étoit dans le goût de la vieillesse. Les deux époux eurent le soir une nouvelle conversation, où il fut décidé que, sans se gêner l'un l'autre, ils vivroient de la même façon qu'ils avoient vécu avant leur mariage. Comme la Marquise avoit réformé sa maison pendant son veuvage, elle la remit sur le même pied où elle avoit été du vivant de son premier époux elle grossit son demestique ; remplit ses écuries de chevaux & de mules ; en un mot, par ses généreuses bontés, le chevalier, le plus gueux de l'ordre d'Alcantara, en devint le plus riche. Vous me demanderez peut-être ce que je gagnai à tout cela : Je reçus cinquante pistoles de ma maîtresse, & cent de mon maître, qui de plus me fit son secrétaire avec quatre cens écus d'appointement ; il eut même assez de confiance en moi pour vouloir que je fusse son trésorier.

Son trésorier ! m'écriai-je, en interrompant Scipion dans cet endroit, & en faisant un éclat de rire. Oui, monsieur, répliqua-t-il d'un air froid & sérieux, oui, son trésorier ; j'ose même dire que je me suis acquitté de cet emploi avec honneur. Il est vrai que je suis peut-être re-

devable de quelque chose à la caisse ; car comme je prenois dedans mes gages d'avance, & que j'ai quitté brusquement le service du chevalier, il n'est pas impossible que le comptable soit en reste ; en tout cas, c'est le dernier reproche qu'on ait à me faire, puisque j'ai toujours été depuis ce tems-là plein de droiture & de probité.

J'étois donc, poursuivit le fils de la Coscolina, secrétaire & trésorier de Don Manrique, qui paroissoit aussi content de moi que j'étois satisfait de lui, lorsqu'il reçut une lettre de Tolède, par laquelle on lui mandoit que Dona Théodora Muscoso sa tante étoit à l'extrémité. Il fut si sensible à cette nouvelle, qu'il partit sur le champ pour se rendre auprès de cette dame, qui lui servoit de mère depuis plusieurs années. Je l'accompagnai dans ce voyage avec un valet de chambre & un laquais seulement ; & tous quatre montés sur les meilleurs chevaux de nos écuries, nous gagnâmes en diligence Tolède, où nous trouvâmes Dona Théodora dans un état à nous faire espérer qu'elle ne mourroit point de sa maladie ; & véritablement nos pronostics, quoique contraires à celui d'un vieux médecin, qui la gouvernoit, ne furent point démentis par l'évènement.

Pendant que la santé de notre bonne tante se rétablissoit à vue d'œil, moins peut-être par les remèdes qu'on lui faisoit prendre, que par la présence de son cher neveu, monsieur le trésorier passoit son tems le plus agréablement qu'il lui étoit possible avec des jeunes gens, dont la connoissance étoit fort propre à lui procurer des occassions de dépenser son argent. Outre les fêtes galantes qu'ils m'obligeoient à donner aux dames dont ils me procuroient la connoissance, ils m'entraînoient quelquefois dans des tripots, où ils m'engageoient à jouer avec eux ; & n'étant pas aussi habile joueur que mon maître Don Abel, je perdois beaucoup plus souvent que je ne gagnais. Je prenois goût insensiblement au jeu ; & si je me fusse entièrement livré à cette passion, elle m'auroit réduit sans doute à tirer de la caisse quelques quartiers d'avance ; mais heureusement l'amour sauva la caisse, & ma vertu. Un jour comme je passois auprès de l'église *de los Reyes*, j'aperçus au travers d'une jalousie dont les rideaux étoient ouverts, une jeune fille, qui me parut moins une mortelle qu'une divinité. Je me servirois d'un terme encore plus fort, s'il y en avoit, pour mieux vous exprimer l'impression que sa vue fit sur moi. Je m'informai d'elle, & à force de perquisitions j'appris qu'elle se nommoit Béatrix, & qu'elle

étoit suivante de Dona Julia, fille cadette du comte de Polan.

Béatrix l'interrompit Scipion en riant à gorge déployée ; puis adressant la parole à ma femme : Charmante Antonia, lui dit-elle, regardez moi bien, je vous prie ; n'ai-je pas à votre avis l'air d'une divinité ? Vous l'aviez alors à mes yeux, lui dit Scipion ; & depuis que votre fidélité ne m'est plus suspecte, vous me paraissez plus belle que jamais. Mon secrétaire, après une repartie si galante, poursuivit ainsi son histoire.

Je lui fis offrir ma main, qu'elle accepta lorsqu'elle sut que j'étois secrétaire & trésorier de Don Manrique. Comme nous trouvâmes à propos de cacher notre mariage pendant quelque tems, nous nous mariâmes secrètement en présence de la dame Lorença Séphora, gouvernante de Séraphine, & devant quelques autres domestiques du comte de Polan. Je n'eus pas plutôt épousé Béatrix, qu'elle me facilita les moyens de la voir le jour, & de l'entretenir la nuit dans le jardin, où je m'introduisois par une petite porte, dont elle me donna une clef. Jamais deux époux n'ont été plus contens que nous l'étions l'un de l'autre. Béatrix & moi, nous attendions avec une égale impatience l'heure du rendez-vous ; nous y courions avec le même empressement ; & le tems que nous

passions ensemble, quoiqu'il fut quelquefois assez long, nous sembloit toujours trop court. Enfin, nous, étions heureux ; mais la fortune jalouse troubla bientôt notre félicité.

Une nuit je fus surpris, en voulant entrer dans le jardin, de trouver la petite porte ouverte. Cette nouveauté m'allarma ; j'en tirai un mauvais augure ; je devins pâle & tremblant, comme si j'eusse pressenti ce qui m'alloit arriver ; & m'avançant dans l'obscurité vers un cabinet de verdure, où j'étois accoutumé de parler à mon épouse, j'entendis la voix d'un homme. Je m'arrêtai tout à coup pour mieux ouïr, & mon oreille fut aussi-tôt frappée de ces paroles : *Ne me faites donc point languir, ma chère Béatrix, achevez mon bonheur ; songez que votre fortune y est attachée.* Au lieu d'avoir la patience d'écouter encore, je crus n'avoir pas besoin d'en entendre davantage ; une fureur jalouse s'empara de mon âme ; & ne respirant que vengeance, je tirai mon épée, & j'entrai brusquement dans le cabinet. Je chargeai le cavalier qui s'entretenoit avec Béatrix. Il se mit promptement en défense, & se battit en homme qui savoit mieux faire des armes que moi, qui n'avois reçu que quelques leçons d'escrime à Cordoue. Cependant, tout grand spadassin qu'il étoit, il ne put parer un coup que je lui portai, ou plutôt il fit un faux

pas ; je le vis tomber, & m'imaginant l'avoir mortellement blessé, je m'enfuis à toutes jambes sans vouloir répondre à Béatrix, qui m'appeloit à haute voix.

Oui vraiment, interrompit la femme de Scipion, en nous adressant la parole, je l'appelois pour le tirer d'erreur. Le cavalier avec qui je m'entretenois dans le cabinet, étoit Don Fernand de Leyva. Ce seigneur, qui aimoit Julie ma maîtresse, avoit formé la résolution de l'enlever, croyant ne pouvoir l'obtenir que par ce moyen ; & je lui avois moi-même donné rendez-vous dans le jardin pour concerter avec lui cet enlèvement, dont il m'assuroit que dépendoit ma fortune ; mais j'eus beau crier pour rappeler mon époux aveuglé par sa colère, il s'éloigna de moi comme d'une femme infidèle.

Dans l'état où je me trouvois, reprit Scipion, j'étois capable de tout. Ceux qui savent par expérience ce que c'est que la jalousie & quelles extravagances elle fait faire aux meilleurs esprits, ne seront point étonnés du désordre qu'elle produisit dans mon pauvre cerveau. Je passai dans le moment d'une extrémité à l'autre. Je sentis succéder des mouvemens de haine aux sentimens de tendresse que j'avois un instant auparavant pour mon épouse. Je résolus de l'abandonner,

& de la bannir pour jamais de ma mémoire. D'ailleurs, je croyois avoir tué un cavalier ; & dans cette opinion craignant de tomber entre les mains de la justice, j'éprouvois ce trouble funeste qui suit par-tout, comme une furie, un homme qui vient de faire un mauvais coup. Dans cette horrible situation, ne songeant qu'à me sauver, je ne retournai point au logis, & je sortis à l'heure même de Tolède, n'ayant point d'autres hardes que l'habit dont j'étois revêtu. Il est vrai que j'avois dans mes proches une soixantaine de pistoles, ce qui ne laissoit pas d'être une assez bonne ressource pour un jeune homme, qui se résolvoit à vivre toujours dans la servitude.

Je marchai toute la nuit, ou, pour mieux dire, je courus ; car l'image des alguazils toujours présente à mon esprit, me donnoit sans cesse une nouvelle vigueur. L'aurore me découvrit entre Rodillas & Maquéda. Lorsque je fus à ce dernier bourg, me trouvant un peu fatigué, j'entrai dans l'église qu'on venoit d'ouvrir, & après y avoir fait une prière, je m'assis sur un banc pour me reposer. Je me mis à rêver à l'état de mes affaires, qui n'avoient que trop de quoi m'occuper ; mais je n'eus pas le tems de faire bien des réflexions. J'entendis retentir l'église de trois ou quatre coups de fouet, qui me

frent juger qu'il passoit par là quelque muletier. Je me levai aussi-tôt pour aller voir si je ne me trompois pas ; & quand je fus à la porte, j'en aperçus un, qui monté sur une mule, en menoit deux autres à vuide. Arrêtez, mon ami, lui dis-je, où vont ces mules ? A Madrid, me répondit-il. J'ai amené de là ici deux bons religieux de S. Dominique, & je m'en retourne.

L'occasion, qui se présentoit de faire le voyage de Madrid, m'en inspira l'envie ; je fis marché avec le muletier ; je montai sur une de ses mules, & nous poussâmes vers Illescas, où nous devions aller coucher. A peine fûmes nous hors de Maquéda, que le muletier, homme de trente cinq à quarante ans commença d'entonner des chants d'église à pleine tête ; il débuta par les prières que les chanoines disent à matines, ensuite il chanta le *Credo*, comme on le chante aux grandes messes ; puis passant aux vêpres, il les dit sans me faire grâce du *Magnificat*. Quoique le faquin m'étourdit les oreilles, je ne pouvois m'empêcher de rire ; je l'excitois même à continuer, quand il étoit obligé de s'arrêter pour reprendre haleine : Courage, l'ami, lui dis-je, poursuivez ; si vous avez de bons poulmons, vous n'en faites pas un mauvais usage, Oh ! pour cela, non, s'écria-t-il ; je

ne ressemble pas à la plupart des voituriers, qui ne chantent que des chansons infames ou impies ; je ne chante même jamais de romances sur nos guerres contre les Maures ; car si ces choses-là ne sont pas déshonnêtes, vous conviendrez du moins qu'elles sont frivoles, & qu'un bon chretien ne doit pas s'en occuper. Vous avez, lui répliquai-je, une pureté de cœur que les muletiers ont rarement.

Nous arrivâmes à Illescas sur la fin de la journée. Lorsque nous fûmes à l'hôtellerie, je laissai à mon compagnon le soin des mules, & j'entrai dans la cuisine, où j'ordonnai à l'hôte de nous préparer un bon souper ; ce qu'il promit de faire si bien, que je me souviendrois, dit-il, toute ma vie d'avoir logé chez lui. Demandez, ajouta-t-il, demandez à votre muletier, quel homme je suis. Je défierois tous les cuisiniers de Tolède & de Madrid de faire une *Olla podrida* comparable aux miennes. Je veux vous régaler ce soir d'un civet de lapreau de ma façon ; vous verrez si j'ai tort de vanter mon savoir-faire. Là-dessus, me montrant une casserole où il y avoit à ce qu'il disoit, un lapin déjà tout haché ; voilà, continua-t-il, ce que je prétends vous donner pour votre souper, avec une épaule de mouton rôti. Quand j'aurai mis là-dedans du poivre, du sel, du vin, un paquet

de fines herbes, & quelques autres ingrédiens que j'emploie dans mes sauces, j'espère que je vous servirai tantôt un ragoût digne d'un Con-tador Mayor.

L'hôte après avoir ainsi fait son éloge, commença d'aprêter le souper. Pendant qu'il y travailloit, j'entrai dans une salle, où m'étant couché sur un grabat que j'y trouvai, je m'endormis de fatigue, n'ayant pris aucun repos la nuit précédente. Au bout de deux heures, le mulétier vint me réveiller : Mon gentilhomme, me dit-il, votre souper est prêt ; venez, s'il vous plaît, vous mettre à table. Il y en avoit dans la salle une sur laquelle étoient deux couverts. Nous nous y assîmes le mulétier & moi, & l'on nous apporta le civet. Je me jetai dessus avidement, je le trouvai d'un goût exquis ; soit que la faim m'en fit juger trop favorablement, soit que ce fût véritablement un effet des ingrédiens du cuisinier. On nous servit ensuite un morceau de mouton rôti ; & remarquant que le mulétier ne faisoit honneur qu'à ce dernier plat, je lui demandai pourquoi il ne touchoit point à l'autre. Il me répondit en souriant, qu'il n'aimoit pas les ragoûts. Cette réponse, ou plutôt le souris dont il l'avoit accompagnée, me parut mystérieux. Vous me cachez, lui dis-je, la véritable raison qui vous empêche de manger de ce civet ;

faites-moi le plaisir de me l'apprendre. Puis-que vous êtes si curieux de le savoir, reprit-il, je vous dirai, que j'ai de la répugnance à me bourrer l'estomac de ces sortes de ragoûts, depuis qu'en allant de Tolède à Cuença, on me servit un soir dans une hôtellerie pour un lapin de garenne un matou en hachis ; cela m'a dégouté des fricassées.

Le muletier ne m'eut pas sitôt dit ces paroles, que malgré la faim qui me dévorait, l'appétit me manqua tout à coup. Je me mis en tête que je venois de manger du lapin supposé, & je ne regardai plus le ragoût qu'en faisant la grimace. Mon compagnon ne me guérit pas l'esprit là-dessus, en me disant que les maîtres d'hôtelleries en Espagne faisoient assez souvent ce *qui pro quo*, de même que les pâtissiers. Ce discours, comme vous voyez, étoit fort consolant, aussi je n'eus plus aucune envie de retourner au civet, pas même de toucher au plat de rôti, de peur que le mouton ne fût pas mieux vérifié que le lapin. Je me levai de table ; & m'étant recouché sur le grabat, j'y passai la nuit plus tranquillement que je ne m'y étois attendu. Le jour suivant de grand matin après avoir payé mon hôte aussi grassement que s'il m'eût bien traité, je m'éloignai d'Illescas, l'imagination encore si remplie du civet, que je prenois pour des chats tous les animaux que j'apercevois.

J'arrivai de bonne heure à Madrid, où sitôt que j'eus satisfait mon muletier, je louai une chambre garnie auprès de la Porte du Soleil. Mes yeux quoiqu'accoutumés au grand monde, ne laissèrent pas d'être éblouis du concours de seigneurs qu'on voit ordinairement dans le quartier de la cour. J'admirai la prodigieuse quantité de carrosses, & le nombre infini de gentilshommes, de pages & de laquais, qui étoient à la suite des grands. Mon admiration redoubla lorsqu'étant allé au lever du roi, j'aperçus ce monarque environné de ses courtisans. Je fus charmé de ce spectacle, & je dis en moi-même : Quel éclat ! quelle grandeur ! Je ne m'étonne plus d'avoir ouï dire, qu'il faut voir la cour de Madrid pour en concevoir toute la magnificence. Je suis ravi d'y être venu, j'ai un pressentiment que j'y ferai quelque chose. Je n'y fis pourtant rien, que quelques connoissances infructueuses. Je dépensai peu à peu mon argent ; je fus trop heureux de me donner avec tout mon mérite à un pédant de Salamanque, qu'une affaire de famille avoit attiré à Madrid, où il étoit né, & que le hasard me fit connoître. Je devins son *factotum*, & je le suivis à son université, lorsqu'il y retourna.

Mon nouveau patron se nommoit Don Ignacio de Ipigna. Il prenoit le *Don* pour

avoir été précepteur d'un duc, qui lui faisoit par reconnoissance une pension à vie ; il en avoit une autre comme professeur émérite du collège ; & de plus, il avoit tout les ans du public un revenu de deux ou trois cens pistoles par les livres de morale dogmatique, qu'il avoit coutume de faire imprimer. La manière dont il composoit ses ouvrages mérite bien qu'on en fasse mention. L'illustre Don Ignacio passoit presque toute la journée à lire les auteurs Hébreux, Grecs, & Latins, & à mettre sur un petit carré de papier chaque apophthègme ou pensée brillante qu'il y trouvoit. A mesure qu'il remplissoit des carrés, il m'employoit à les enfiler dans un fil de fer en forme de guirlande, & chaque guirlande faisoit un tome. Que nous faisons de mauvais livres ! Il ne se passoit guère de mois que nous ne fissions pour le moins deux volumes, & aussitôt la presse en gémissoit ; ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que ces compilations se donnoient pour des nouveautés ; & si les critiques s'avisent de reprocher à l'auteur qu'il pilloit les anciens, il leur répondoit avec une orgueilleuse effronterie : *Furto lætamur in ipso*.

Il étoit aussi grand commentateur, & il y avoit tant d'érudition dans ses commentaires, qu'il faisoit souvent des remarques sur des choses qui n'étoient pas dignes d'être remar-

quées ; comme sur ses carrés de papier il écrivoit quelquefois très mal à propos des passages d'Hésiode, & d'autres auteurs. Néanmoins avec tout cela je ne laissai pas de profiter chez ce savant. Il y auroit de l'ingratitude à n'en pas convenir ; j'y perfectionnai mon écriture à force de copier ses ouvrages ; & si me traitant en élève plutôt qu'en valet, il eut soin de me former l'esprit, il ne négligea point mes mœurs. Scipion, me disoit-il, quand par hasard il entendoit dire que quelque domestique avoit fait une friponnerie, prends bien garde, mon enfant, de suivre le mauvais exemple de ce fripon. Il faut qu'un valet serve son maître avec autant de fidélité que de zèle. En un mot, Don Ignacio ne perdoit aucune occasion de me porter à la vertu ; & ses exhortations faisoient sur moi un si bon effet, que je n'eus pas la moindre tentation de lui jouer quelque tour pendant quinze mois, que je demeurai chez lui.

J'ai déjà dit que le docteur de Ipigna étoit originaire de Madrid ; il y avoit une parente appelée Catalina, qui étoit femme de chambre de madame la nourrice. Cette soubrette qui est la même dont je me suis servi depuis pour tirer de la tour de Ségovie le seigneur de Santillane, ayant envie de rendre

service à Don Ignacio, engagea sa maîtresse à demander pour lui un bénéfice au duc de Lerme. Ce ministre le fit nommer à l'archidiaconat de Grenade, lequel étant en pays conquis est à la nomination du roi. Nous partîmes pour Madrid sitôt que nous eûmes appris cette nouvelle, le docteur voulant remercier ses bienfaitrices avant que d'aller à Grenade. J'eus plus d'une occasion de voir Catalina, & de lui parler. Mon humeur enjouée & mon air aisé lui plurent.

Cependant le docteur Don Ignacio se préparoit à partir pour Grenade. Je feignis d'être malade, je me plaignis de la tête, je me plaignis de la poitrine, & je fis toutes les démonstrations d'un homme accablé de tous les maux du monde. Mon maître appela un médecin. Ce qui me fit trembler, m'imaginant que cet Hippocrate alloit s'apercevoir que je n'étois point malade ; mais heureusement, & comme s'il eût été d'accord avec moi, il dit bonnement, après m'avoir bien observé, que ma maladie étoit plus sérieuse qu'on ne pensoit, & que selon toutes les apparences je garderois long-tems la chambre. Le docteur, impatient de se rendre à sa cathédrale, ne jugea point à propos de retarder son départ, il aima mieux prendre un autre garçon pour le servir ; il se contenta de m'a-

bandonner aux soins d'une garde, à laquelle il laissa une somme d'argent pour m'enterrer si je mourois, ou pour récompenser mes services, si je revenois de ma maladie.

Sitôt que je sus Don Ignacio parti pour Grenade, je fus guéri de tous mes prétendus maux. Je me levai, je congédiai mon médecin, qui avoit tant de pénétration, & je me défis de ma garde, qui me vola plus de la moitié des espèces qu'elle devoit me remettre. Tandis que je faisais ce personnage, Catalina en jouoit un autre auprès de Dona Anna de Guévara sa maîtresse, à laquelle faisant entendre que j'étois admirable pour l'intrigue, elle lui mit dans l'esprit de me choisir pour un de ses agens. Madame la nourrice, à qui l'amour des richesses faisoit souvent former des entreprises lucratives, ayant besoin de pareils sujets, me reçut parmi ses domestiques, & ne tarda guère à m'éprouver. Elle me donna des commissions qui demandoient un peu d'adresse, & sans vanité je ne m'en acquittai point mal ; aussi fut-elle autant satisfaite de moi, que j'eus lieu d'être mécontent d'elle. La dame étoit si avare, qu'elle ne me faisoit pas la moindre part des fruits qu'elle recueilloit de mon industrie & de mes peines. Elle s'imaginoit qu'en me payant exactement mes gages, elle en usoit avec moi assez gé-

néreusement. Cet excès d'avarice me déplut, & ayant appris qu'il falloit un laquais au seigneur Gil Blas de Santillane, secrétaire du premier ministre de la couronne d'Espagne, ce poste me flatta d'autant plus, qu'on, m'en parla comme du plus gracieux que je pusse occuper. Le seigneur de Santillane, me dit-on, est un cavalier plein de mérite, un garçon chéri du duc de Lerme, & qui par conséquent ne sauroit manquer de pousser loin sa fortune ; d'ailleurs il a le cœur généreux ; en faisant ses affaires vous ferez fort bien les vôtres. Je ne négligeai point cette occasion ; j'allai me présenter au seigneur Gil Blas, pour qui d'abord je me sentis naître de l'inclination, & qui m'arrêta sur ma physionomie. Je ne balançai point à quitter pour lui madame la nourrice ; & il sera, j'espère, le dernier de mes maîtres.

Scipion finit son histoire en cet endroit. Puis m'adressant la parole ; Seigneur de Santillane, continua-t-il, c'est à vous que je m'adresse à présent. Faites moi la grâce de témoigner à ces dames, que vous m'avez toujours connu pour un serviteur aussi fidèle que zélé. J'ai besoin de votre témoignage pour leur persuader que le fils de la Coscolina a pu

gé ses mœurs, & fait succéder de vertueux sentimens à ses mauvaises inclinations.

Oui, Mesdames, dis-je alors, c'est de quoi je puis vous répondre. Si dans son enfance Scipion a été un vrai *Picaro*, il s'est depuis si bien corrigé, qu'il est devenu le modèle d'un parfait domestique. Bien loin d'avoir quelques reproches à lui faire sur la conduite qu'il a tenue avec moi, je dois plutôt avouer que je lui ai de grandes obligations. La nuit qu'on m'enleva pour me conduire à la tour de Ségovie, il sauva du pillage & mit en sureté une partie de mes effets qu'il pouvoit impunément s'approprier; il ne se contenta pas même de songer à conserver mon bien, il vint par pure amitié s'enfermer avec moi dans ma prison, préférant aux charmes de la liberté le triste plaisir de partager mes peines.

LIVRE ONZIEME.

J'AI déjà dit qu'Antonia & Béatrix s'accordoient en emble parfaitement bien; l'une étant accoutumée à vivre en soubrette soumise, & l'autre s'accoutumant volontiers à faire la maîtresse. Nous eûmes, bientôt la satisfac-

tion d'être pères; Béatrix accoucha la première, mit au monde une fille; & peu de jours après Antonia nous combla tous de joie en me donnant un fils. Ravi d'un si heureux évènement, j'envoyai mon secrétaire à Valence en porter la nouvelle au gouverneur, qui vint à Llyrias avec Séraphine & la marquise de Pliégo tenir les enfans sur les fonds, se faisant un plaisir d'ajouter ces témoignages d'affection à tous ceux que j'avois déjà reçus de lui. Mon fils, qui eut pour parrain ce seigneur, & pour marraine la marquise, fut nommé Alphonse; & madame la gouvernante voulant que j'eusse l'honneur d'être doublement son compère, tint avec moi la fille de Scipion, à laquelle nous donnâmes le nom de Séraphine.

La naissance de mon fils ne réjouit pas seulement les personnes du château; les habitans de Llyrias la célébrèrent aussi par des fêtes, qui firent connoître que tout le hameau prenoit part au plaisir de son seigneur. Mais, hélas! nos réjouissances ne furent pas de longue durée; ou pour mieux dire, elles se convertirent tout à coup en gémissemens, en plaintes, en lamentations, par un accident que plus de vingt années n'ont pu me faire oublier, & qui sera toujours présent à ma pensée. Mon fils mourut; & sa mère, quoiqu'elle fût

heureusement accouchée de lui, le suivit de près; une fièvre violente emporta ma chère épouse, après quatorze mois de mariage. Que le lecteur conçoive, s'il est possible, la douleur dont je fus saisi; je tombai dans un accablement stupide; à force de sentir la perte que je faisais, j'y paroissois comme insensible. Je fus cinq ou six jours dans cet état; je ne voulois prendre aucune nourriture; & je crois que sans Scipion je me serois laissé mourir de faim, ou que la tête m'auroit tourné; mais cet adroit secrétaire sut tromper ma douleur en s'y conformant; il trouvoit le secret de me faire avaler des bouillons, en me les présentant d'un air si mortifié qu'il sembloit me les donner, moins pour conserver ma vie que pour nourrir mon affliction.

Cet affectionné serviteur écrivit à Don Alphonse, pour l'informer du malheur qui m'étoit arrivé, & de la situation pitoyable où je me trouvois. Ce seigneur tendre & compatissant, cet ami généreux, se rendit bientôt à Llyrias. Je ne puis sans m'attendrir rappeler le moment où il s'offrit à mes yeux: Mon cher Santillane, me dit-il, en m'embrassant, je ne viens point ici pour vous consoler; j'y viens pleurer avec vous Antonia, comme vous pleureriez avec moi Séraphine,

si la Parque me l'eût ravie. Effectivement il répandit des larmes, & confondit ses soupirs avec les miens. Tout accablé que j'étois de ma tristesse, je ne laissois pas de ressentir vivement les bontés de ce seigneur.

Don Alphonse eut avec Scipion un long entretien sur ce qu'il y avoit à faire pour vaincre ma douleur. Ils jugèrent qu'il falloit pour quelque tems m'éloigner de Llyrias, où tout me retraçoit sans cesse l'image d'Antonia. Sur quoi le fils de Don Cesar me proposa de m'emmener à Valence; & mon secrétaire appuya si bien la proposition, que je l'acceptai. Je laissai Scipion & sa femme au château, dont le séjour véritablement ne servoit qu'à irriter mes ennuis, & je partis avec le gouverneur. Lorsque je fus à Valence Don César & sa belle-fille n'épargnèrent rien pour faire diversion à mon chagrin; ils mirent tour à tour en usage les amusemens les plus propres à me dissiper; mais malgré tous leurs soins, je demurai plongé dans une mélancolie dont il ne purent me tirer. Il ne tenoit pas non plus à Scipion que je ne reprise ma tranquillité; il venoit souvent de Llyrias à Valence pour savoir de mes nouvelles; il s'en retournoit d'autant plus triste ou d'autant plus gai, qu'il me voyoit plus ou moins de disposition à me consoler.

Il entra un matin dans ma chambre. Monsieur, me dit-il d'un air fort agité, il se répand dans la ville un bruit qui intéresse la monarchie. On dit que Philippe III. ne vit plus, & que le prince son fils est sur le trône. On ajoute à cela, poursuivit-il, que le cardinal duc de Lerme a perdu son poste qu'il lui est même défendu de paroître à la cour, & que Don Gaspard de Guzman, comte d'Olivarès, est présentement premier ministre. Je me sentis un peu ému de cette nouvelle sans savoir pourquoi. Scipion s'en aperçut, & me demanda si je ne prenois aucune part à ce grand changement. Eh ! quelle part veux-tu que j'y prenne, lui répondis-je, mon enfant ? J'ai quitté la cour ; tous les changemens qui peuvent y arriver, me doivent être indifférens.

Pour un homme de votre âge, reprit le fils de la Coscolina, vous êtes bien détaché du monde. A votre place j'aurois un désir curieux ; j'irois à Madrid montrer mon visage au jeune monarque, pour voir s'il me remettrait ; c'est un plaisir que je me donnerois. Je t'entends, lui dis-je ; tu voudrois que je retournasse à la cour pour y tenter de nouveau la fortune, ou plutôt pour y redevenir un avare & un ambitieux. Pourquoi vos mœurs s'y corromproient-elles encore ? me repartit Scipion. Ayez plus de confiance que vous

n'en avez en votre vertu. Les saines réflexions, que votre disgrâce vous a fait faire sur la cour, ne vous permettent point d'en redouter les dangers. Rembarquez-vous hardiment, sur une mer dont vous connoissez tous les écueils. Tais-toi, flatteur, m'écriai-je en souriant, es-tu las de me voir mener une vie tranquille ? Je croyois que mon repos t'étoit plus cher.

Dans cet endroit de notre conversation Don César & son fils arrivèrent. Ils me confirmèrent la nouvelle de la mort du roi, ainsi que le malheur du duc de Lerme. Ils m'apprirent de plus que ce ministre, ayant fait demander la permission de se retirer à Rome, n'avoit pu l'obtenir, & qu'il lui étoit ordonné de se rendre à son marquisat de Dénia. Ensuite, comme s'ils eussent agi de concert avec mon secrétaire, ils me conseillèrent d'aller à Madrid me présenter aux yeux du nouveau roi, puisque j'en étois connu, & que je lui avois même rendu des services que les grands récompensent volontiers. Pour moi, dit Don Alphonse, je ne doute pas qu'il ne les reconnoisse ; Philippe IV. doit payer les dettes du prince d'Espagne. J'ai le même pressentiment, dit Don César, & je regarde le voyage de Santillane à la cour comme une occasion pour lui de parvenir aux grands emplois.

En vérité, mes seigneurs, m'écriai-je, vous ne pensez pas bien à ce que vous dites. Il semble à vous entendre l'un & l'autre, que je n'aye qu'à me rendre à Madrid pour avoir la clef d'or, ou quelques gouvernement ; vous êtes dans l'erreur. Je suis au contraire bien persuadé, que le roi ne feroit aucune attention à ma figure, si je m'offrois à ses regards ; j'en ferai, si vous le souhaitez, l'épreuve pour vous désabuser. Les seigneurs de Lévyva me prirent au mot, & je ne pus me défendre de leur promettre que je partirois incessamment pour Madrid. Sitôt que mon secrétaire me vit déterminé à faire ce voyage, il en ressentit une joie immodérée. Il s'imaginait que je ne paroîtrois pas plutôt devant le nouveau monarque, que ce prince me démêleroit dans la foule, & m'accableroit d'honneurs & de biens. Là-dessus, se berçant des plus brillantes chimères, il m'élevoit aux premières charges de l'état, & se pousoit à la faveur de mon élévation.

Je me disposai donc à retourner à la cour, non dans la vue d'y sacrifier encore à la fortune, mais pour contenter Don César & son fils, qui avoient dans l'esprit que je posséderois bientôt les bonnes grâces du souverain. Il est vrai que je me sentois au fond de l'âme quelque envie d'éprouver si ce jeune prince

me reconnoîtroit. Entraîné par ce mouvement curieux, sans espérance & sans dessein de tirer quelque avantage du nouveau règne, je pris le chemin de Madrid avec Scipion, abandonnant le soin de mon château à Béatrix qui étoit une très-bonne ménagère.

Nous nous rendîmes à Madrid en moins de huit jours, Don Alphonse nous ayant donné deux de ses meilleurs chevaux pour faire plus de diligence. Nous allâmes descendre à un hôtel garni, où j'avois déjà logé, chez Vincent Foréro mon ancien hôte qui fut bien aise de me revoir.

Comme c'étoit un homme qui se piquoit de savoir tout ce qui se passoit, tant à la cour que dans la ville, je lui demandai ce qu'il y avoit de nouveau. Bien des choses, me répondit-il. Depuis la mort de Philippe III. les amis & les partisans du cardinal duc de Lerme se sont bien remués pour maintenir son éminence dans le ministère ; mais leurs efforts ont été vains ; le comte d'Olivarès l'a emporté sur eux. On prétend que l'Espagne ne perd point au change, & que ce nouveau premier ministre a le génie d'une si vaste étendue, qu'il seroit capable de gouverner le monde entier. Ce qu'il y a de certain, continua-t-il, c'est que le peuple, a conçu la plus haute opinion de sa capacité ; nous verrons

dans la suite si le duc de Lerme est bien ou mal remplacé. Foréro s'étant mis en train de parler, me fit un détail de tous les changemens qui s'étoient faits à la cour depuis que le comte d'Olivarès tenoit le gouvernail du vaisseau de la monarchie.

Deux jours après mon arrivée à Madrid j'allai chez le roi l'après-dînée, & je me mis sur son passage comme il entroit dans son cabinet ; il ne me regarda point. Je retournai le lendemain au même endroit, & je ne fus pas plus heureux. Le surlendemain il jeta sur moi les yeux en passant ; mais il ne parut pas faire la moindre attention à ma personne. Là-dessus je pris mon parti : Tu vois, dis-je à Scipion, qui m'accompagnoit, que roi ne me reconnoît point ; ou que, s'il me remet, il ne se soucie guère de renouveler connoissance avec moi. Je crois que nous ne ferons point mal de reprendre le chemin de Valence. N'allons pas si vite, monsieur, me répondit mon secrétaire ; vous savez mieux que moi qu'on ne réussit à la cour que par la patience. Ne vous lassez pas de vous montrer au prince ; a force de vous offrir à ses regards, vous l'obligerez à vous considérer plus attentivement, & à se rappeler les traits de son agent auprès de la belle Catalina.

Tome IV.

* H

Afin que Scipion n'eût rien à me reprocher j'eus la complaisance de continuer le même manège pendant trois semaines ; & un jour, enfin, il arriva que le monarque, frappé de ma vue, me fit appeler. J'entrai dans son cabinet, non sans être troublé de me trouver tête à tête avec mon roi. Qui êtes-vous ? me dit-il, vos traits ne me sont pas inconnus. Où vous ai-je vu ? Sire, lui répondis-je en tremblant, j'ai eu l'honneur de conduire une nuit votre majesté avec le comte de Lemos chez..... Ah ! je m'en souviens, interrompit le prince, vous étiez secrétaire du duc de Lerme ; &, si je ne me trompe, Santillane est votre nom. Je n'ai point oublié que dans cette occasion vous me servîtes avec beaucoup de zèle, & que vous fûtes assez mal payé de vos peines. N'avez-vous pas été en prison pour cette aventure ? Oui, Sire, lui repartis-je ; j'ai été six mois à la tour de Ségovie ; mais vous avez eu la bonté de m'en faire sortir. Cela, reprit-il, ne m'acquitte point envers Santillane ; il ne suffit pas de l'avoir fait remettre en liberté, je dois lui tenir compte des maux qu'il a soufferts pour l'amour de moi.

Comme le prince achevoit ces paroles, le comte d'Olivarès entra dans le cabinet. Tout fait ombrage aux favoris ; il fut étonné de voir là un inconnu ; & le roi redoubla sa

surprise, en lui disant : Comte, je mets ce jeune homme entre vos mains ; occupez-le ; je vous charge du soin de l'avancer. Le ministre affecta de recevoir cet ordre d'un air gracieux, en me considérant depuis les pieds jusqu'à la tête, & fort en peine de savoir qui j'étois. Allez, mon ami, ajouta le monarque en m'adressant la parole, & en me faisant signe de me retirer, le comte ne manquera pas de vous employer utilement pour mon service & pour vos intérêts.

Je sortis aussi-tôt du cabinet, & rejoignis le fils de la Coscolina, qui, très-impatient d'apprendre ce que le roi m'avoit dit, étoit dans une agitation inconcevable ; mais remarquant sur mon visage un air de satisfaction : Si j'en crois mes yeux, me dit-il, au lieu de retourner à Valence, nous avons bien la mine de demeurer à la cour. Cela pourroit bien être lui répondis-je ; en même tems je le ravais en lui racontant mot pour mot le petit entretien que je venois d'avoir avec le monarque. Mon cher maître, me dit alors Scipion dans l'excès de sa joie, prendrez-vous une autre fois de mes almanachs ? Avouez que vous ne me savez pas à présent mauvais gré de vous avoir exhorté à faire le voyage de Madrid. Je vous vois déjà dans un poste éminent ; vous deviendrez le Caldérone du

comte d'Olivarès. C'est ce que je ne souhaite point du tout, interrompis-je ; cette place est environnée de trop de précipices pour exciter mon envie. Je voudrois un bon emploi, où je n'eusse aucune occasion de faire des injustices, ni un honteux trafic des bienfaits du prince. Après l'usage que j'ai fait de ma faveur passée, je ne puis être assez en garde contre l'avarice & contre l'ambition. Allez, monsieur, reprit mon secrétaire, le ministre vous donnera quelque bon poste, que vous pourrez remplir sans cesser d'être honnête homme.

Plus pressé par Scipion que par ma curiosité, je me rendis le jour suivant chez le comte d'Olivarès avant le lever de l'aurore, ayant appris que tous les matins soit en été, soit en hiver, il écoutoit à la clarté des bougies tous ceux qui avoient à lui parler. Je me mis modestement dans un coin de la salle, & de là j'observai bien le comte quand il parut ; car j'avois fait peu d'attention à lui dans le cabinet du roi. Je vis un homme d'une taille au-dessus de la médiocre, & qui pouvoit passer pour gros dans un pays où il est rare de voir des personnes qui ne soient pas maigres. Il avoit les épaules si élevées que je le crus bossu, quoiqu'il ne le fût pas ; sa tête, qui étoit d'une grosseur excessive, lui

tomboit sur la poitrine; ses cheveux étoient noirs & plats, son visage long, son teint olivâtre sa bouche enfoncée, & son menton pointu & fort relevé.

Tout cela ensemble ne faisoit pas un beau seigneur, néanmoins comme je le croyois dans une disposition obligeante pour moi, je le regardai avec indulgence, je le trouvai agréable. Il est vrai qu'il recevoit tout le monde d'un air affable & débonnaire, & qu'il prenoit gracieusement les placets qu'on lui présentait; ce qui sembloit lui tenir lieu de bonne mine. Cependant, lorsqu'à mon tour je m'avancai pour le saluer & me faire connoître, il me lança un regard rude & menaçant; puis me tournant le dos sans daigner m'entendre, il rentra dans son cabinet. Je trouvai alors ce seigneur encore plus laid qu'il n'étoit naturellement; je sortis de la salle fort étourdi d'un accueil si farouche, & ne sachant ce que j'en devois penser.

Ayant rejoint Scipion, qui m'attendoit à la porte: Sais-tu bien, lui dis-je, la réception qu'on m'a faite? Non, me répondit-il, mais elle n'est pas difficile à deviner; le ministre, prompt à se conformer aux volontés du prince, vous aura proposé sans doute un emploi considérable. C'est ce qui te trompe, lui répliquai-je; en même tems je

lui appris de quelle façon j'avois été reçu. Il m'écouta fort attentivement, & me dit ; Vous m'étonnez ! Il faut que le comte ne vous ait pas remis, ou qu'il vous ait pris pour un autre. Je vous conseille de le revoir ; je ne doute pas qu'il ne vous fasse meilleure mine. Je suivis le conseil de mon secrétaire ; je me montrai pour la seconde fois devant le ministre, qui me traitant encore plus mal que la première, fronça le sourcil en m'envisageant, comme si ma vue lui eût fait de la peine ; puis il détourna de moi ses regards, & se retira sans me dire mot.

Je fus piqué de ce procédé jusqu'au vif, & tenté de partir sur le champ pour retourner à Valence ; mais c'est à quoi Scipion ne manqua pas de s'opposer, ne pouvant se résoudre à renoncer aux espérances qu'il avoit conçues. Ne vois-tu pas, lui dis-je, que le comte veut m'écarter de la cour ? Le monarque lui a témoigné de la bonne volonté pour moi, cela ne suffit-il pas pour m'attirer l'aversion de son favori ? Cédons, mon enfant, cédon de bonne grâce au pouvoir d'un ennemi si redoutable. Monsieur, répondit-il, en colère contre le comte d'Olivarès, je n'abandonnerois pas si facilement le terrain. Je voudrois même avoir raison d'un accueil si offensant. J'irois me plaindre au roi

du peu de cas que le ministre fait de sa recommandation. Mauvais conseil, lui dis-je mon ami ; si je faisais cette démarche imprudente, je ne tarderois guère à m'en repentir. Je ne sais même si je ne cours pas quelque péril à m'arrêter dans cette ville.

Mon secrétaire à ce discours rentra en lui-même & considérant qu'en effet nous avions affaire à un homme qui pouvoit nous faire revoir la tour de Ségovie, il partagea ma crainte. Il ne combattit plus l'envie que j'avois de quitter Madrid, d'où je résolus de m'éloigner dès le lendemain.

En m'en retournant à mon hôtel garni, je rencontrai Joseph Navarro, chef d'office de Don Baltazar de Zuniga, & mon ancien ami. Je le saluai & l'abordai en lui demandant s'il seroit encore assez bon pour vouloir parler à un misérable qui avoit payé d'ingratitude son amitié. Vous avouez donc, me répondit-il, que vous n'en avez pas trop bien usé avec moi ? Oui, lui repartis-je, & vous êtes en droit de m'accabler de reproches ; je le mérite, si toute fois je n'ai pas expié mon crime par les remords qui l'ont suivi. Puisque vous vous êtes repenti de votre faute, reprit Navarro en m'embrassant, je ne dois plus m'en ressouvenir. De mon côté, je pressai Joseph entre mes bras,

& nous reprîmes tous deux l'un pour l'autre nos premiers sentimens.

Il avoit appris mon emprisonnement & la déroute de mes affaires, mais il ignoroit tout le reste. Je l'en informai ; je lui racontai jusqu'à la conversation que j'avois eue avec le roi, & je ne lui cachai pas la mauvaise réception que le ministre venoit de me faire, non plus que le dessein où j'étois de me retirer dans ma solitude. Gardez- vous bien de vous en aller, me dit-il, puisque le monarque a témoigné de l'amitié pour vous ; il faut bien que cela vous serve à quelque chose. Entre nous, le comte d'Olivarès a l'esprit un peu singulier ; c'est un seigneur plein de caprices ; quelquefois, comme dans cette occasion, il agit d'une manière qui révolte ; & lui seul a la clef de ses actions hétéroclites. Au reste , quelques raisons qu'il ait de vous avoir mal reçu, tenez ici pied à boule ; il n'empêchera pas que vous ne profitiez des bontés du prince ; c'est de quoi je puis vous assurer. J'en dirai deux mots ce soir au seigneur Don Baltazar de Zuniga mon maître, qui est oncle du comte d'Olivarès, & qui partage avec lui les soins du gouvernement. Navarro, m'ayant ainsi parlé, me demanda où je demeurois, & là-dessus nous nous séparâmes

Je ne fus pas long-tems sans le revoir ; il vint le jour suivant me retrouver. Seigneur

de Santillane, me dit-il, vous avez un protecteur ; mon maître veut vous prêter son appui. Sur le bien que je lui ai dit de votre seigneurie, il m'a promis de parler pour vous au comte d'Olivarès son neveu, & je ne doute pas qu'il ne le prévienne en votre faveur. Mon ami Navarro, ne voulant pas me servir à demi, me présenta deux jours après à Don Baltazar, qui me dit d'un air gracieux : Seigneur de Santillane, votre ami Joseph m'a fait votre éloge dans des termes qui m'ont mis dans vos intérêts. Je fis une profonde révérence au seigneur de Zuniga, & lui répondis, que je sentirois vivement toute ma vie l'obligation que j'avois à Navarro, de m'avoir procuré la protection d'un ministre qu'on appeloit à juste titre, *le flambeau du conseil*. Don Baltazar, à cette réponse flatteuse, me frappa sur l'épaule en riant, & reprit de cette sorte : Vous pouvez dès demain retourner chez le comte d'Olivarès, vous serez plus content de lui.

Je reparus donc pour la troisième fois devant le premier ministre, qui m'ayant démêlé dans la foule, jeta sur moi un regard accompagné d'un souris, dont je tirai un bon augure. Cela va bien, dis-je en moi-même, l'oncle a fait entendre raison au neveu. Je ne m'attendis plus qu'à un accueil favorable, &

mon attente fut remplie. Le comte, après avoir donné audience à tout le monde, me fit passer dans son cabinet, où il me dit d'un air familier : Ami Santillane, pardonne-moi l'embarras où je t'ai mis pour me divertir ; je me suis fait un plaisir de t'inquiéter pour éprouver ta prudence, & voir ce que tu ferois dans ta mauvaise humeur. Je ne doute pas que tu ne te sois imaginé que tu me déplaisois ; mais au contraire, mon enfant, je t'avouerai que ta personne me revient, on ne peut pas davantage. Oui, Santillane, tu me plais. Quand le roi mon maître ne m'auroit pas ordonné de prendre soin de ta fortune, je le ferois par ma propre inclination. D'ailleurs Don Baltazar de Zuniga mon oncle, à qui je ne puis rien refuser, m'a prié de te regarder comme un homme pour lequel il s'intéresse ; il n'en faut pas davantage pour me déterminer à t'attacher à moi.

Ce début fit une si vive impression sur mes sens, qu'ils en furent troublés. Je me prosternai aux pieds du ministre, qui, m'ayant dit de me relever, poursuivit de cette manière : Reviens ici cette après-dînée, & demande mon intendant ; il t'apprendra les ordres dont je l'aurai chargé. A ces mots son excellence sortit de son cabinet pour aller entendre la messe ; ce qu'elle avoit coutume de faire tous les jours

après avoir donné audience, ensuite elle se rendoit au lever du roi.

Je ne manquai pas de retourner l'après-dînée chez le premier ministre, & de demander son intendant, qui s'appeloit Don Raimond Caporis. Je ne lui eus pas sitôt décliné mon nom, que me saluant avec des marques de considération. Seigneur, me dit il, suivez-moi, s'il vous plaît ; je vais vous conduire à l'appartement qui vous est destiné dans cet hôtel. Après avoir dit ces paroles, il me mena par un petit escalier à une enfilade de cinq à six pièces de plain pied, qui composoient le second étage d'une aile du logis, & qui étoient assez modestement meublées. Vous voyez, reprit-il, le logement que monseigneur vous donne, & vous y aurez une table de six couverts entretenue à ses dépens. Vous serez servi par ses propres domestiques ; il y aura toujours un carrosse à vos ordres. C'en est pas tout, ajouta-t-il. Son excellence m'a fortement recommandé d'avoir pour vous les mêmes attentions que si vous étiez de la maison de Guzman.

Que signifie tout ceci, dis-je en moi-même ? Comment dois-je prendre ces distinctions ? n'y auroit-il point de la malice là-dedans, & ne seroit-ce pas encore pour se divertir que le ministre me feroit un traitement si honorable ? c'est ce que je suis tenté de

croire ; car enfin, convient-il au ministre de la monarchie d'Espagne d'en user de cette sorte avec moi ? Pendant que j'étois dans cette incertitude, flottant entre la crainte & l'espérance, un page vint m'avertir que le comte me demandoit. Je me rendis dans le moment auprès de monseigneur, qui étoit tout seul dans son cabinet. Eh bien, Santilane, me dit-il ; es-tu satisfait de ton appartement, & des ordres que j'ai donnés à Don Raimond ? Les bontés de votre excellence, lui répondis-je, me paroissent excessives, & je ne m'y prête qu'en tremblant. Pourquoi donc ? répliqua-t-il. Puis je faire trop d'honneur à un homme que le roi m'a confié, & dont il veut que je prenne soin ? Non, sans doute ; je ne fais que mon devoir en te traitant honorablement. Ne t'étonne donc plus de ce que je fais pour toi, & compte qu'une fortune brillante & solide ne sauroit t'échapper, si tu m'es aussi attaché que tu l'étois au duc de Lerme.

Mais à propos de ce seigneur, poursuivit-il, on dit que tu vivois familièrement avec lui. Je suis curieux de savoir comment vous fîtes tous deux connoissance, & quel emploi ce ministre te fit exercer. Ne me déguise rien, j'exige de toi un récit sincère. Je me souvins alors de l'embarras où je m'étois

trouvé avec le duc de Lerme en pareil cas, & de quelle façon je m'en étois tiré; ce que je partiquai encore fort heureusement; c'est-à-dire, que dans ma narration j'adoucis les endroits rudes, & passai légèrement sur les choses qui me faisoient peu d'honneur. Je menageai aussi le duc de Lerme, quoiqu'en ne l'épargnant point du tout j'eusse fait peut-être plus de plaisir à mon auditeur. Pour Don Rodrigue de Caldérone, je ne lui fis grâce de rien. Je détaillai tous les beaux coups que je savois qu'il avoit faits dans le trafic des commanderies, des bénéfices, & des gouvernemens.

Ce que tu m'apprens de Caldérone, interrompit le ministre, est conforme à certains mémoires qui m'ont été présentés contre lui & qui contiennent des chefs d'accusation encore plus importans. On va bientôt lui faire son procès; & si tu souhaites qu'il succombe dans cette affaire, je crois que tes vœux seront satisfaits. Je ne désire point sa mort, lui dis-je, quoiqu'il n'ait point tenu à lui que je n'aye trouvé la mienne dans la tour de Ségovie, où il a été cause que j'ai fait un assez long séjour. Comment! reprit son excellence avec étonnement; c'est Don Rodrigue qui a causé ta prison? voilà ce que j'ignorois. Don Baltazar, à qui Navarro a raconté ton

histoire, m'a bien dit que le feu roi te fit emprisonner, pour te punir d'avoir mené la nuit le prince d'Espagne dans un lieu suspect; mais je n'en sais pas davantage, & je ne puis deviner quel rôle Caldérone a joué dans cette pièce. Le rôle d'un amant qui se venge d'un outrage reçu, répondis-je. En même tems je lui fis un détail de l'aventure, qu'il trouva si divertissante, que tout grave qu'il étoit, il ne put s'empêcher d'en rire, ou plutôt d'en pleurer de plaisir. Catalina, tantôt nièce & tantôt petite-fille, le réjouit infiniment, aussi bien que la part qu'avoit eue à tout cela le duc de Lerme.

Lorsque j'eus achevé mon récit, le comte me renvoya en me disant, que le lendemain il ne manqueroit pas de m'occuper. Je courus aussitôt à l'hôtel de Zuniga pour remercier Don Baltazar de ses bons offices; & pour rendre compte à mon ami Joseph de l'entretien que je venois d'avoir avec le premier ministre, & de la disposition favorable où son excellence étoit pour moi.

D'abord que je vis Joseph, je lui dis avec agitation que j'avois bien des choses à lui apprendre. Il me mena dans un endroit particulier, où, l'ayant mis au fait je lui demandai ce qu'il pensoit de ce que je venois de lui dire. Je pense, me répondit-il, que vous

êtes en train de faire une grosse fortune ; tout vous rit ; vous plaisez, au premier ministre ; & ce qui ne doit pas être compté pour rien, c'est que je puis vous rendre le même service que vous rendit mon oncle Melchior de la Ronda, quand vous entrâtes à l'archevêché de Grenade. Il vous épargna la peine d'étudier le prélat & ses principaux officiers, en vous découvrant leurs différens caractères ; je veux à son exemple vous faire connoître le comte, la comtesse son épouse, & Don Maria de Guzman leur fille unique.

Commençons par le ministre. Il a l'esprit vif, pénétrant, & propre à former de grands projets. Il se donne pour un homme universel, parcequ'il a une légère teinture de toutes les sciences ; il se croit capable de décider de tout. Il s'imagine être un profond jurisconsulte, un grand capitaine, & un politique des plus raffinés. Avec cela, il est si entêté de ses opinions, qu'il les veut toujours suivre préférablement à celles des autres, de peur de paroître déférer aux lumières de quelqu'un. Entre nous, ce défaut peut avoir d'étranges suites, dont le Ciel veuille préserver la monarchie. J'ajoute à cela qu'il brille dans le conseil par une éloquence naturelle, & qu'il écrirait aussi bien qu'il parle, s'il n'affectoit pas, pour donner plus de dignité à son style, de

histoire, m'a bien dit que le feu roi te fit emprisonner, pour te punir d'avoir mené la nuit le prince d'Espagne dans un lieu suspect; mais je n'en sais pas davantage, & je ne puis deviner quel rôle Caldérone a joué dans cette pièce. Le rôle d'un amant qui se venge d'un outrage reçu, répondis-je. En même tems je lui fis un détail de l'aventure, qu'il trouva si divertissante, que tout grave qu'il étoit, il ne put s'empêcher d'en rire, ou plutôt d'en pleurer de plaisir. Catalina, tantôt nièce & tantôt petite-fille, le réjouit infiniment, aussi bien que la part qu'avoit eue à tout cela le duc de Lerme.

Lorsque j'eus achevé mon récit, le comte me renvoya en me disant, que le lendemain il ne manqueroit pas de m'occuper. Je courus aussitôt à l'hôtel de Zuniga pour remercier Don Baltazar de ses bons offices; & pour rendre compte à mon ami Joseph de l'entretien que je venois d'avoir avec le premier ministre, & de la disposition favorable où son excellence étoit pour moi.

D'abord que je vis Joseph, je lui dis avec agitation que j'avois bien des choses à lui apprendre. Il me mena dans un endroit particulier, où, l'ayant mis au fait je lui demandai ce qu'il pensoit de ce que je venois de lui dire. Je pense, me répondit-il, que vous

êtes en train de faire une grosse fortune ; tout vous rit ; vous plaisez, au premier ministre ; & ce qui ne doit pas être compté pour rien, c'est que je puis vous rendre le même service que vous rendit mon oncle Melchior de la Ronda, quand vous entrâtes à l'archevêché de Grenade. Il vous épargna la peine d'étudier le prélat & ses principaux officiers, en vous découvrant leurs différens caractères ; je veux à son exemple vous faire connoître le comte, la comtesse son épouse, & Don Maria de Guzman leur fille unique.

Commençons par le ministre. Il a l'esprit vif, pénétrant, & propre à former de grands projets. Il se donne pour un homme universel, parcequ'il a une légère teinture de toutes les sciences ; il se croit capable de décider de tout. Il s'imagine être un profond jurisconsulte, un grand capitaine, & un politique des plus raffinés. Avec cela, il est si entêté de ses opinions, qu'il les veut toujours suivre préférablement à celles des autres, de peur de paroître déferer aux lumières de quelqu'un. Entre nous, ce défaut peut avoir d'étranges suites, dont le Ciel veuille préserver la monarchie. J'ajoute à cela qu'il brille dans le conseil par une éloquence naturelle, & qu'il écrivoit aussi bien qu'il parle, s'il n'affectoit pas, pour donner plus de dignité à son style, de

le rendre obscur, & trop recherché. Il pense singulièrement, & comme je crois vous l'avoir déjà dit, il est capricieux & chimérique. Tel est le portrait de son esprit, faisons celui de son cœur. Il est généreux, & bon ami. On le dit vindicatif; mais quel Espagnol ne l'est pas? De plus on l'accuse d'ingratitude pour avoir fait exiler le duc d'Uzède, & le frère Louis Aliaga, auxquels il avoit, dit-on, de grandes obligations; c'est ce qu'il faut encore lui pardonner, l'envie d'être premier ministre dispense d'être reconnaissant.

Dona Agnez de Zuniga è Vélasco, comtesse d'Olivarès, poursuit Joseph, est une dame à qui je ne connois que le défaut de vendre au poids de l'or les grâces qu'elle fait obtenir. Pour Dona Maria de Guzman, qui sans contredit est aujourd'hui le premier parti d'Espagne, c'est une personne accomplie, & l'idole de son père. Reglez-vous là-dessus; faites bien votre cour à ces deux dames, & paraissez encore plus dévoué au comte d'Olivarès que vous ne l'étiez au duc de Lerme avant votre voyage de Ségovie; vous deviendrez par ce moyen un homme comblé d'honneur & de richesses.

Je vous conseille encore, ajouta-t-il, de voir de tems en tems Don Baltazar mon maître; quoique vous n'ayez plus besoin de lui pour

vous avancer, ne laissez point de le ménager. Veus êtes bien dans son esprit, conservez son estime & son amitié ; il peut vous servir dans l'occasion. Comme l'oncle & le neveu, dis-je à Navarro, gouvernement ensemble l'état, n'y auroit-il point un peu de jalousie entre ces deux collègues ? Non, me répondit-il ; ils sont au contraire dans la plus parfaite union. Sans Don Baltazar le comte d'Olivarès ne seroit peut-être pas premier ministre ; car enfin après la mort de Philippe III. tous les amis & les partisans de la maison de Sandoval se donnèrent de grands mouvemens, les uns en faveur du cardinal, & les autres pour son fils ; mais mon maître, le plus délié des courtisans, & le comte, qui n'est guère moins fin que lui, rompirent leurs mesures, & en prirent de si justes, pour s'assurer cette place, qu'ils l'emportèrent sur leurs concurrens. Le comte d'Olivarès, étant devenu premier ministre, a fait part de son administration à Don Baltazar son oncle, il lui a laissé le soin des affaires du dehors, & s'est réservé celles du dedans. De sorte que resserrant par là les nœuds de l'amitié qui doit naturellement lier les personnes d'un même sang, ces deux seigneurs, independans l'un de l'autre, vivent dans une intelligence qui me paroît inaltérable.

Telle fut la conversation que j'eus avec Joseph, & dont je me promis bien de profiter; après cela j'allai remercier le seigneur de Zuniga de ce qu'il avoit eu la bonté de faire pour moi. Il me dit fort poliment qu'il saisisoit toujours les occasions où il s'agiroit de me faire plaisir, & qu'il étoit bien aise que je fusse satisfait de son neveu, auquel il m'assura qu'il parleroit encore en ma faveur; voulant du moins, disoit-il, me faire voir par là que mes intérêts lui étoient chers, & qu'au lieu d'un protecteur j'en avois deux. C'est ainsi que Don Baltazar, par amitié pour Navarro, prenoit ma fortune à cœur.

Dès ce soir-là même j'abandonnai mon hôtel garni pour aller loger chez le premier ministre, où je soupai avec Scipion dans mon appartement. Nous y fumes servis tous deux par des domestiques du logis, qui pendant le repas, tandis que nous affections une gravité imposante, rioient peut-être en eux-mêmes du respect de commande qu'ils avoient pour nous. Lorsqu'ils se furent retirés après avoir desservi, mon secrétaire, cessant de se contraindre, me dit mille folies, que son humeur gaie & ses espérances lui inspirèrent. Pour moi, quoique ravi de la brillante situation où je commençois à me voir, je ne me sentoís encore aucune di-

sposition à m'en laisser éblouir. Aussi m'étant couché, je m'endormis tranquillement sans livrer mon esprit aux idées agréables dont je pouvois l'occuper, au lieu que l'ambitieux Scipion prit peu de repos. Il passa plus de la moitié de la nuit à thésauriser pour marier sa fille Séraphine.

J'étois à peine habillé le lendemain matin, qu'on me vint chercher de la part de monseigneur. Je fus bientôt auprès de son excellence, qui me dit : Oh ça, Santillane, voyons un peu ce que tu sais faire. Tu m'as dit que le duc de Lerme te donnoit des mémoires à rédiger ; j'en ai un que je te destine pour ton coup d'essai. Je vais t'en dire la matière ; écoute moi attentivement. Il est question de composer un ouvrage qui prévienne le public en faveur de mon ministère. J'ai déjà fait courir le bruit secrètement que j'ai trouvé les affaires fort dérangées ; il s'agit présentement d'exposer aux yeux de la cour & de la ville le misérable état où la monarchie est réduite. Il faut faire là-dessus un tableau qui frappe le peuple, & l'empêche de regretter mon prédécesseur. Après cela tu vanteras les mesures que j'ai prises pour rendre le règne du roi glorieux, ses états florissans, & ses sujets parfaitement heureux.

Après que monseigneur m'eut parlé de cette sorte, il me mit entre les mains un papier, qui contenoit les justes sujets qu'on avoit de se plaindre de l'administration précédente ; & je me souviens qu'il y avoit dix articles, dont le moins important étoit capable d'alarmer les bons Espagnols ; puis m'ayant fait passer dans un petit cabinet voisin du sien, il m'y laissa travailler en liberté. Je commençai donc à composer mon mémoire le mieux qu'il me fut possible. J'exposai d'abord le mauvais état où se trouvoit le royaume ; les finances dissipées, les revenus royaux engagés à des partisans, & la marine ruinée. Je rapportai ensuite les fautes commises par ceux qui avoient gouverné l'état sous le dernier règne & les suites fâcheuses qu'elles pouvoient avoir. Enfin je peignis la monarchie en péril, & censurai si vivement le précédent ministère, que la perte du duc de Lerme étoit, suivant mon mémoire, un grand bonheur pour l'Espagne. Pour dire la vérité, quoique je n'eusse aucun ressentiment contre ce seigneur, je ne fus pas fâché de lui rendre ce bon office. Voilà l'homme !

Enfin, après une peinture effrayante des maux qui menaçoient l'Espagne, je rassurois les esprits en faisant avec art concevoir aux peuples de belles espérances pour l'avenir.

Pour cet effet, je faisois parler le comte d'Olivarès comme un restaurateur envoyé du ciel pour le salut de la nation; je promettois monts & merveilles. En un mot, j'entrai si bien dans les vues du nouveau ministre, qu'il parut surpris de mon ouvrage, lorsqu'il l'eut lu tout entier. Santillane, me dit-il, je ne t'aurois pas cru capable de composer un pareil mémoire. Sais tu bien que tu viens de faire un morceau digne d'un secrétaire d'état? Je ne m'étonne plus si le duc de Lerme exerçoit ta plume. Ton style est concis & même élégant; mais je le trouve un peu trop naturel. En même tems m'ayant fait remarquer les endroits qui n'étoient pas de son goût, il les changea; & je jugeai pas ses corrections qu'il aimoit, comme Navarro me l'avoit dit, les expressions recherchées, & l'obscurité. Néanmoins quoiqu'il voulût de la noblesse ou pour mieux dire du précieux dans la diction, il ne laissa pas de conserver les deux tiers de mon mémoire; & pour me témoigner jusqu'à quel point il en étoit satisfait, il m'envoya par Don Raimond trois cens pistoles à l'issue de mon dîner.

Ce bienfait du ministre fournit à Scipion un nouveau sujet de me féliciter d'être venu à la cour. Vous voyez, me dit-il, que la fortune a de grands desseins sur votre seigneurie. Etes-

vous fâché presentement d'avoir quitté votre solitude ? Vive le comte d'Olivarès ! c'est bien un autre patron que son prédécesseur. Le duc de Lerme, quoique vous lui fussiez attaché, vous laissa languir plusieurs mois sans vous faire présent d'une pistole, & le comte vous a déjà fait une gratification que vous n'auriez osé espérer qu'après de longs services.

Je voudrois bien, ajouta-t-il, que les seigneurs de Leyva fussent témoins du bonheur dont vous jouissez, ou du moins qu'ils le sussent. Il est tems de les en informer, lui répondis-je, & c'est de quoi j'allois te parler. Je ne doute pas qu'ils n'aient une extrême impatience d'apprendre de mes nouvelles ; mais j'attendois pour leur en donner, que je me visse dans un état fixe, & que je pusse leur mander positivement si je demeurerois ou non à la cour. A présent que je sais bien à quoi m'en tenir, tu peux partir pour Valence quand il te plaira, pour aller instruire ces seigneurs de ma situation présente, que je regarde comme leur ouvrage, puisqu'il est certain que sans eux je ne me serois jamais déterminé à faire le voyage de Madrid. Cela étant, s'écria le fils de la Coscolina, Don César & Don Alphonse seront bientôt informés de l'état présent de vos affaires. Que je vais leur causer de joie ! en leur racontant ce qui

vous est arrivé. Que ne suis-je déjà aux portes de Valence; mais j'y serai en peu de jours. Les deux chevaux de Don Alphonse sont tout prêts. Je vais me mettre en chemin avec un laquais de monseigneur. Outre que je serai bien aise d'avoir un compagnon sur la route, vous savez que la livrée du premier ministre jette de la poudre aux yeux.

Je ne pus m'empêcher de rire de la sotte vanité de mon secrétaire; & cependant plus vain peut-être encore que lui, je le laissai faire ce qu'il voulut: Pars, lui dis-je & reviens promptement; car j'ai une autre commission à te donner. Je veux t'envoyer aux Asturies porter de l'argent à ma mère. J'ai par négligence laissé passer le tems auquel j'ai promis de lui faire tenir cent pistoles, que tu t'es obligé de lui remettre toi-même en main propre. Ces sortes de paroles doivent être si sacrées pour un fils, que je me reproche mon peu d'exactitude à les garder. Monsieur, me répondit Scipion, dans six semaines au plus tard je vous rendrai compte de ces deux commissions; j'aurai parlé aux seigneurs de Léryva, fait un tour à votre château, & revu la ville d'Oviédo. Je comptai donc au fils de la Cosolina cent pistoles pour la pension de ma mère, avec cent autres pour lui, voulant qu'il

fît gracieusement le long voyage qu'il alloit entreprendre.

Quelques jours après son départ, monseigneur fit imprimer notre mémoire, qui ne fut pas plutôt rendu public, qu'il devint le sujet de toutes les conversations de Madrid. Le peuple ami de la nouveauté fut charmé de cet écrit; l'épuisement des finances, qui étoit peint avec de vives couleurs, le révolta contre le duc de Lerme; & si les coups de griffe qu'y recevoit ce ministre ne furent pas applaudis de tout le monde, du moins ils trouvèrent des approbateurs. Quant aux magnifiques promesses que le comte d'Olivarès y faisoit, & entre autres celle de fournir par une sage économie aux dépenses de l'état sans incommoder les sujets, elles éblouirent les citoyens en général, & les confirmèrent dans la grande opinion qu'ils avoient déjà de ses lumières; si bien que toute la ville, retenant de ses louanges.

Ce ministre, ravi de se voir parvenu à son but qui n'avoit été dans cet ouvrage que de s'attirer l'affection publique, voulut la mériter véritablement par une action louable, & qui fut utile au roi. Pour cet effet, il eut recours à l'invention de l'empereur Galba c'est-à-dire, qu'il fit rendre gorge aux particuliers, qui s'étoient enrichis, Dieu sait comment.

dans les régies royales. Quand il eut tiré de ces sangsues le sang qu'elles avoient sucé, & qu'il eut rempli les coffres du roi, il entreprit de l'y conserver, & faisant supprimer toutes les pensions, sans en excepter la sienne, aussi bien que les gratifications qui se faisoient des deniers du prince. Pour réussir dans ce dessein, qu'il ne pouvoit exécuter sans changer la face du gouvernement, il me chargea de composer un nouveau mémoire; dont il me dit la substance & la forme. Ensuite il me recommanda de m'élever autant qu'il me seroit possible au-dessus de la simplicité ordinaire de mon style, pour donner plus de noblesse à mes phrases. Cela suffit, monseigneur, lui dis je; votre excellence veut du sublime & du lumineux, elle en aura. Je m'enfermai dans le même cabinet où j'avois déjà travaillé; & là, je me mis à l'ouvrage, après avoir invoqué le génie éloquent de l'archevêque de Grenade.

Je débutai par représenter qu'il falloit garder avec soin tout l'argent qui étoit dans le trésor royal, & qu'il ne devoit être employé qu'aux seuls besoins de la monarchie; comme étant un fond sacré, qu'il étoit à propos de réserver pour tenir en respect les ennemis de l'Espagne. Ensuite je faisois voir au monarque, car c'étoit à lui que s'adressoit le mémoire, qu'en ôtant toutes les pensions &

les gratifications qui se prenoient sur les revenus ordinaires, il ne se priveroit point pour cela du plaisir de récompenser ceux de ses sujets qui se rendroient dignes de ses grâces, puisque sans toucher à son trésor, il étoit en état de leur donner de grandes récompenses; qu'il avoit pour les uns des vice-royautés, des gouvernemens, des ordres de chevaleries, & des emplois militaires; pour les autres, des commanderies ou des pensions dessus, des titres avec des magistratures, & enfin toutes sortes de bénéfices pour les personnes consacrées au culte des autels.

Ce mémoire, qui étoit beaucoup plus long que le premier, m'occupa près de trois jours; mais heureusement je le fis à la fantaisie de mon maître, qui le trouvant écrit avec emphase, & farci de métaphores, m'accabla de louanges. Je suis bien content de cela, me dit-il, en me montrant les endroits les plus enflés; voilà des expressions marquées au bon coin. Courage, mon ami, je prévois que tu me seras d'une grande utilité. Cependant, malgré les applaudissemens, qu'il me prodigua, il ne laissa pas de retoucher le mémoire. Il y mit beaucoup du sien, & fit une pièce d'éloquence qui charma le roi & toute la cour. La ville y joignit son approbation, augura bien pour l'avenir, & se flatta que la

monarchie reprendroit son ancien lustre sous le ministère d'un si grand personnage. Son excellence, voyant que cet écrit lui faisoit beaucoup d'honneur, voulut, pour la part que j'y avois, que j'en recueillisse quelque fruit ; elle me fit donner une pension de cinq cens écus sur la commanderie de Castille ; Ce qui me fut d'autant plus agréable, que ce n'étoit pas un bien mal acquis quoique je l'eusse gagné bien aisément.

Rien ne faisoit plus de plaisir à monseigneur, que d'apprendre ce qu'on pensoit à Madrid de la conduite qu'il tenoit dans son ministère. Il me demandoit tous les jours ce qu'on disoit de lui dans le monde. Il avoit même des espions, qui pour son argent lui rendoient un compte exact de tout ce qui se passoit dans la ville. Ils lui rapportoient jusqu'aux moindres discours qu'ils avoient entendus ; & comme il leur ordonnoit d'être sincères, son amour propre en souffroit quelquefois.

Quand je m'apperçus que le comte aimoit qu'on lui fît des rapports, je me mis sur le pied d'aller l'après-dinée dans des lieux publics, & de me mêler à la conversation des honnêtes gens, grand il s'y en trouvoit. Lorsqu'ils parloient du gouvernement, je les écoutois avec attention ; & s'ils disoient quelque chose qui méritât d'être redit à son excellence, je ne

fît gracieusement le long voyage qu'il alloit entreprendre.

Quelques jours après son départ, monseigneur fit imprimer notre mémoire, qui ne fut pas plutôt rendu public, qu'il devint le sujet de toutes les conversations de Madrid. Le peuple ami de la nouveauté fut charmé de cet écrit; l'épuisement des finances, qui étoit peint avec de vives couleurs, le révolta contre le duc de Lerme; & si les coups de griffe qu'y recevoit ce ministre ne furent pas applaudis de tout le monde, du moins ils trouvèrent des approbateurs. Quant aux magnifiques promesses que le comte d'Olivarès y faisoit, & entre autres celle de fournir par une sage économie aux dépenses de l'état sans incommoder les sujets, elles éblouirent les citoyens en général, & les confirmèrent dans la grande opinion qu'ils avoient déjà de ses lumières; si bien que toute la ville, retentit de ses louanges.

Ce ministre, ravi de se voir parvenu à son but qui n'avoit été dans cet ouvrage que de s'attirer l'affection publique, voulut la mériter véritablement par une action louable, & qui fut utile au roi. Pour cet effet, il eut recours à l'invention de l'empereur Galba c'est-à-dire, qu'il fit rendre gorge aux particuliers, qui s'étoient enrichis, Dieu sait comment,

dans les régies royales. Quand il eut tiré de ces sangsues le sang qu'elles avoient sucé, & qu'il eut rempli les coffres du roi, il entreprit de l'y conserver, & faisant supprimer toutes les pensions, sans en excepter la sienne, aussi bien que les gratifications qui se faisoient des deniers du prince. Pour réussir dans ce dessein, qu'il ne pouvoit exécuter sans changer la face du gouvernement, il me chargea de composer un nouveau mémoire; dont il me dit la substance & la forme. Ensuite il me recommanda de m'élever autant qu'il me seroit possible au-dessus de la simplicité ordinaire de mon style, pour donner plus de noblesse à mes phrases. Cela suffit, monseigneur, lui dis je; votre excellence veut du sublime & du lumineux, elle en aura. Je m'enfermai dans le même cabinet où j'avois déjà travaillé; & là, je me mis à l'ouvrage, après avoir invoqué le génie éloquent de l'archevêque de Grenade.

Je débutai par représenter qu'il falloit garder avec soin tout l'argent qui étoit dans le trésor royal, & qu'il ne devoit être employé qu'aux seuls besoins de la monarchie; comme étant un fond sacré, qu'il étoit à propos de réserver pour tenir en respect les ennemis de l'Espagne. Ensuite je faisois voir au monarque, car c'étoit à lui que s'adressoit le mémoire, qu'en ôtant toutes les pensions &

les gratifications qui se prenoient sur les revenus ordinaires, il ne se priveroit point pour cela du plaisir de récompenser ceux de ses sujets qui se rendroient dignes de ses grâces, puisque sans toucher à son trésor, il étoit en état de leur donner de grandes récompenses; qu'il avoit pour les uns des vice-royautés, des gouvernemens, des ordres de chevaleries, & des emplois militaires; pour les autres, des commanderies ou des pensions dessus, des titres avec des magistratures, & enfin toutes sortes de bénéfices pour les personnes consacrées au culte des autels.

Ce mémoire, qui étoit beaucoup plus long que le premier, m'occupa près de trois jours; mais heureusement je le fis à la fantaisie de mon maître, qui le trouvant écrit avec emphase, & farci de métaphores, m'accabla de louanges. Je suis bien content de cela, me dit-il, en me montrant les endroits les plus enflés; voilà des expressions marquées au bon coin. Courage, mon ami, je prévois que tu me seras d'une grande utilité. Cependant, malgré les applaudissemens, qu'il me prodigua, il ne laissa pas de retoucher le mémoire. Il y mit beaucoup du sien, & fit une pièce d'éloquence qui charma le roi & toute la cour. La ville y joignit son approbation, augura bien pour l'avenir, & se flatta que la

monarchie reprendroit son ancien lustre sous le ministère d'un si grand personnage. Son excellence, voyant que cet écrit lui faisoit beaucoup d'honneur, voulut, pour la part que j'y avois, que j'en recueillisse quelque fruit ; elle me fit donner une pension de cinq cens écus sur la commanderie de Castille ; Ce qui me fut d'autant plus agréable, que ce n'étoit pas un bien mal acquis quoique je l'eusse gagné bien aisément.

Rien ne faisoit plus de plaisir à monseigneur, que d'apprendre ce qu'on pensoit à Madrid de la conduite qu'il tenoit dans son ministère. Il me demandoit tous les jours ce qu'on disoit de lui dans le monde. Il avoit même des espions, qui pour son argent lui rendoient un compte exact de tout ce qui se passoit dans la ville. Ils lui rapportoient jusqu'aux moindres discours qu'ils avoient entendus ; & comme il leur ordonnoit d'être sincères, son amour propre en souffroit quelquefois.

Quand je m'aperçus que le comte aimoit qu'on lui fît des rapports, je me mis sur le pied d'aller l'après-dinée dans des lieux publics, & de me mêler à la conversation des honnêtes gens, grand il s'y en trouvoit. Lorsqu'ils parloient du gouvernement, je les écoutois avec attention ; & s'ils disoient quelque chose qui méritât d'être redit à son excellence, je ne

manquois pas de lui en faire part. Mais il faut observer que je ne lui rapportois rien qui ne fût à son avantage. Il me sembloit que j'en devois user ainsi avec un homme du caractère de ce ministre.

Un jour, en revenant de ces endroits, je passai devant la porte d'un hôpital. Il me prit envie d'y entrer. Je parcourus deux ou trois salles remplies de malades alités, en promenant ma vue de toutes parts. Parmi ces malheureux, que je ne regardois pas sans compassion, j'en remarquai un qui me frappa ; je crus reconnoître en lui Fabrice, mon ancien camarade, & mon compatriote. Pour le voir de plus près, je m'approchai de son lit ; & ne pouvant douter que ce ne fût le poète Nugnez, je demurai quelques momens à le considérer sans rien dire. De son côté, il me remit aussi, & m'envisagea de la même façon. Enfin rompant le silence : Mes yeux, lui dis-je, ne me trompent-ils point ? Est-ce en effet Fabrice que je rencontre ici ? C'est lui même, répondit-il froidement, & tu ne dois pas t'en étonner. Depuis que je t'ai quitté, j'ai toujours fait le métier d'auteur ; j'ai composé des romans, des comédies, toutes sortes d'ouvrages d'esprit. J'ai fait mon chemin ; je suis à l'hôpital.

Je ne pus m'empêcher de rire de ces paroles, & encore plus de l'air sérieux dont il les avoit

accompagnées. Hé quoi ! m'écras-je, ta muse t'a conduit dans ce lieu ! elle t'a joué ce vilain tour-là ! Tu le vois, répondit-il, cette maison sert souvent de retraite aux beaux esprits. Tu as bien fait mon enfant, poursuivit-il, de prendre une autre route que moi ; mais tu n'es plus, ce me semble, à la cour ; & tes affaires ont changé de face ; je me souviens même d'avoir ouï dire que tu étois en prison par ordre du roi. On t'a dit la vérité, lui répliquai-je ; la situation charmante où tu me laissas quand nous nous séparâmes, fut peu de tems après suivie d'un revers de fortune, qui m'enleva mes biens & ma liberté. Cependant, mon ami, *post nubila Phœbus*, tu me revois dans un état plus brillant encore que celui où tu m'as vu. Cela n'est pas possible, dit Nugnez, ton maintien est sage & modeste ; tu n'as pas l'air vain & insolent que donne ordinairement la prospérité. Les disgrâces, repris-je, ont purifié ma vertu ; & j'ai appris à l'école de l'adversité à jouir des richesses sans m'en laisser posséder.

Dis moi donc, interrompit Fabrice, en se mettant avec transport sur son séant, quel peut être ton emploi. Que fais-tu présentement ? Serois-tu intendant d'un grand seigneur ruiné, ou de quelque veuve opulente ? J'ai un meilleur poste, lui repartis-je ; mais dispense-moi, je te prie, de t'en dire davantage à présent, je

satisferai une autre fois ta curiosité. Je me contente en ce moment de t'apprendre que je suis en état de te faire plaisir, ou plutôt de te mettre à ton aise pour le reste de tes jours, pourvu que tu me promettes de ne plus composer d'ouvrages d'esprit, soit en vers, soit en prose. Te sens-tu capable de faire un si grand sacrifice ? Je l'ai déjà fait, me dit-il, dans une maladie mortelle dont tu me vois échappé. Un père de S. Dominique m'a fait abjurer la poésie, comme un amusement qui, s'il n'est pas criminel, détourne du moins du but de la sagesse.

Je t'en félicite, lui repartis-je, mon cher Nugnez, tu as fort bien fait, mon ami ; mais gare la rechute. Oh ! me repartit-il d'un air résolu, c'est ce que je n'apprehende point du tout. J'ai pris une ferme résolution d'abandonner les muses ; quand tu es entré dans cette salle, je composois des vers pour leur dire un éternel adieu. Monsieur Fabrice, lui dis-je alors en branlant la tête, je ne sais si nous devons, le père de S. Dominique & moi, nous fier à votre abjuration. Vous le pouvez, me répondit-il, j'ai rompu tous les nœuds qui m'attachoient à elles. J'ai plus fait ; j'ai pris le public en aversion, & ma haine est juste. Il ne mérite pas qu'il y ait des auteurs qui veuillent lui consacrer leurs

travaux. Ne crois pas, continua-t-il, que le chagrin me dicte ce langage ; je parle de sang froid. Je méprise autant les applaudissemens du public que ses siflets. On ne sait qui gagne ou qui perd avec lui. C'est un capricieux, qui pense aujourd'hui d'une façon, & qui demain pensera d'une autre. Que les poètes dramatiques sont fous de tirer vanité de leurs pièces quand elles réussissent ! Quelque bruit qu'elles fassent dans leur nouveauté sur la scène, elles se soutiennent rarement après l'impression ; & si on les remet au théâtre vingt ans après, elles sont pour la plupart mal reçues. La génération présente accuse de mauvais goût celle qui l'a précédée ; & ses jugemens sont contredits à leur tour par ceux de la génération suivante. C'est ce que j'ai toujours remarqué, & de là je conclus que les auteurs qui sont applaudis présentement, doivent s'attendre à être siflés dans la suite. Il en est de même des romans, & des autres livres amusans qu'on met au jour ; quoiqu'ils aient d'abord une approbation générale, ils tombent insensiblement dans le mépris. L'honneur qui nous revient de l'heureux succès d'un ouvrage, n'est donc qu'une pure chimère, qu'une illusion de l'esprit, qu'un feu de paille, dont la fumée se dissipe bientôt dans les airs.

Quoique je jugeasse bien que le poëte des Asturies ne parloit ainsi que par mauvaise humeur, je ne fis pas semblant de m'en appercevoir. Je suis ravi, lui dis-je, que tu sois dégoûté du bel esprit, & radicalement guéri de la rage d'écrire. Tu peux compter que je te ferai donner incessamment un emploi, où tu pourras t'enrichir sans être obligé de faire une grande dépense de génie. Tant mieux ! s'écria-t-il ; l'esprit me put, & je le regarde à l'heure qu'il est comme le présent le plus funeste que le Ciel puisse faire à l'homme. Je souhaite, repris-je, mon cher Fabrice, que tu conserves toujours les sentimens où tu es. Si tu persistes à vouloir quitter la poësie, je te le répète, je te ferai obtenir bientôt un poste honnête & lucratif, mais en attendant que je te rende ce service, ajoutai-je, en lui présentant une bourse, où il y avoit une soixantaine de pistoles, je te prie de recevoir cette petite marque d'amitié.

O généreux ami ! s'écria le fils du barbier Nugnez, transporté de joie & de reconnoissance ; quelles grâces, n'ai-je pas à rendre au Ciel de t'avoir fait entrer dans cet hôpital, d'où je vais dès ce jour sortir par ton assistance ! comme effectivement il se fit transporter dans une chambre garnie. Mais, avant que de nous séparer, je lui enseignai ma demeure, & l'invitai à me venir voir aussi-tôt que sa santé seroit

rétablie. Il fit paroître une extrême surprise, lorsque je lui dis que j'étois logé chez le comte d'Olivarès. O trop heureux Gil Blas, me dit-il, dont le sort est de plaire aux ministres ! Je me réjouis de ton bonheur, puisque tu en fais un si bon usage.

Le comte d'Olivarès, que j'appellerai désormais *le comte-duc*, parce qu'il plut au roi dans ce tems-là de l'honorer de ce titre, avoit un foible que je ne découvris pas infructueusement ; c'étoit de vouloir être aimé. Dès qu'il s'appercevoit que quelqu'un s'attachoit à lui par inclination, il le prenoit en amitié. Je n'eus garde de négliger cette observation. Je ne me contentois pas de bien faire ce qu'il me commandoit ; j'exécutois ses ordres avec des démonstrations de zèle qui le ravissoient. J'étudiois son goût en toutes choses, pour m'y conformer, & prévenois ses désirs autant qu'il m'étoit possible.

Par cette conduite, qui mène presque toujours au but, je devins insensiblement le favori de mon maître, qui, de son côté, comme j'avois le même foible que lui, me gagna l'âme par les marques d'affection qu'il me donna. Je m'insinuai si avant dans ses bonnes grâces, que je parvins à partager sa confiance avec le seigneur Carnéro, son premier secrétaire.

Carnéro s'étoit servi du même moyen que moi pour plaire à son excellence ; & il y avoit si bien réussi, qu'elle lui faisoit part des mystères du cabinet. Nous étions donc, ce secrétaire & moi, les deux confidens du premier ministre, & les dépositaires de ses secrets, avec cette différence, qu'il ne parloit à Carnéro que d'affaires d'état, & qu'il ne m'entretenoit que de ses intérêts particuliers ; ce qui faisoit, pour ainsi dire, deux départemens séparés, dont nous étions également satisfaits l'un & l'autre. Nous vivions ensemble sans jalousie comme sans amitié. J'avois sujet d'être content de ma place, qui me donnant sans cesse occasion d'être avec le comte-duc, me mettoit à portée de voir le fonds de son âme, que, tout dissimulé qu'il étoit naturellement, il cessa de me cacher ; lorsqu'il ne douta plus de la sincérité de mon attachement pour lui.

Santillane, me dit-il un jour, tu as vu le duc de Lerme jouir d'une autorité, qui ressembloit moins à celle d'un ministre favori, qu'à la puissance d'un monarque absolu ; cependant je suis encore plus heureux qu'il n'étoit au plus haut point de sa fortune. Il avoit deux ennemis redoutables dans le duc d'Uzède, son propre fils, & dans le confesseur de Philippe III ; au lieu que je ne vois personne

auprès du roi, qui ait assez de crédit pour me nuire, ni même que je soupçonne de mauvaise volonté pour moi.

Il est vrai, poursuivit-il, qu'à mon avènement au ministère j'ai eu grand soin de ne souffrir auprès du prince que des sujets à qui le sang ou l'amitié me lient. Je me suis défait par des vice-royautés, ou par des ambassades, de tous les seigneurs qui par leur mérite personnel auroient pu m'enlever quelque portion des bonnes grâces du souverain, que je veux posséder entièrement ; de sorte que je puis dire à l'heure qu'il est, qu'aucun grand ne fait ombre à mon crédit. Tu vois, Gil Blas, ajouta-t-il, que je te découvre mon cœur. Comme j'ai lieu de penser que tu m'es tout dévoué, je t'ai choisi pour mon confident. Tu as de l'esprit ; je te crois sage, prudent, discret ; en un mot, tu me parois propre à te bien acquitter de vingt sortes de commissions, qui demandent un garçon plein d'intelligence.

Je ne fus point à l'épreuve des images flatteuses que ces paroles offrirent à mon esprit. Quelques vapeurs d'avarice & d'ambition me montèrent subitement à la tête, & réveillèrent en moi des sentiments dont je croyois avoir triomphé. Je protestai au ministre, que je répondrois de tout mon pouvoir à ses in-

tentions, & je me tins prêt à exécuter sans scrupule tous les ordres dont il jugeroit à propos de me charger.

Pendant que j'étois ainsi disposé à dresser de nouveaux autels à la fortune, Scipion revint de son voyage. Je n'ai pas, me dit-il, un long récit à vous faire. J'ai charmé les seigneurs de Leyva, en leur apprenant l'accueil que le roi vous a fait, lorsqu'il vous a reconnu, & la manière dont le comte d'Olivarès en use avec vous.

J'interrompis Scipion : Mon ami, lui dis-je, tu leur aurois fait encore plus de plaisir, si tu leur avois pu dire sur quel pied je suis aujourd'hui auprès de monseigneur. C'est une chose prodigieuse que la rapidité des progrès que j'ai faits depuis ton départ dans le cœur de son excellence. Tant mieux, mon cher maître ! me repondit-il ; je pressens que nous aurons de belles destinées à remplir.

Changeons de matière, lui dis-je ; parlons d'Oviédo. Tu as été aux Asturies. Dans quel état y as-tu laissé ma mère ! Ah ! monsieur, me répartit-il, en prenant tout à coup un air triste, ja n'ai que des nouvelles affligeantes à vous annoncer ce ce côté-là. Il y a six mois, dit mon secrétaire, que votre mère a payé le tribut à la nature, aussi bien que le seigneur Gil Perez, votre oncle.

La mort de ma mère me causa une vive affliction, quoique dans mon enfance je n'eusse pas reçu d'elle les caresses dont les enfans ont grand besoin, pour devenir reconnoissans dans la suite. Je donnai aussi au bon chanoine les larmes que je lui devois, pour le soin qu'il avoit eu de mon éducation. Ma douleur à la vérité ne fut pas longue, & dégénéra bientôt en un souvenir tendre que j'ai toujours conservé de mes parens.

Peu de tems après le retour du fils de la Coscolina, le comte-duc tomba dans une rêverie, où il demeura plongé pendant huit jours. Je m'imaginois qu'il méditoit quelque grand coup d'état; mais ce qui le faisoit rêver, ne regardoit que sa famille. Gil Blas, me dit-il, une après-dînée, tu dois t'être aperçu que j'ai l'esprit embarrassé. Oui, mon enfant, je suis occupé d'une affaire d'où dépend le repos de ma vie. Je veux bien t'en faire confidence.

Dona Maria ma fille, continua-t-il, est nubile, & il se présente un grand nombre de seigneurs, qui se la disputent. Le comte de Niéblès, fils aîné du duc de Médina Sidonia chef de la maison de Guzman, & Don Louis de Haro, fils aîné du marquis de Carpio, & de ma sœur aînée, sont les deux concurrens qui paroissent le plus en droit d'obtenir la pré-

férence. Le dernier sur tout a un mérite si supérieur à celui de ses rivaux, que toute la cour ne doute pas que je ne fasse choix de lui pour mon gendre. Néanmoins, sans entrer dans les raisons que j'ai de lui donner l'exclusion, de même qu'au comte de Niéblès, je te dirai que j'ai jeté mes yeux sur Don Ramire Nugnez de Guzman, marquis de Toral, chef de la maison des Guzmans d'Abrados. C'est à ce jeune seigneur, & aux enfans qu'il aura de ma fille, que je prétends laisser tous mes biens, & les annexer au titre de comte d'Olivarès, auquel je joindrai la grandesse ; de manière que mes petits fils, & leurs descendans sortis de la branche d'Abrados & de celle d'Olivarès, passeront pour les aînés de la maison de Guzman.

Eh bien, Santillane ! ajouta-t-il, n'approuves-tu pas mon dessein ? Pardonnez moi, monseigneur, répondis-je, ce projet est digne du génie qui l'a formé ; mais qu'il me soit permis de représenter une chose à votre excellence sur cette disposition. Je crains que le duc de Médina Sidonia n'en murmure. Qu'il en murmure s'il veut, reprit le ministre, je m'en mets fort peu en peine. Je n'aime point sa branche, qui a usurpé sur celle d'Abrados le droit d'aînesse, & les titres qui y sont attachés. Je serai moins sensible à ses

plaintes qu'au chagrin qu'aura la marquise de Carpio ma sœur, de voir échapper ma fille à son fils. Mais après tout je veux me satisfaire & Don Ramire l'emportera sur ses rivaux ; c'est une chose décidée.

Le comte-duc ayant pris cette résolution, ne l'exécuta point sans donner une nouvelle marque de sa politique singulière. Il présenta un mémoire au roi, pour le prier, aussi bien que la reine, de vouloir bien marier eux-mêmes sa fille, en leur exposant les qualités des seigneurs qui la recherchoient, & s'en remettant entièrement au choix que feroient leurs majestés ; mais il ne laissoit pas, en parlant du marquis de Toral, de faire connoître que c'étoit celui de tous qui lui étoit le plus agréable. Aussi le roi, qui avoit une complaisance aveugle pour son ministre, lui fit cette réponse :

Je crois Don Ramire Nugnez digne de Dona Maria ; cependant choisissez vous même ; le parti qui vous conviendra le mieux, sera celui qui me plaira davantage.

LE ROI.

Le ministre affecta de montrer cette réponse ; & feignant de la regarder comme un ordre du prince, il se hâta de marier sa fille au

marquis de Toral. Ce mariage précipité piqua vivement le marquis de Carpio, de même que tous les Guzmans, qui s'étoient flattés de l'espérance d'épouser Dona Maria. Néanmoins les uns & les autres ne pouvant empêcher cette union, affectèrent de la célébrer avec les plus grandes démonstrations de joie. On eut dit que toute la famille en étoit charmée ; mais les mécontents furent bientôt vengés d'une manière très-cruelle pour le comte-duc. Dona Maria accoucha au bout de dix mois d'une fille, qui mourut en naissant ; & peu de jours après elle fut elle-même la victime de sa couche.

Quelle perte pour un père qui n'avoit, pour ainsi dire, des yeux que pour sa fille, & qui voyoit avorter par là le dessein d'ôter le droit d'aînesse à la branche de Medina Sidonia ! Il en fut si pénétré, qu'il s'enferma pendant quelques jours, & ne voulut voir personne que moi, qui, me conformant à sa vive douleur, parut aussi touché que lui. Il faut dire la vérité, je me servis de cette occasion pour donner de nouvelles larmes à la mémoire d'Antonia. Le rapport que sa mort avoit avec celle de la marquise de Toral, rouvrit une plaie mal fermée, & me mit si bien en train de m'affliger, que le ministre tout accablé qu'il étoit de sa propre douleur, fut

frappé de la mienne. Il étoit étonné de me voir entrer, comme je faisois, dans ses chagrins. Gil Blas, me dit-il, un jour que je lui parus plongé dans une tristesse mortelle, c'est une assez douce consolation pour moi d'avoir un confident si sensible à mes peines. Ah ! monseigneur, lui répondis-je en lui faisant tout l'honneur de mon affliction, il faudroit que je fusse bien ingrat, & d'un naturel bien dur, si je ne les sentoís pas vivement. Puis-je penser que vous pleurez une fille d'une mérite accompli, & que vous aimez si tendrement, sans mêler mes pleurs aux vôtres ? Non, monseigneur, je suis trop plein de vos bontés, pour ne partager pas toute ma vie vos plaisirs & vos ennuis.

Le ministre commençoit à se consoler, & moi par conséquent à reprendre ma bonne humeur, lorsqu'un soir je sortis tout seul en carrosse pour aller à la promenade. Je rencontrai en chemin le poëte des Asturies, que je n'avois pas revu depuis sa sortie de l'hôpital. Il étoit fort proprement vêtu. Je l'appelai ; je le fis monter dans mon carrosse, & nous nous promenâmes ensemble dans le pré de saint Jérôme.

Monsieur Nugnez, lui dis-je, il est heureux pour moi de vous avoir rencontré par hasard ; sans cela je n'aurois pas le plaisir

que j'ai de....Point de reproches Santillane, interrompit-il, avec précipitation ; je t'avouerai de bonne foi que je n'ai pas voulu t'aller voir ; je vais t'en dire la raison. Tu m'as promis un bon poste, pourvu que j'abjurasse la poësie ; & j'en ai trouvé un très-solide, à condition que je ferai des vers. J'ai accepté ce dernier comme le plus convenable à mon humeur. Un de mes amis m'a placé auprès de Don Bertrand Gomez del Ribéro, trésorier des galères du roi. Ce Don Bertrand, qui vouloit avoir un bel esprit à ses gages, ayant trouvé ma versification très-brillante, m'a choisi préférablement à cinq ou six auteurs qui se présentoient pour remplir l'emploi de secrétaire de ses commandemens.

J'en suis ravi, mon cher Fabrice, lui dis-je, car ce Don Bertrand est apparemment fort riche. Comment riche ! me répondit-il ; on dit qu'il ignore lui même jusqu'à quel point il l'est. Quoiqu'il en soit, voici en quoi consiste l'emploi que j'occupe chez lui. Comme il se pique d'être galant, & qu'il veut passer pour homme d'esprit ; il est en commerce de lettres avec plusieurs dames fort spirituelles, & je lui prête ma plume pour composer des billets remplis de sel & d'agrément. J'écris à l'une en vers, à l'autre en prose, & je porte quelquefois

les lettres moi-même, pour faire voir la multiplicité de mes talens.

Mais tu ne m'apprends pas, lui dis-je, ce que je souhaite le plus de savoir : Es-tu-bien payé de tes épigrammes épistolaires ? Très-grassement, répondit-il ; les gens riches ne sont pas trop généreux, & j'en connois qui sont de francs vilains ; mais Don Bertrand en use avec moi fort noblement. Outre deux cens pistoles de gages fixes, je reçois de lui de tems en tems de petites gratifications ; ce qui me met en état de faire le seigneur, & de bien passer mon tems avec quelques auteurs, ennemis comme moi du chagrin. Au reste, repris-je, ton trésorier a-t-il assez de goût pour sentir les beautés d'un ouvrage d'esprit, & pour en appercevoir les défauts ? Oh que non ! me répondit Nugnez ; quoiqu'il ait un babil imposant, ce n'est point un connoisseur. Il ne laisse pas de se donner pour un *Târpa*. Il décide hardiment, & soutient son opinion d'un ton si haut, & avec tant d'opiniâtreté, que le plus souvent, lorsqu'il dispute, on est obligé de lui céder, pour éviter une grêle de traits désobligeans dont il a coutume d'accabler ses contradicteurs.

Tu peux croire, poursuivit-il, que j'ai grand soin de ne le contredire jamais, quelque sujet qu'il m'en donne ; car outre les épi-

thètes désagréables que je ne manquerois pas de m'attirer, je pourrois fort bien me faire mettre à la porte. J'approuve donc prudemment ce qu'il loue, & je désapprouve de même tout ce qu'il trouve mauvais. Par cette complaisance, qui ne me coûte guère, possédant, comme je fais, l'art de m'accommoder au caractère des personnes qui me sont utiles, j'ai gagné l'estime & l'amitié de mon patron. Il m'a engagé à composer une tragédie, dont il m'a donné l'idée. Je l'ai faite sous ses yeux ; & si elle réussit, je devrai à ses bons avis une partie de ma gloire.

Je demandai à notre poète le titre de sa tragédie. C'est, répondit-il, *Le Comte de Saldagne*. Cette pièce sera représentée dans trois jours sur le théâtre du prince. Je souhaite, lui répliquai-je, qu'elle ait une grande réussite, & j'ai assez bonne opinion de ton génie pour l'espérer. Je l'espère bien aussi, me dit-il ; mais il n'y a point d'espérance plus trompeuse que celle-là, tant les auteurs sont incertains de l'évènement d'un ouvrage dramatique ; tous les jours ils y sont trompés.

Enfin le jour de la première représentation, je ne pus aller à la comédie, monseigneur m'ayant chargé d'une commission qui m'en empêcha. Tout ce que je pus faire, fut d'y envoyer Scipion, pour savoir du moins dès le soir même le succès d'une pièce, à la-

quelle je m'intéressois. Après l'avoir impatientement attendu, je le vis revenir d'un air qui me fit concevoir un mauvais présage. Eh bien, lui dis-je, comment *Le Comte de Saldagne* a-t-il été reçu du public ? Fort brutalement, répondit-il ; jamais pièce n'a été plus cruellement traitée ; je suis sorti indigné de l'insolence du parterre. Et moi, je le suis, répliquai-je, de la fureur que Nugnez a de composer des poëmes dramatiques. Ne faut-il pas qu'il ait perdu le jugement, pour préférer les huées ignominieuses des spectateurs à l'heureux sort que je puis lui faire ? C'est ainsi que par amitié je pestois contre le poëte des Asturies, & que je m'affligeois du malheur de sa pièce pendant qu'il s'en applaudissoit.

En effet, je le vis deux jours après entrer chez moi, tout transporté de joie. Santillane s'écria-t-il, je viens te faire part du ravissement où je suis. J'ai fait ma fortune, mon ami, en faisant une mauvaise pièce. Tu sais l'étrange accueil qu'on a fait au *Comte de Saldagne* ; tous les spectateurs à l'envi se sont déchaînés contre lui ; & c'est à ce déchaînement général que je dois le bonheur de ma vie.

Je fus assez étonné d'entendre parler de cette manière le poëte Nugnez. Comment donc, Fabrice, lui dis-je, seroit-il possible que la chute de ta tragédie eût de quoi justifier

ta joie immodérée ? Oui sans doute, répondit-il : Je t'ai déjà dit que Don Bertrand avoit mis du sien dans ma pièce, par conséquent il la trouvoit excellente. Il a été outré de voir les spectateurs d'un sentiment contraire au sien. Nugnez, m'a-t-il dit ce matin, *Victrix causa Diis placuit, sed victa Catoni*. Si ta pièce a déplu au public, en récompense elle me plaît à moi, & cela doit te suffire. Pour te consoler du mauvais goût du siècle, je te donne deux mille écus de rente à prendre sur tous mes biens ; allons de ce pas chez mon notaire en passer le contrat. Nous y avons été sur le champ ; le trésorier a signé l'acte de la donation, & m'a payé la première année d'avance.

Je félicitai Fabrice sur la malheureuse destinée du *Comte de Saldagne*, puisqu'elle avoit tourné au profit de l'auteur. Tu as bien raison continua-t-il, de me faire compliment là-dessus. Que je suis heureux d'avoir été sifflé à double carillon ! Si le public, plus benévole, m'eût honoré de ses applaudissemens à quoi cela m'auroit-il mené ? A rien. Je n'aurois tiré de mon travail qu'une somme assez médiocre, au lieu que les sifflets m'ont mis tout d'un coup à mon aise pour le reste de mes jours.

Mon secrétaire ne regarda pas sans envie le bonheur inopiné du poëte Nugnez ; il

ne cessa de m'en parler pendant huit jours. J'admire, disoit-il, le caprice de la fortune, qui sa plaît quelquefois à combler de biens un détestable auteur, tandis qu'elle en laisse de bons dans la misère. Je voudrois bien qu'elle s'avisât de m'enrichir aussi du soir au lendemain. Cela pourra bien arriver, lui disois-je & plutôt que tu ne penses. Tu es ici dans son temple ; car il me semble qu'on peut appeler le temple de la fortune la maison du premier ministre, où l'on accorde souvent des grâces qui engraisent tout à coup ceux qui les obtiennent. Cela est véritable, monsieur, me répondit-il, mais il faut avoir la patience de les attendre. Encore une fois, Scipion, lui répliquois-je, sois tranquille ; peut-être es-tu sur le point d'avoir quelque bonne commission. Effectivement il s'offrit, peu de jours après, une occasion de l'employer utilement au service du comte-duc, que je ne laissai pas échapper.

Je m'entretenois un matin avec Don Raymond Caporis, & notre conversation rouloit sur les revenus de son excellence. Monseigneur jouit, disoit-il, des commanderies de tous les ordres militaires, ce qui lui vaut par an quarante mille écus ; & il n'est obligé que de porter la croix d'Alcantara. De plus, ses trois charges de grand chambellan, de

grand écuyer, & de grand chancelier des Indes lui rapportent deux cens mille écus ; & tout cela n'est rien encore en comparaison des sommes immenses qu'il tire des Indes. Savez-vous de quelle manière ? Lorsque les vaisseaux de roi partent de Séville ou de Lisbonne pour ce pays-là, il y fait embarquer du vin, de l'huile, & des grains que lui fournit sa comté d'Olivarès, il ne paie point de port. Avec cela il vend dans les Indes ces marchandises quatre fois plus qu'elles ne valent en Espagne ; ensuite il en emploie l'argent à acheter des épiceries, des couleurs, & d'autres choses qu'on a presque pour rien dans le Nouveau Monde, & qui se vendent fort cher en Europe. Il a déjà par ce trafic gagné plusieurs millions sans faire le moindre tort au roi.

Ce qui ne doit pas vous paroître étonnant, continua-t-il, c'est que les personnes employées à faire ce commerce, reviennent toujours chargées de richesses, monseigneur trouvant bon qu'elles fassent leurs affaires avec les siennes.

Le fils de la Coscolina, qui écoutoit notre entretien, ne put entendre parler ainsi Don Raimond sans l'interrompre : Seigneur Caporis s'écria-t-il, je serois ravi d'être une de ces personnes là ; aussi-bien il y a long-tems

que je souhaite de voir le Mexique. Votre curiosité sera bientôt satisfaite, lui dit l'intendant, si le seigneur de Santillane ne s'oppose point à votre envie. Quelque délicat que je sois sur le choix des gens que j'envoie aux Indes faire ce trafic (car c'est moi qui les choisis,) je vous mettrai aveuglément sur mon registre, si votre maître le veut. Vous me ferez plaisir, dis-je à Don Raimond ; donnez-moi cette marque d'amitié. Scipion est un garçon que j'aime, d'ailleurs très-intelligent, & qui se gouvernera de façon qu'on n'aura pas le moindre reproche à lui faire. En un mot, j'en réponds comme de moi-même.

Cela suffit, reprit Caporis, il n'a qu'à se rendre incessamment à Séville ; les vaisseaux doivent mettre à la voile dans un mois pour les Indes. Je le chargerai à son départ d'une lettre pour un homme, qui lui donnera toutes les instructions nécessaires pour s'enrichir, sans porter aucun préjudice aux intérêts de son excellence, qui doivent être sacrés pour lui.

Scipion, charmé d'avoir cet emploi, se hâta de partir pour Séville avec mille écus que je lui comptai, pour acheter dans l'Andalousie du vin & de l'huile, & le mettre en état de trafiquer pour son compte dans les Indes. Cependant tout ravi qu'il étoit de

faire un voyage dont il espéroit tirer tant de profit, il ne put me quitter sans répandre des pleurs, & je ne vis pas de sang froid son départ.

A peine eus-je perdu Scipion, qu'un page du ministre m'apporta un billet, qui contenoit ces paroles : *Si le seigneur de Santillane veut se donner la peine de se rendre, à l'image saint Gabriel dans la rue de Tolède, il y verra un de ses meilleurs amis.*

Quel peut être cet ami, qui ne se nomme point ? dis-je en moi-même. Pourquoi me cache-t-il son nom ? Il veut apparemment me causer le plaisir de la surprise. Je sortis sur le champ, je pris le chemin de la rue de Tolède ; & en arrivant au lieu marqué, je ne fus pas peu étonné d'y trouver Don Alphonse de Leyva. Que vois-je ; m'écriai-je. Vous ici, seigneur ! Oui, mon cher Gil Blas, répondit-il, en me serrant étroitement entre ses bras, c'est Don Alphonse lui-même qui s'offre à votre vue. Eh qui vous amène à Madrid, lui dis-je ? Je vais vous surprendre, me repartit-il, & vous affliger, en vous apprenant le sujet de mon voyage. On m'a ôté le gouvernement de Valence, & le premier ministre me mande à la cour pour rendre compte de ma conduite, Je demeurai un quart-d'heure dans un stupide silence ; puis repre-

nant la parole : De quoi, lui dis-je, vous accuse-t-on ? Il faut bien que vous ayez fait quelque chose imprudemment. J'impute, répondit-il, ma disgrâce à la visite que j'ai faite il y a trois semaines, au cardinal-duc de Lerme, qui depuis un mois est relegué dans son château de Dénia :

Oh vraiment, interrompis-je, vous avez raison d'attribuer votre malheur à cette visite indiscreète ; n'en cherchez point la cause ailleurs ; & permettez-moi de vous dire que vous n'avez pas consulté votre prudence ordinaire, lorsque vous avez été voir ce ministre disgracié. La faute en est faite, me dit-il, & j'ai pris de bonne grâce mon parti. Je vais me retirer avec ma famille au château de Leyva où je passerai dans un profond repos le reste de mes jours. Tout ce qui me fait de la peine, ajouta-t-il, c'est d'être obligé de paroître devant un superbe ministre, qui pourra me recevoir peu gracieusement. Quelle mortification pour un Espagnol ! Cependant c'est une nécessité ; mais avant que de m'y soumettre, j'ai voulu vous parler. Seigneur, lui dis-je, laissez moi faire ; ne vous présentez pas devant le ministre, que je n'aye su auparavant de quoi l'on vous accuse ; le mal n'est peut-être pas sans remède. Quoi qu'il en soit, vous trouverez bon, s'il vous plaît,

que je me donne pour vous tous les mouvemens qu'exigent de moi la reconnoissance & l'amitié. A ces mots, je le laissai dans son hôtellerie, en l'assurant qu'il auroit incessamment de mes nouvelles.

Comme je ne me mêlois point d'affaires d'état depuis les deux mémoires, dont il a été fait une si éloquente mention, j'allai trouver Carnéro, pour lui demander s'il étoit vrai qu'on eût ôté à Don Alphonse de Leyva le gouvernement de la ville de Valence. Il me répondit que oui, mais qu'il en ignoroit la raison. Là-dessus, je pris sans balancer la résolution de m'adresser à monseigneur même, pour apprendre de sa propre bouche les sujets qu'il pouvoit avoir de se plaindre du fils de Don César.

J'étois si pénétré de ce facheux évènement, que je n'eus pas besoin d'affecter un air de tristesse pour paroître affligé aux yeux du comte duc. Qu'as tu donc, Santillane ? me dit-il, aussi-tôt qu'il me vit. J'apperçois sur ton visage une impression de chagrin ; je vois même des larmes prêtes à couler de tes yeux. Qu'est-ce que cela signifie ? Ne me déguise rien. Quelqu'un t'auroit-il fait quelque offense ? Parle, tu seras bientôt vengé. Monseigneur, lui répondis-je en pleurant, quand je voudrois vous cacher ma douleur, je ne le pourrois

pas ; je suis au désespoir. On vient de me dire que Don Alphonse de Leyva n'est plus gouverneur de Valence ; on ne pouvoit m'annoncer une nouvelle plus capable de me causer une mortelle affliction. Que dis-tu, Gil Blas ? reprit le ministre étonné. Quel intérêt peux-tu prendre à ce Don Alphonse, & à son gouvernement ? Alors je lui fis un détail des obligations que j'avois aux seigneurs de Leyva ; ensuite je lui racontai de quelle façon j'avois obtenu du duc de Lerme ; pour le fils de Don César, le gouvernement dont il s'agissoit.

Quand son excellence m'eut écouté jusqu'au bout avec une attention pleine de bonté pour moi, il me dit : Essuie tes pleurs, mon ami. Outre que j'ignorois ce que tu viens de m'apprendre, je t'avouerai que je regardois Don Alphonse comme une créature du cardinal duc de Lerme. Je te mets à ma place ; la visite qu'il a faite à cette éminence, ne te l'auroit-elle pas rendu suspect ? Je veux bien croire pourtant qu'ayant été pourvu de son emploi par ce ministre, il peut avoir fait cette démarche par un pur mouvement de reconnaissance. Je suis fâché d'avoir déplacé un homme qui te devoit son poste ; mais si j'ai détruit ton ouvrage, je puis le réparer. Je veux même encore plus faire pour toi que le duc de Lerme. Don Alphonse ton ami n'étoit

que gouverneur de la ville de Valence, je le fais vice-roi du royaume d'Arragon ; c'est ce que je te permets de lui faire savoir, & tu peux lui mander de venir prêter serment.

Lorsque j'eus entendu ces paroles, je passai d'une extrême douleur à un excès de joie, qui me troubla l'esprit à un point, qu'il y parut au remerciement que je fis à monseigneur ; mais le désordre de mon discours ne lui déplut point ; & comme je lui appris que Don Alphonse étoit à Madrid, il me dit que je pouvois le lui présenter dès ce jour-là même. Je courus aussi-tôt à l'image saint Gabriel, où je ravis le fils de Don César en lui annonçant son nouvel emploi. Il ne pouvoit croire ce que je lui disois, tant il avoit de peine à se persuader que le premier ministre, quelque amitié qu'il eût pour moi, fut capable de donner des vice-royautés à ma considération. Je le menai au comte-duc, qui le reçut très-poliment, & qui lui dit : Don Alphonse, vous vous êtes si bien conduit dans votre gouvernement de la ville de Valence, que le roi vous jugeant propre à remplir une plus grande place, vous a nommé à la vice-royauté d'Arragon. Cette dignité, ajouta-t-il, n'est point au-dessus de votre naissance & la noblesse Arragonoise ne sauroit murmurer contre le choix de la cour.

Son excellence ne fit aucune mention de moi, & le public ignora la part que j'avois à cette affaire ; ce qui sauva Don Alphonse & le ministre, des mauvais discours qu'on auroit pu tenir dans le monde sur un vice-roi de ma façon.

Sitôt que le fils de Don César fut sûr de son fait, il dépêcha un exprès à Valence pour en informer son père & Séraphine, qui se rendirent bientôt à Madrid. Leur premier soin fut de me venir trouver pour m'accabler de remerciemens. Quel spectacle touchant & glorieux pour moi, de voir les trois personnes du monde qui m'étoient les plus chères m'embrasser à l'envi ! Aussi sensibles à mon zèle & à mon affection, qu'à l'honneur que le poste de vice-roi alloit faire à leur maison, ils ne pouvoient se lasser de me tenir des discours reconnoissans. Ils me parloient même comme s'ils eussent parlé à un homme d'une condition égale à la leur. Il sembloit qu'ils eussent oublié qu'ils avoient été mes maîtres. Ils croyoient ne pouvoir me témoigner assez d'amitié. Pour supprimer les circonstances inutiles, Don Alphonse, après avoir reçu ses patentes, remercié, le roi & son ministre, & prêté le serment ordinaire, partit de Madrid avec sa famille, pour aller établir son séjour à Saragosse. Il y fit son entrée avec toute la magnificence

imaginable; & les Arragonois firent connoître par leurs acclamations, que je leur avois donné un vice-roi fort agréable.

Je nageois dans la joie d'avoir si heureusement changé en vice-roi un gouverneur déplacé. Les seigneurs de Leyva même en étoient moins ravis que moi. J'eus bientôt encore une autre occasion d'employer mon crédit pour un ami; ce que je crois devoir rapporter, pour faire connoître à mes lecteurs que je n'étois plus ce même Gil Blas, qui sous le ministère précédent vendoit les grâces de la cour.

J'étois un jour dans l'antichambre du roi, où je m'entretenois avec des seigneurs, qui me connoissant pour un homme chéri du premier ministre, ne dédaignoient pas ma conversation. J'aperçus dans la foule Don Gaston de Cogollos, ce prisonnier d'état que j'avois laissé dans la tour de Ségovie. Il étoit avec le châtelain Don André de Tordésillas. Je quittai volontiers ma compagnie, pour aller embrasser ces deux amis. S'ils furent étonnés de me revoir là, je le fus bien davantage de les y rencontrer. Après de vives accolades de part & d'autres, Don Gaston me dit: Seigneur de Santillane, nous avons bien des questions à nous faire mutuellement, & nous ne sommes pas ici dans un lieu commode pour cela; permettez que je vous emmène dans un

endroit où, le seigneur de Tordésillas & moi, nous serons bien aises d'avoir avec vous un long entretien. J'y consentis ; nous fendîmes la presse, & nous sortîmes du palais. Nous trouvâmes le carrosse de Don Gaston, qui l'attendoit dans la rue ; nous y montâmes tous trois, & nous nous rendîmes à la grande place du marché, où se font les courses de taureaux. Là demouroit Cogollos dans un fort bel hôtel.

Seigneur Gil Blas, me dit Don André, lorsque nous fûmes dans une salle magnifiquement meublée, il me semble qu'à votre départ de Ségovie vous haïssiez la cour, & que vous étiez dans la résolution de vous en éloigner pour jamais. C'étoit en effet mon dessein, lui répondis-je ; & tant qu'a vécu le feu roi je n'ai pas changé de sentiment ; mais quand j'ai su que le prince son fils étoit sur le trône, j'ai voulu voir si le nouveau monarque me reconnoîtroit. Il m'a reconnu, & j'ai eu le bonheur d'en être reçu favorablement ; il m'a recommandé lui-même au premier ministre, qui m'a pris en amitié, & avec qui je suis beaucoup mieux que je ne l'ai jamais été avec le duc de Lerme. Voilà, seigneur Don André, ce que j'avois à vous apprendre ; & vous, dites-moi si vous êtes toujours châtelain de la tour de Ségovie. Non

vraiment, me répondit-il ; le comte-duc en a mis autre à ma place. Il m'a cru apparemment tout dévoué à son prédécesseur. Et moi, dit alors Don Gaston, j'ai été mis en liberté par une raison contraire. Le premier ministre n'a pas sitôt su que j'étois dans les prisons de Ségovie par ordre du duc de Lerme, qu'il m'en a fait sortir. Il s'agit à présent, seigneur Gil Blas, de vous conter ce qui m'est arrivé depuis que je suis libre.

La première chose que je fis poursuivit-il, après avoir remercié Don André des attentions qu'il avoit eues pour moi pendant ma prison, fut de me rendre à Madrid. Je me presentai devant le comte d'Olivarès, qui me dit, ne craignez pas que le malheur qui vous est survenu fasse le moindre tort à votre réputation, vous êtes pleinement justifié ; je suis d'autant plus assuré de votre innocence, que le marquis de Villaréal, dont on vous a soupçonné d'être complice, n'étoit pas coupable. Quoique Portugais, & parent même du duc de Bragance, il est moins dans ses intérêts que dans ceux du roi mon maître. On n'a donc point dû vous faire un crime de votre liaison avec ce marquis ; & pour réparer l'injustice qu'on vous a faite en vous accusant de trahison, le roi vous donne une lieutenance

dans sa Garde Espagnole. J'acceptai cet emploi en suppliant son excellence de me permettre, avant que d'entrer en exercice, d'aller à Coria pour y voir Dona Eléonor de Laxarilla tante. Le ministre m'accorda un mois pour faire ce voyage, & je partis, accompagné d'un seul laquais.

Nous avions déjà passé Colménar, & nous étions engagés dans un chemin creux entre deux montagnes, quand nous apperçûmes un cavalier, qui se défendoit vaillamment contre trois hommes qui l'attaquoient tous ensemble. Je ne balançai point à le secourir; je me hâtai de le joindre, & me mis à son côté. Je remarquai en me battant que nos ennemis étoient masqués, & que nous avions affaire à de vigoureux spadassins. Cependant, malgré leur force & leur adresse, nous demeurâmes vainqueurs; je perçai un des trois; il tomba de cheval, & les deux autres prirent la fuite à l'instant. Il est vrai que la victoire ne nous fut guère moins funeste qu'au malheureux que j'avois tué puisqu'après l'action nous nous trouvâmes, mon compagnon & moi, dangereusement blessés. Mais représentez-vous quelle fut ma surprise, lorsque dans ce cavalier je reconnus Combados, le mari de Dona Hélène. Il ne fut pas moins étonné de voir que j'étois son défenseur; Ah Don Gaston! s'écria-t-il, quoi, c'est

vous qui venez me secourir ? Quand vous avez si généreusement pris mon parti, vous ignoriez qui j'étois. Jel'ignorois en effet, lui répondis-je ; mais quand je l'aurois su, pensez-vous que j'eusse balancé à faire ce que j'ai fait ? Jugeriez vous assez mal de moi pour me croire une âme si basse ? Non, non, reprit-il, j'ai meilleure opinion de vous ; & si je meurs des blessures que je viens de recevoir, je souhaite que les vôtres ne vous empêchent point de profiter de ma mort. Combados, lui dis-je, quoique je n'aye pas encore oublié Dona Héléna, sachez que je ne désire point d'être heureux aux dépens de votre vie ; je m'applaudis même d'avoir contribué à vous sauver des coups de trois assassins, puisqu'en cela j'ai fait une action agréable à votre épouse.

Pendant que nous nous parlions de cette sorte, mon laquais descendit de cheval ; & s'étant approché du cavalier qui étoit étendu sur la poussière, il lui ôta son masque, & nous fit voir des traits que Combados reconnut d'abord. C'est Caprara, s'écria-t-il, ce perfide cousin, qui, de dépit d'avoir manqué une riche succession qu'il m'avoit injustement disputée, nourrissoit depuis long-tems le désir de m'assassiner, & avoit enfin choisi ce jour pour le satisfaire ; mais le Ciel a permis qu'il ait été la victime de son attentat.

Cependant notre sang couloit à bon compte, & nous nous affoiblissions à vue d'œil. Néanmoins, tout blessés que nous étions, nous eûmes la force de gagner le bourg de Villaréjo, qui n'est qu'à deux portées de fusil du champ de bataille. En arrivant à la première hôtellerie, nous demandâmes des chirurgiens. Il en vint un, qu'on nous dit être fort habile. Il visita nos plaies, qu'il trouva très-dangereuses. Il nous pensa ; & le lendemain il nous dit, après avoir levé l'appareil, que les blessures de Don Blas étoient mortelles. Il jugea des miennes plus favorablement, & ses pronostics ne furent point faux.

Combados se voyant condamné à la mort, ne songea plus qu'à s'y préparer. Il dépêcha un exprès à sa femme, pour l'informer de ce qui s'étoit passé, & du triste état où il se trouvoit. Dona Hélène fut bientôt à Villaréjo. Madame, lui dit Don Blas, lorsqu'elle fut en sa présence, vous arrivez assez à tems pour recevoir mes adieux. Je vais mourir, & je regarde ma mort comme une punition du Ciel, de vous avoir par une tromperie arrachée à Don Gaston. Bien loin d'en murmurer, je vous exhorte moi-même à lui rendre un cœur que je lui ai ravi. Dona Hélène ne lui répondit que par des pleurs ; & véritablement c'étoit la meilleure réponse qu'elle lui pût faire, n'étant

pas encore assez détachée de moi, pour avoir oublié l'artifice dont il s'étoit servi pour la déterminer à me manquer de foi.

Il arriva, comme le chirurgien l'avoit pronostiqué, qu'en moins de trois jours Combados mourut de ses blessures, au lieu que les miennes annonçoient une prochaine guérison. La jeune veuve uniquement occupée du soin de faire transporter à Coria le corps de son époux, pour lui rendre tous les honneurs qu'elle devoit à sa cendre, partit de Villarêjo pour s'en retourner, après s'être informée, comme par pure politesse, de l'état où je me trouvois. Dès que je pus la suivre, je pris le chemin de Coria, où j'achevai de me rétablir en peu de tems. Alors Dona Eléonor ma tante, & Don George de Galisteo, résolurent de nous marier promptement. Hélène & moi, de peur que la fortune ne nous séparât encore par quelque nouvelle traverse. Mais ce mariage se fit sans éclat, à cause de la mort trop récente de Don Blas ; & peu de jours après je revins à Madrid avec Dona Hélène. Comme j'avois passé le tems prescrit par le comte-duc pour mon voyage, je craignois que ce ministre n'eût donné à un autre la lieutenance qu'il m'avoit promise ; mais il n'en avoit point disposé, & il eut la bonté de recevoir les excuses que je lui fis de mon retardement.

Je suis donc, poursuivit Cogollos, lieutenant de la Garde Espagnole, & j'ai de l'agrément dans mon poste. J'ai fait des amis d'un commerce agréable, & je vis content avec eux. Je voudrois pouvoir en dire autant, s'écria Don André; mais je suis bien éloigné d'être satisfait de mon sort; j'ai perdu mon emploi, qui ne laissoit pas de m'être fort utile; & je n'ai point d'amis qui aient assez de crédit pour m'en procurer un solide. Pardonnez-moi, seigneur Don André, interrompis-je en souriant, vous avez en moi un ami qui peut vous être bon à quelque chose. Je vous ai déjà dit que je suis encore plus aimé du comte-duc que je ne l'étois du duc de Lerme, & vous osez me dire en face, que vous n'avez personne qui puisse vous faire obtenir un solide emploi. Je m'abandonne donc à vous, répliqua Tordésillas; mais, ajouta-t-il, en souriant à son tour, ne m'envoyez pas, de grâce, à la Nouvelle Espagne; je n'y voudrois point aller, quand on m'y voudroit faire président de l'audience même du Mexique.

Nous fûmes interrompus dans cet endroit de notre entretien par Dona Héléna, qui arriva dans la salle, & dont la personne toute gracieuse remplit l'idée charmante que je m'en étois formée. Madame, lui dit Cogollos, je vous présente le seigneur de Santillane, dont

je vous ai parlé quelquefois, & dont l'aimable compagnie a souvent dans ma prison suspendu mes ennuis. Oui, madame, dis-je à Dona Hélène, Don Gaston vous dit la vérité. Ma conversation lui plaisoit, par ce que vous en faisiez toujours la matière. La fille de Don George répondit modestement à ma politesse; après quoi je pris congé de ces deux époux. Ensuite m'adressant à Tordésillas, je le priai de m'apprendre sa demeure; & lorsqu'il me l'eut enseignée: Sans adieu, lui dis-je, Don André, j'espère qu'avant huit jours vous verrez que je joins le pouvoir à la bonne volonté.

Je n'en eus pas le démenti. Dès le lendemain même le comte-duc me fournit une occasion d'obliger ce châtelain. Santillane, me dit son excellence, la place de gouverneur de la prison royale de Valladolid est vacante; elle rapporte plus de trois cens pistoles par an; il me prend envie de te la donner. Je n'en veux point, monseigneur, lui répondis-je, valut-elle dix mille ducats de rente; je renonce à tous les postes, que je ne puis occuper sans m'éloigner de vous. Mais, reprit le ministre, tu peux fort bien remplir celui-là sans être obligé de quitter Madrid, que pour aller de tems en tems à Valladolid visiter la prison. Vous direz, lui repartis-je, tout ce qu'il vous plaira; je ne veux de cet emploi qu'à con-

dition qu'il me sera permis de m'en demettre en faveur d'un brave gentilhomme appelé Don André de Tordésillas, ci-devant châtelain de la tour de Ségovie ; j'aimerois à lui faire ce présent, pour reconnoître les bons traitemens qu'il m'a faits pendant ma prison.

Ce discours fit rire le ministre, qui me dit : C'est à dire, Gil Blas, que tu veux faire un gouverneur de prison royale, comme tu as fait un vice-roi. Eh bien ! soit, mon ami ; je t'accorde la place vacante pour Tordésillas ; mais dis moi tout naturellement quel profit il doit t'en revenir ; car je ne te crois pas assez sot pour vouloir employer ton crédit pour rien. Monseigneur, lui répondis-je, ne faut-il pas payer ses dettes ? Don André m'a fait sans intérêt tous les plaisirs qu'il a pu ; ne dois-je pas lui rendre la pareille ? Vous êtes devenu bien désintéressé, monsieur de Santillane, me répliqua son excellence en riant ; il me semble que vous l'étiez beaucoup moins sous le dernier ministère. J'en conviens, lui repartis-je ; le mauvais exemple corrompt mes mœurs : comme tout se vendoit alors, je me conformai à l'usage ; & comme aujourd'hui tout se donne j'ai repris mon intégrité.

Je fis donc pourvoir Don André de Tordésillas du gouvernement de la prison royale de Valladolid, & je l'envoyai bien-tôt dans

cette ville, aussi satisfait de son nouvel établissement, que je l'étois de m'être acquitté envers lui des obligations que je lui avois.

Il me prit envie une après-dînée d'aller voir le poëte des Asturies, me sentant fort curieux de savoir de quelle façon il étoit logé. Je me rendis à l'hôtel du seigneur Don Bertrand Gomez del Ribéro, & j'y demandai Nugnez. Il ne demeure plus ici, me dit un laquais, qui étoit à la porte ; c'est là qu'il loge à présent, ajouta-t-il, en me montrant une maison voisine ; il occupe un corps de logis sur le derrière. J'y allai ; & après avoir traversé une petite cour, j'entrai dans une salle toute nue, où je trouvai mon ami Fabrice encore à table, avec cinq ou six de ses confrères, qu'il régaloit ce jour-là.

Ils étoient sur la fin du repas, & par conséquent, en train de disputer ; mais aussi-tôt qu'ils m'apperçurent, ils firent succéder un profond silence à leur bruyant entretien. Nugnez se leva d'un air empressé pour me recevoir, en s'écriant : Messieurs, voilà le seigneur de Santillane, qui veut bien m'honorer d'une de ses visites ; rendez avec moi vos hommages au favori du premier ministre. A ces paroles tous les convives se levèrent aussi pour me saluer ; & en faveur du titre qui m'avoit été donné, ils me firent des civilités très-respectueuses. Quoique je n'eusse besoin

ni de boire ni de manger, je ne pus me défendre de me mettre à table avec eux, & même de faire raison à une *brinde*, qu'ils me portèrent.

Comme il me parut que ma présence les empêchoit de continuer à s'entretenir librement : Messieurs, leur dis-je, il me semble que j'ai interrompu votre entretien ; reprenez-le de grâce, ou je m'en vais. Ces messieurs, dit alors Fabrice, parloient de *l'Iphigénie* d'Euripide. Le bachelier Melchior de Villégas, qui est un savant du premier ordre, demandoit au seigneur Don Jacinte de Romarate ce qui l'intéressoit dans cette tragédie. Oui, dit Don Jacinte, & je lui ai répondu, que c'étoit le péril où se trouvoit Iphigénie. Et moi, dit le bachelier, je lui ai répliqué (ce que je suis prêt à démontrer,) que ce n'est point ce péril qui fait le véritable intérêt de la pièce. Qu'est-ce que c'est donc ? s'écria le vieux licencié Gabriel de Léon. C'est le vent, repartit le bachelier.

Toute la compagnie fit un éclat de rire à cette repartie, que je ne crus pas sérieuse ; je m'imaginai que Melchior ne l'avoit faite, que pour égayer la conversation. Je ne connoissois pas ce savant ; c'étoit un homme qui n'entendoit nullement raillerie. Riez tant

qu'il vous plaira, messieurs, reprit-il froidement ; je vous soutiens que c'est le vent seul qui doit intéresser, frapper, émouvoir le spectateur, & non le péril d'Iphigénie. Représentez-vous, poursuivit-il, une nombreuse armée qui s'est assemblée pour aller faire le siège de Troye ; concevez toute l'impatience qu'ont les chefs & les soldats d'exécuter leur entreprise, pour s'en retourner promptement dans la Grèce, où ils ont laissé ce qu'ils ont de plus cher, leurs dieux domestiques, leurs femmes, & leurs enfans ; cependant un vent contraire les retient en Aulide, semble les clouer au port ; & s'il ne change point, ils ne pourront aller assiéger la ville de Priam. C'est donc le vent qui fait l'intérêt de cette tragédie. Je prends parti pour les Grecs, j'épouse leur dessein ; je ne souhaite que le départ de leur flotte ; & je vois d'un œil indifférent Iphigénie dans le péril, puisque sa mort est un moyen d'obtenir des dieux un vent favorable.

Sitôt que Villégas eut achevé de parler, les ris se renouvelèrent à ses dépens. Nugnez eut la malice d'appuyer son sentiment, pour donner encore plus beau jeu aux railleurs, qui se mirent à faire à l'envi de mauvaises plaisanteries sur les vents. Mais le bachelier, les regardant tous d'un air flegmatique

& orgueilleux, les traita d'ignorans & d'esprits vulgaires. Je m'attendois à tous momens à voir ces messieurs s'échauffer, & se prendre au crin, fin ordinaire de leur dissertations ; cependant je fus trompé dans mon attente ; ils se contentèrent de se dire des injures réciproquement, & se retirèrent quand ils eurent bu & mangé à discrétion,

Après leur retraite, je demandai à Fabrice pourquoi il ne demeurait plus chez son trésorier, & s'ils s'étoient brouillés tous deux. Brouillés me répondit-il ! Je suis mieux que jamais avec le seigneur Don Bartrand, qui m'a permis de loger en mon particulier ; ainsi j'ai loué ce corps de logis pour y recevoir mes amis, me réjouir avec eux en toute liberté, ce qui m'arrive fort souvent ; car tu sais bien que je ne suis pas d'humeur à vouloir laisser de grandes richesses à mes héritiers ; & ce qu'il y a d'heureux pour moi, je suis présentement en état de faire tous les jours des parties de plaisir. J'en suis ravi, repris-je, mon cher Nugnez ; & je ne puis m'empêcher de te féliciter encore sur le succès de ta dernière tragédie ; les huit cens pièces dramatiques du grand Lope ne lui ont pas rapporté le quart de ce que t'a valu ton *Comte de Saldagne*.

LIVRE DOUZIEME.

IL y avoit déjà près d'un mois que monseigneur me disoit tous les jours : Santillane, le tems approche, où je veux mettre ton adresse en œuvre ; & ce tems ne venoit point. Il arriva pourtant, & son excellence enfin me parla dans ces termes : On dit qu'il y a dans la troupe des comédiens de Tolède une jeune actrice, qui fait du bruit par ses talens ; on prétend qu'elle danse & chante divinement, & qu'elle enlève le spectateur par sa déclama-tion ; on assure même qu'elle a de la beauté. Un pareil sujet mérite bien de paroître à la cour. Le roi aime la comédie la musique & la danse ; il ne faut pas qu'il soit privé du plaisir de voir & d'entendre une personne d'un mérite si rare. J'ai donc résolu de t'envoyer à Tolède, pour juger par toi-même si c'est en effet une actrice si merveilleuse ; je m'en tiendrai à l'impression qu'elle aura faite sur toi ; je m'en fie à ton discernement.

Je répondis à monseigneur, que je lui rendrois bon compte de cette affaire ; & je me disposai à partir avec un seul laquais, à qui je fis quitter la livrée du ministre, pour faire

les choses plus mystérieusement ; ce qui fut fort du goût de son excellence. Je pris donc le chemin de Tolède, où étant arrivé, j'allai descendre à une hôtellerie près du château. A peine eus-je mis pied à terre, que l'hôte me prenant sans doute pour quelque gentilhomme du pays , me dit : Seigneur Cavalier, vous venez apparemment dans cette ville pour voir l'auguste cérémonie de l'*Auto da Fé* *, qui doit se faire demain. Je lui répondis que oui, jugeant plus à propos de le lui laisser croire, que de lui donner occasion de me questionner sur ce qui m'amenoit à Tolède. Vous verrez, reprit-il, une des plus belles processions qui aient jamais été faites ; il y a, dit-on plus de cent prisonniers, parmi lesquels on en compte plus de dix qui doivent être brûlés.

Véritablement le lendemain, avant le lever du soleil, j'entendis sonner toutes les cloches de la ville ; & l'on faisoit ce carillon pour avertir le peuple qu'on alloit commencer l'*Auto da Fé*. Curieux de voir cette effrayante fête, que je n'avois point encore vue, je m'habillai à la hâte, & me rendis à l'inquisition. Il y avoit tout auprès, & le long des rues par où la procession

* Aête de foi.

devoit passer, des échaffauds, sur l'un desquels je me plaçai pour mon argent. J'aperçus bientôt les Dominicains, qui marchoient les premiers, précédés de la bannière de l'inquisition. Ces bons pères étoient immédiatement suivis des tristes victimes, que le saint office vouloit immoler ce jour-là. Ces malheureux alloient l'un après l'autre, la tête & les pieds nus, ayant chacun un cierge à la main, & son parrain * à son côté. Les uns avoient un grand scapulaire de toile jaune, parsemé de croix de saint André peintes en rouge, & appelé *Sambénito* ; les autres portoient des *Carochas*, qui sont des bonnets de carton élevés en forme de pain de sucre, & couverts de flammes & de figures hideuses.

Comme je regardois de tous mes yeux ces infortunés avec une compassion que je me gardois bien de laisser paroître, de peur qu'on ne m'en fit un crime, je crus reconnoître parmi ceux qui avoient la tête ornée de *Carochas* le révérend père Hilaire, & son compagnon le frère Ambroise. Ils passèrent si près de moi, que ne pouvant m'y tromper : Que vois je ? dis-je en moi-même. Le Ciel las des dé-

* On appelle PARRAINS toutes les personnes que l'inquisiteur nomme pour accompagner les prisonniers dans L'AUTO DA FE, & qui sont obligées d'en répondre.

sordres de ces deux scélérats, les a donc livrés à la justice de l'inquisition ! En parlant de cette sorte, je me sentis saisir d'effroi ; il me prit un tremblement universel, & mes esprits se troublèrent au point que je pensai m'évanouir. La liaison que j'avois eue avec ces fripons, l'aventure de Xelva, enfin tout ce que nous avions fait ensemble, vint dans ce moment s'offrir à ma pensée ; & je m'imaginai ne pouvoir assez remercier Dieu de m'avoir préservé du scapulaire & des *Carochas*.

Lorsque la cérémonie fus achevée, je m'en retournai à mon hôtellerie, tout tremblant du spectacle affreux que je venois de voir ; mais les images affligeantes, dont j'avois l'esprit rempli, se dissipèrent insensiblement ; & je ne pensai plus qu'à me bien acquitter de la commission dont mon maître m'avoit chargé. J'attendis avec impatience l'heure de la comédie pour y aller, jugeant que c'étoit par-là que je devois commencer ; & sitôt qu'elle fut venue, je me rendis au théâtre, où je m'assis auprès d'un chevalier d'Alcantara. J'eus bientôt lié conversation avec lui. Seigneur, lui dis-je, est-il permis à un étranger d'oser vous faire une question ? Seigneur cavalier, me répondit-il fort poliment, c'est de quoi je me tiendrai fort honoré. On m'a vanté, repris-je, les comédiens de Tolède ; auroit-on eu tort de m'en dire du bien ? Non, repartit le che-

valier, leur troupe n'est pas mauvaise ; il y a même parmi eux de grands sujets ; vous verrez entre autres la belle Lucrèce, une actrice de quatorze ans, qui vous étonnera. Vous n'aurez pas besoin, lorsqu'elle se montrera sur la scène, que je vous la fasse remarquer ; vous la démêlerez aisement. Je demandai au chevalier si elle joueroit ce jour-là. Il me répondit que oui, & même qu'elle avoit un rôle très-brillant dans la pièce qu'on alloit représenter.

La comédie commença. Il parut deux actrices, qui n'avoient rien négligé de tout ce qui pouvoit contribuer à les rendre charmantes ; mais malgré l'éclat de leurs diamans, je ne pris ni l'une ni l'autre pour celle que j'attendois. Enfin Lucrèce sortit du fond du théâtre, & son arrivée sur la scène fut annoncée par un battement de mains long et général. Ah ! la voici, dis-je en moi-même ; quel air de noblesse ! que de grâces ! les beaux yeux ! la piquante créature ! Effectivement j'en fus fort satisfait, ou plutôt sa personne me frappa vivement. Dès la première tirade de vers qu'elle récita, je lui trouvai du naturel, du feu, une intelligence au-dessus de son âge, & je joignis volontiers mes applaudissemens à ceux qu'elle reçut de toute l'assemblée pendant la pièce. Eh bien ! me dit le chevalier, vous

voyez comme Lucrèce est avec le public. Je n'en suis pas surpris, lui répondis-je. Vous le seriez encore moins me répliqua-t-il, si vous l'entendiez chanter ; c'est une Syrène ; malheur à ceux qui l'écoutent sans avoir pris la précaution d'Ulysse. Sa danse, poursuivait-il, n'est pas moins redoutable ; ses pas aussi dangereux que sa voix charment les yeux, & forcent les cœurs à se rendre. Sur ce pied-là, m'écriai-je, il faut donc avouer que c'est un prodige. Quel heureux mortel a le plaisir de se ruiner pour une si aimable fille ? Elle n'a point d'amant déclaré, me dit-il, & la médisance même ne lui donne aucune intrigue secrète quoiqu'elle soit sous la conduite de sa tante Estelle, qui sans contredit est la plus adroite de toutes les comédiennes.

Au nom d'Estelle, j'interrompis avec précipitation le chevalier, pour lui demander si cette Estelle étoit une actrice de la troupe de Tolède. C'en est une des meilleures, me dit-il. Elle n'a pas joué aujourd'hui, & nous n'y avons pas gagné ; elle fait ordinairement la suivante, & c'est un emploi qu'elle remplit admirablement bien. Qu'elle fait voir d'esprit dans son jeu ! peut-être même en met-elle trop ; mais c'est un beau défaut, qui doit trouver grâce. Le chevalier me dit donc des merveilles de cette Estelle ; & sur le portrait qu'il

me fit de sa personne, je ne doutai point que ce ne fût Laure, cette même Laure dont j'ai tant parlé dans mon histoire, & que j'avois laissée à Grenade.

Pour en être plus sûr, je passai derrière le théâtre après la comédie. Je demandai Estelle ; la cherchant des yeux par-tout, je la trouvai dans les foyers, où elle s'entretenoit avec quelques seigneurs. Je m'avançai pour saluer Laure ; mais, soit par fantaisie, soit pour me punir de mon départ précipité de la ville de Grenade, elle ne fit pas semblant de me connoître, & reçut mes civilités d'un air si sec, que j'en fus un peu déconcerté. Au lieu de lui reprocher eu riant son accueil glacé, je fus assez sot pour m'en fâcher ; je me retirai même brusquement, & je résolus dans ma colère de m'en retourner à Madrid dès le lendemain. Pour me venger de Laure, disois-je, je ne veux pas que sa nièce ait l'honneur de paroître devant le roi ; je n'ai pour cela qu'à faire au ministre le portrait qu'il me plaira de Lucrèce ; je n'ai qu'à lui dire qu'elle danse de mauvaise grâce, qu'il y a de l'aigreur dans sa voix, & je suis assuré que son excellence perdra l'envie de l'attirer à la cour.

Telle étoit la vengeance que je me promettois de tirer du procédé de Laure à mon égard ; mais mon ressentiment ne fut pas de

longue durée. Le jour suivant, comme je me préparois à partir, un petit laquais entra dans ma chambre, & me dit : Voici un billet que j'ai à remettre au seigneur de Santillane. C'est moi, mon enfant lui répondis-je, en prenant la lettre, que j'ouvris, & qui contenoit ces paroles : *Oubliez la manière dont vous fûtes reçu hier au soir dans les foyers comiques, & laissez vous conduire où le porteur vous mènera.* Je suivis aussi-tôt le petit laquais, qui, quand nous fûmes auprès de la comédie, m'introduisit dans une fort belle maison, où, dans un appartement des plus propres, je trouvai Laure à sa toilette.

Elle se leva pour m'embrasser, en me disant : Seigneur Gil Blas, je sais bien que vous n'avez pas sujet d'être content de la réception que je vous ai faite, quand vous m'êtes venu saluer dans nos foyers ; un ancien ami comme vous étoit en droit d'attendre de moi un accueil plus gracieux : mais je vous dirai pour m'excuser, que j'étois de la plus mauvaise humeur du monde. Votre brusque retraite, ajouta-t-elle, me fit tout à coup apercevoir de ma distraction ; & dans le moment je chargeai mon petit laquais de vous suivre pour savoir votre demeure, dans le dessein de réparer aujourd'hui ma faute. Elle est toute réparée, lui dis-je, ma chère Laure ; n'en

parlons plus ; apprenons-nous plutôt mutuellement ce qui nous est arrivé, depuis le jour malheureux où la crainte d'un juste châtimement me fit sortir de Grenade avec précipitation. Je vous laissai, s'il vous en souvient, dans un assez grand embarras ; comment vous en tirâtes-vous ? malgré tout l'esprit que vous avez, avouez que ce ne fut pas sans peine. N'est-il pas vrai que vous eûtes besoin de toute votre adresse ? Point du tout, répondit Laure ; je soutins, au marquis de Marialva que tu étois mon frère. Pardonnez-moi, monsieur de Santillane, si je vous parle aussi familièrement qu'autrefois ; mais je ne puis me défaire de mes vieilles habitudes. Je te dirai donc que je payai d'audace. Ne voyez-vous pas, dis-je au seigneur Portugais, que tout ceci est l'ouvrage de Narcissa ? Elle a corrompu le sous-moucheur de chandelles, qui, pour servir son ressentiment, a l'effronterie de dire qu'il m'a vue à Madrid femme de chambre d'Arsénie. Rien n'est plus faux, la veuve de Don Antonio Coello a toujours eu des sentimens trop relevés, pour vouloir se mettre au service d'une fille de théâtre. D'ailleurs, ce qui prouve la fausseté de cette accusation, & le complot de mes accusateurs, c'est la retraite précipitée de mon frère ; s'il étoit présent, il pourroit confondre la calomnie ;

mais Narcissa sans doute aura employé quelque nouvel artifice pour le faire disparaître.

Quoique ces raisons, poursuivit Laure, ne fissent pas trop bien mon apologie, le marquis eut la bonté de s'en contenter; & ce débonnaire seigneur continua de me voir jusqu'au jour qu'il partit de Grenade pour retourner en Portugal. Véritablement son départ suivit le tien de fort près. Après cela je demurai encore quelques années à Grenade; ensuite la division s'étant mise dans notre troupe ce qui arrive quelquefois parmi nous,) tous les comédiens se séparèrent: les uns s'en allèrent à Séville, les autres à Cordoue, & moi je vins à Tolède, où je suis depuis dix ans avec ma nièce Lucrèce, que tu as vu jouer hier au soir, puisque tu étois à la comédie. Je ne pus m'empêcher de rire dans cet endroit. Laure m'en demanda la cause. Ne la devinez-vous pas bien? lui dis-je. Vous n'avez ni frère ni sœur, par conséquent vous ne pouvez être tante de Lucrèce. Je vous entends, Monsieur Gil Blas, reprit la veuve de Don Antonio; il n'y a pas moyen de vous en faire accroire. Eh bien! oui, mon ami, Lucrèce est fille du marquis de Marialva; je ne saurois te le celer plus longtemps.

Je rendis compte à mon tour à Laure de mes principales aventures, & de l'état présent

de mes affaires. Elle écouta mon récit avec une attention, qui me fit connoître qu'il ne lui étoit pas indifférent. Ami Santillane, me dit-elle, quand je l'eus achevé, vous jouez à ce que je vois un assez beau rôle sur le théâtre du monde ; vous ne sauriez croire jusqu'à quel point j'en suis ravie. Lorsque je mènerai Lucrèce à Madrid pour la faire entrer dans la troupe du prince, j'ose me flatter qu'elle trouvera dans le seigneur de Santillane un puissant protecteur. N'en doutez nullement, lui répondis-je, vous pouvez compter sur moi ; je ferai recevoir votre fille & vous dans la troupe du prince, quand il vous plaira ; c'est ce que je puis vous promettre sans trop présumer de mon pouvoir. Je vous prendrois au mot, reprit Laure, & je partirois dès demain pour Madrid, si je n'étois pas liée ici par des engagemens avec ma troupe. Un ordre de la cour peut rompre vos liens, lui repartis-je, & c'est de quoi je me charge ; vous le recevrez avant huit jours. Je me fais un plaisir d'enlever Lucrèce aux Tolédans ; une actrice comme elle est faite pour les gens de cour ; elle nous appartient de droit.

Lucrèce entra dans la chambre au moment que j'achevois ces paroles. Je crus voir la déesse Hébé ; tant elle étoit mignonne & gra-

cieuse. Elle venoit de se lever ; & sa beauté naturelle, brillant sans le secours, de l'art présentoit à la vue un objet ravissant. Venez, ma nièce, lui dit sa mère, venez remercier monsieur de la bonne volonté qu'il a pour nous ; c'est un de mes anciens amis, qui a beaucoup de crédit à la cour, & qui se fait fort de nous mettre toutes deux dans la troupe du prince. Ce discours parut faire plaisir à la petite fille, qui me fit une profonde révérence, & me dit avec un souris enchanteur : Je vous rends de très humbles grâces de votre obligeante intention ; mais seigneur, je ne sais si elle ne tournera pas contre moi. En voulant m'ôter à un public qui m'aime, êtes-vous sûr que je ne déplairai point à celui de Madrid ? Je perdrai peut-être au change. Je me souviens d'avoir ouï dire à ma tante, qu'elle a vu des acteurs briller dans une ville, & révolter dans une autre ? cela me fait peur ; craignez de m'exposer au mépris de la cour, & vous à ses reproches. Belle Lucrèce, lui repondis je, c'est ce que nous ne devons appréhender ni l'un ni l'autre. Nous continuâmes quelque tems cette conversation ; & j'eus lieu de juger par tout ce que Lucrèce y mit du sien, que c'étoit une fille d'un esprit supérieur ; ensuite je pris congé de ces deux dames, en leur

protestant qu'elles auroient incessamment un ordre de la cour pour se rendre à Madrid.

A mon retour, je trouvai le comte-duc fort impatient d'apprendre le succès de mon voyage. Gil Blas, me dit-il, as-tu vu la comédienne en question ? Vaut-elle la peine qu'on la fasse venir à la cour ; Monseigneur, lui répondis-je, la renommée, qui loue ordinairement plus qu'il ne faut les belles personnes, ne dit pas assez de bien de la jeune Lucrèce ; c'est un sujet admirable, tant pour sa beauté que pour ses talens.

Est-il possible ! s'écria le ministre avec une satisfaction intérieure que je lus dans ses yeux. Est-il possible qu'elle soit aussi aimable que tu le dis ? Quand vous la verrez, lui repartis-je, vous avouerez qu'on ne peut faire son éloge qu'au rabais de ses charmes. Santillane, reprit son excellence, fais-moi une fidèle relation de ton voyage ; je serai bien aise de l'entendre. Alors prenant la parole pour contenter mon maître, je lui racontai jusqu'à l'histoire de Laure inclusivement. Quand j'eus fait à monseigneur un détail de ce qui s'étoit passé entre ces comédiennes & moi, il me dit : Je suis ravi que Lucrèce soit fille d'un homme de qualité ; cela m'intéresse pour elle encore davantage ; il faut l'attirer ici. Mais mon ami, je te recommande une chose ; continue,

ajouta-t-il, comme tu as commencé ; ne me mêle point là dedans ; que tout roule sur Gil Blas de Santillane.

J'allai trouver Carnéro, à qui je dis que son excellence vouloit qu'il expédiât un ordre, par lequel le roi recevoit dans la troupe Estelle & Lucrèce, actrices de la comédie de Tolède. Oui-dà ? seigneur de Santillane, répondit Carnéro avec un souris, vous serez bientôt servi, puisque selon toutes les apparences vous vous intéressez pour ces deux dames. En même tems ce secrétaire dressa l'ordre lui-même, & m'en delivra l'expédition, que j'envoyai sur le champ à Estelle par le même laquais qui m'avoit accompagné à Tolède, Huit jours après, la mère & la fille arrivèrent à Madrid. Elles allèrent loger dans un hôtel garni, à deux pas de la troupe du prince, & leur premier soin fut de m'en donner avis. Je me rendis dans le moment à cet hôtel, où après mille offres de service de ma part, & autant de remerciemens de la leur, je les laissai se préparer à leur début, que je leur souhaitai heureux & brillant.

Elles se firent annoncer au public comme deux actrices nouvelles, que la troupe du prince venoit de recevoir par ordre de la cour. Elles débutèrent dans une comédie qu'elles avoient coutume de jouer à Tolède avec applaudissement.

Dans quel endroit du monde n'aime-t-on pas la nouveauté en fait de spectacles? Il se trouva ce jour-là dans la salle des comédiens un concours extraordinaire de spectateurs. On juge bien que je ne manquai pas cette représentation. Je souffris un peu avant que la pièce commençât. Tout prévenu qui j'étois en faveur des talens de la mère & de la fille, je tremblai pour elles, tant j'étois dans leurs intérêts. Mais à peine eurent-elles ouvert la bouche, qu'elles m'ôtèrent toute ma crainte par les applaudissemens qu'elles reçurent. On regarda Estelle comme une actrice consommée dans le comique, & Lucrèce comme un prodige pour les rôles d'amoureuses. Cette dernière enleva tous les cœurs. Les uns admirèrent la beauté de ses yeux; les autres furent touchés de la douceur de sa voix; & tous, frappés de ses grâces, & du vif éclat de sa jeunesse, sortirent enchantés de sa personne.

Le comte-duc étoit à la comédie ce soir-là. Je le vis sortir sur la fin de la pièce, satisfait, à ce qu'il me parut, de nos deux comédiennes. Curieux de savoir s'il en étoit véritablement affecté, je le suivis chez lui; & m'introduisant dans son cabinet, où il venoit d'entrer: Eh bien! monseigneur, lui dis-je, votre excellence est-elle contente de la pe-

tite Marialva ! Mon excellence, répondit-il en souriant, seroit bien difficile, si elle refusoit de joindre son suffrage à celui du public ; oui, mon enfant, ton voyage de Tolède a été heureux. Je suis charmé de ta Lucrèce ; & je ne doute pas que le roi ne prenne plaisir à la voir.

Le début de ces deux actrices nouvelles fit bientôt du bruit à la cour ; dès le lendemain il en fut parlé au lever du roi. Quelques seigneurs vantèrent sur tout la jeune Lucrèce ; ils en firent un si beau portrait, que le monarque en fut frappé ; mais dissimulant l'impression que leurs discours faisoient sur lui, il gardoit le silence, & sembloit n'y prêter aucune attention.

Cependant, d'abord qu'il se trouva seul avec le comte-duc, il lui demanda ce que c'étoit que certaine actrice qu'on louoit tant. Le ministre lui répondit, que c'étoit une jeune comédienne de Tolède, qui avoit débuté le soir précédent avec beaucoup de succès. Cette actrice, ajouta-t-il, se nomme Lucrèce, nom fort convenable aux personnes de sa profession ; elle est de la connoissance de Santillane, qui m'a dit d'elle tant de bien, que j'ai jugé à propos de la recevoir dans la troupe de votre majesté. Comte dit-il au ministre,

Tome IV. * P

je veux voir jouer dès demain cette Lucrèce ; je vous charge du soin de le lui faire savoir.

Le comte-duc m'ayant rapporté cet entretien, & appris l'intention du roi, m'envoya chez nos deux comédiennes pour les en avertir. Je m'y rendis en diligence ; Je viens, dis-je à Laure, que je rencontraï la première, vous annoncer une grande nouvelle ; vous aurez demain parmi vos spectateurs le souverain de la monarchie ; c'est de quoi le ministre m'a ordonné de vous informer. je ne doute pas que vous ne fassiez tous vos efforts, votre fille & vous, pour répondre à l'honneur que ce monarque veut vous faire ; mais je vous conseille de choisir une pièce, où il y ait de la danse & de la musique, pour lui faire admirer tous les talens que Lucrèce possède. Nous suivrons votre conseil, me répondit Laure, nous n'avons garde d'y manquer ; & il ne tiendra pas à nous que le prince ne soit satisfait. Il ne sauroit manquer de l'être, lui dis-je ; & il sera d'autant plus content de votre aimable nièce, qu'il aime plus que toute autre chose la danse & le chant.

Le jour suivant, le roi se rendit à la comédie. On joua une pièce entremêlée de chants & de danses, & dans laquelle notre jeune actrice brilla beaucoup. Depuis le commencement jusqu'à la fin, j'eus les yeux attachés sur

le monarque, & je m'appliquai à démêler dans les siens ce qu'il pensoit, mais il mit en défaut ma pénétration, par un air de gravité qu'il affecta de conserver toujours. Je ne sus que le lendemain ce que j'étois en peine de savoir. Santillane, me dit le ministre, je viens de quitter le roi, & comme je lui ai dit que c'est toi qui as fait venir Lucrece de Tolède, il m'a témoigné qu'il seroit bien aise de t'entretenir là-dessus en particulier. Va, de ce pas, te présenter à la porte de sa chambre, où l'ordre de te faire entrer est déjà donné ; cours, & reviens promptement me rendre compte de cette conversation.

Je volai d'abord chez le roi, que je trouvais seul. Il se promenoit à grands pas en m'attendant, & paroissoit avoir la tête embarrassée. Il me fit plusieurs questions sur Lucrece, dont il m'obligea de lui conter l'histoire. Ensuite il me dit : Va lui porter ceci de ma part, en me mettant entre les mains un écrin, où il y avoit pour plus de cinquante mille écus de pierreries, & dis-lui que je la prie d'accepter ce présent, en attendant de plus solides marques de mon estime.

Avant que de m'acquitter de cette commission, j'allai rejoindre le comte-duc, à qui je fis un fidèle rapport de ce que le roi m'avoit dit. Santillane me dit-il, ne perd point

de tems ; hâte-toi, mon ami, d'aller exécuter l'ordre important qu'on t'a donné. J'obéis donc d'autant plus volontiers, que je voyois que mon obéissance seroit agréable au ministre, à qui je ne songeois qu'à plaire.

Je m'adressai d'abord à Laure & lui présentai l'écrin. A la vue des pierreries, la dame fit éclater sa joie ; mais Lucrèce, redoutant les suites d'un présent si considérable, en fut si effrayée qu'elle quitta tout à coup le monde, & s'enferma dans le monastère de l'incarnation, où bientôt elle tomba malade, & mourut. Laure de son côté ne pouvant se consoler de la perte de sa fille, se retira dans le couvent des *filles pénitentes*. Le roi fut touché de la retraite inopinée de Lucrèce ; mais ce jeune prince, qui n'étoit pas d'humeur à s'affliger long-tems, en fut bientôt consolé.

Je sentis aussi très-vivement le malheur de Lucrèce, & j'eus tant de remords d'y avoir contribué, que je ne pus m'empêcher d'en parler au ministre. Il parut étonné de ma vertu : Santillane, me dit-il, ta délicatesse me charme ; & puisque tu es un si honnête garçon, je veux te donner une occupation convenable à ta sagesse. Voici ce que c'est ; écoute attentivement la confidence que je vais te faire.

Quelques années avant que je fusse en faveur, continua-t-il, le hasard offrit un jour à ma vue une dame, qui me parut si bien faite & si belle, que je la fis suivre. J'appris que c'étoit une Génoise, nommée Dona Margarita Spinola. Don Francisco de Valéasar, alcade de cour, homme riche, vieux & marié, faisoit pour cette coquette une dépense considérable. Ce rapport, qui n'auroit du m'inspirer que du mépris pour elle, me fit concevoir un désir violent de faire connoissance avec elle. J'eus cette fantaisie & l'adresse de me ménager en peu de tems une entrevue avec la Génoise. Elle eut un fils dont elle voulut faire honneur à chacun de ses amans en particulier; mais aucun ne voulut le reconnoître; de sorte qu'elle fut obligée de le nourrir comme elle put, ce qu'elle a fait pendant dix-huit années; au bout desquelles étant morte, elle a laissé son fils sans bien, &, qui pis est, sans éducation.

Voilà, poursuivit monseigneur, la confidence que j'avois à te faire, & je vais présentement t'instruire du grand dessein que j'ai formé; je veux tirer du néant cet enfant malheureux, &, le faisant passer d'une extrémité à l'autre, le reconnoître pour mon fils, & l'élever aux honneurs.

A ce projet extravagant il me fut impossible de me taire. Comment, seigneur, m'é-

criai-je, votre excellence peut-elle avoir pris une résolution si étrange ? Pardonnez-moi ce terme, il échappe à mon zèle. Tu la trouveras raisonnable, reprit-il avec précipitation, quand je t'aurai dit les raisons qui m'ont déterminé à la prendre : Je ne veux point que mes collatéraux soient mes héritiers. Ainsi, puisque la fortune me présente un enfant, dont peut-être dans le fond je suis le véritable père je l'adopte ; c'est une chose résolue.

Quand je vis que le ministre avoit en tête cette adoption, je cessai de le contredire, le connoissant pour un homme capable de faire une sottise plutôt que de démordre de son sentiment. Il ne s'agit plus, ajouta-t-il, que de donner de l'éducation à Don Henri Philippe de Guzman (car c'est le nom que je prétends qu'il porte dans le monde, jusqu'à ce qu'il soit en état de posséder les dignités qui l'attendent.) C'est toi, mon cher Santillone, que je choisis pour le conduire. Je me repose sur ton esprit, & sur ton attachement pour moi, de soin de faire sa maison de lui donner toutes sortes de maîtres, en un mot, de le rendre un cavalier accompli. Je voulus me défendre d'accepter cet emploi, en représentant au comte-duc qu'il ne me convenoit guères d'élever de jeunes seigneurs, n'ayant jamais fait ce métier, qui demandoit

plus de lumières & de mérite que je n'en avois ; mais il m'interrompit, & me ferma la bouche, en me disant qu'il prétendoit absolument que je fusse le gouverneur de ce fils adopté, qu'il destinoit aux premières charges de la monarchie. Je me préparai donc à remplir cette place pour contenter monseigneur, qui pour prix de ma complaisance grossit mon petit revenu d'une pension de mille écus, qu'il me fit obtenir, ou plutôt qu'il me donna sur la commanderie de Mambra.

Effectivement le comte-duc ne tarda guère à reconnoître le fils de Dona Margarita Spinola, & l'acte de reconnoissance s'en fit avec l'agrément & sous le bon plaisir du roi. Don Henri Philippe de Guzman (c'est le nom que l'on donna à cet enfant) y fut déclaré unique héritier de la comté d'Olivarès & du duché de San-Lucar. Le ministre, afin que personne n'en ignorât, fit savoir par Carnéro cette déclaration aux ambassadeurs & aux grands d'Espagne, qui n'en furent pas peu surpris. Les rieurs de Madrid en eurent pour long-tems à s'égayer, & les poètes satyriques ne perdirent pas un si belle occasion de faire couler le fiel de leur plume.

Je demandai au comte-duc où étoit le sujet qu'il vouloit confier à mes soins. Il est dans cette ville, me répondit-il, sous la con-

duite d'une tante, à qui je l'ôterai d'abord que tu auras fait préparer une maison pour lui; ce qui fut bientôt exécuté. Je louai un hôtel, que je fis meubler magnifiquement. J'arrêtai des pages, un portier, des estafiers; & à l'aide de Caporis, je remplis les places d'officiers. Quand j'eus tout mon monde, j'allai en avertir son excellence, qui sur le champ envoya chercher l'équivoque & nouveau rejeton de la tige des Guzmans. Je vis un grand garçon d'une figure assez agréable. Don Henri, lui dit monseigneur, en me montrant au doigt, ce cavalier que vous voyez est le guide que j'ai choisi pour vous conduire dans la carrière du monde; j'ai une entière confiance en lui, & je lui donne un pouvoir absolu sur vous. Oui, Santillane, ajouta-t-il en m'adressant la parole, je vous l'abandonne, & je ne doute pas que vous ne m'en rendiez bon compte. A ce discours le ministre en joignit encore d'autres pour exhorter le jeune homme à se conformer à mes volontés; après quoi j'emmenai Don Henri avec moi à son hôtel.

Aussi-tôt que nous y fûmes arrivés, je fis passer en revue devant lui tous ses domestiques, en lui disant l'emploi que chacun avoit dans sa maison. Il ne parut point étourdi du changement de sa condition; & se prêtant

volontiers au respect & aux déférences attentives, qu'on avoit pour lui, il sembloit avoir toujours été ce qu'il étoit devenu par hasard. Il ne manquoit pas d'esprit, mais il étoit d'une ignorance crasse ; à peine savoit-il lire & écrire. Je mis auprès de lui un précepteur pour lui enseigner les élémens de la langue Latine, & j'arrêtai un maître de géographie, un maître d'histoire, avec un maître d'escrime. On juge bien que je n'eus garde d'oublier un maître à danser ; je ne fus embarrassé que sur le choix il y en avoit dans ce tems-là un grand nombre de fameux à Madrid, & je ne savois auquel je devois donner la préférence.

Tandis que j'étois dans cet embarras, je vis entrer dans la cour de notre hôtel un homme richement vêtu. On me dit qu'il demandoit à me parler. J'allai au-devant de lui, m'imaginant que c'étoit tout au moins un chevalier de saint Jacques ou d'Alcantara. Je lui demandai ce qu'il y avoit pour son service. Seigneur de Santillane, me répondit-il, après m'avoir fait plusieurs révérences, qui sentoient bien son metier, comme on m'a dit que c'est votre seigneurie qui choisit les maîtres du seigneur Don Henri, je viens vous offrir mes services : je m'appelle Martin Ligéro, & j'ai quelque réputation. Je n'ai pas coutume d'aller mandier des écoliers : cela ne convient qu'à de

petits maîtres à danser. J'attends ordinairement qu'on me vienne chercher ; mais montrant au duc de Médina Sidonia, Don Louis de Haro, & à quelques autres seigneurs de la maison de Guzman, dont je suis en quelque façon le serviteur né, je me fais un devoir de vous prévenir. Je vois par ce discours, lui répondis-je, que vous êtes l'homme qu'il nous faut. Combien prenez-vous par mois ? Quatre doubles pistoles, reprit-il, c'est le prix courant, & je ne donne que deux leçons par semaine. Quatre doublons par mois ! m'écriai-je ; c'est beaucoup. Comment beaucoup ! répliqua-t-il d'un air étonné ; vous donneriez bien une pistole par mois à un maître de philosophie.

Il n'y eut pas moyen de tenir contre une si plaisante réplique ; j'en ris de bon cœur, & je demandai au seigneur Ligéro s'il croyoit véritablement qu'un homme de son métier fût préférable à un maître de philosophie. Je le crois sans doute, me dit-il, nous sommes dans le monde d'une plus grande utilité que ces messieurs. Que sont les hommes avant qu'ils passent par nos mains ? Des corps tout d'une pièce, des ours mal léchés ; mais nos leçons les développent peu à peu, & leur font prendre insensiblement une forme ; en un mot, nous leur enseignons à se mouvoir avec grâce.

nous leur donnons des attitudes avec des airs de noblesse & de gravité.

Je me rendis aux raisons de ce maître à danser, & je le retins pour montrer à Don Henri sur le pied de quatre doubles pistoles par mois puisque c'étoit un prix fait par les grands maîtres de l'art.

Je n'avois point encore fait la moitié de la maison de Don Henri, lorsque Scipion revint du Mexique. Je lui demandai s'il étoit satisfait de son voyage. Je dois l'être, me répondit-il, puisqu'avec trois mille ducats en espèces, j'ai apporté pour deux fois autant en marchandises de défaite en ce pays-ci. Je t'en félicite, repris-je, mon enfant; voilà ta fortune commencée; il ne tiendra qu'à toi de l'achever, en retournant aux Indes l'année prochaine; ou bien, si tu préfères, à la peine d'aller si loin amasser du bien, un poste agréable à Madrid, tu n'as qu'à parler; j'en ai un à te donner. Il n'y a point à balancer dit Scipion; j'aime mieux remplir un bon emploi auprès de votre seigneurie, que de m'exposer de nouveau aux périls d'une longue navigation, quelques avantages qu'il m'en pût revenir. Expliquez vous mon maître; qu'elle occupation destinez-vous à votre serviteur.

Pour mieux le mettre au fait, je lui contai l'histoire du petit seigneur que le comte-duc

venoit d'introduire dans la maison de Guzman. Après lui avoir fait ce détail curieux, & lui avoir appris que ce ministre m'avoit nommé gouverneur de Don Henri, je lui dis que je voulois le faire valet de chambre de ce fils adopté. Scipion, qui ne demandoit pas mieux, accepta volontiers ce poste, & le remplit si bien, qu'en moins de trois ou quatre jours il s'attira la confiance & l'amitié de son nouveau maître.

Je m'étois imaginé que les pédagogues, dont j'avois fait choix pour endoctriner le fils de la Génoise, y perdroient leur Latin, le croyant à son âge un sujet peu disciplinable ; néanmoins je me trompai. Il comprenoit & retenoit aisément tout ce qu'on lui enseignoit ; ses maîtres en étoient très-contens. J'allai avec empressement annoncer cette nouvelle au comte duc, qui la reçut avec une joie excessive. Santillane, s'écria-t-il, avec transport, tu me ravis en m'apprenant que Don Henri a beaucoup de mémoire & de pénétration. Je reconnois en lui mon sang. Tu vois par là, mon ami, que la nature se déclare.

Quoique tous les Guzmans eussent une haine mortelle pour ce jeune seigneur de fraîche date, ils la dissimulèrent par politique ; il y en eut même qui affectèrent de rechercher son amitié ; les ambassadeurs & les

grands qui étoient alors à Madrid, le visitèrent, & lui firent tous les honneurs possibles. Ce ministre, ravi de voir encenser son idole, ne tarda guère à la parer de dignités. Il commença par demander au roi pour Don Henri la croix d'Alcantara, avec une commanderie de dix mille écus. Peu de tems après il le fit recevoir gentilhomme de la chambre; ensuite ayant pris la résolution de le marier, & voulant lui donner une dame de la plus noble maison d'Espagne, il jeta les yeux sur Dona Juanna de Vélasco, fille du duc de Castille, & il eut assez d'autorité pour la lui faire épouser, en dépit de ce duc & de ses parens.

Quelques jours avant ce mariage, monseigneur m'ayant envoyé chercher, me dit en me mettant des papiers entre les mains: Tiens, Gil Blas, j'ai un nouveau présent à te faire. Je crois qu'il ne te sera pas désagréable. Voici des lettres de noblesse, que j'ai fait expédier pour toi. Monseigneur, lui répondis-je, assez surpris de ces paroles, votre excellence sait que je suis fils d'une duègne & d'un écuyer; ce seroit, ce me semble, profaner la noblesse que de m'y aggréger; & c'est, de toutes les grâces que sa majesté me peut faire, celle que je mérite & que je désire le moins. Ta naissance, reprit le ministre, est un obstacle facile à lever. Tu as été

occupé des affaires de l'état sous le ministère du duc de Lerme & sous le mien ; d'ailleurs, ajouta-t-il avec un souris, n'as-tu pas rendu au monarque des services qui méritent une récompense ? En un mot, Santillane, tu n'es pas indigne de l'honneur que j'ai voulu te faire ; de plus, & cette raison est sans réplique, le rang que tu tiens auprès de mon fils, demande que tu sois noble. Je t'avouerai même que c'est à cause de cela que je t'ai donné des lettres de noblesse. Je me rends, monseigneur, lui répliquai-je, puisque votre excellence le veut absolument. En achevant ces mots, je sortis avec mes patentes, que je serrai dans ma poche.

Je suis donc présentement gentilhomme, dis-je en moi-même, lorsque je fus dans la rue ; me voilà noble sans que j'en aye l'obligation à mes parens ; je pourrai, quand il me plaira, me faire appeler Don Gil Blas ; & si quelque un de ma connoissance s'avise de me rire au nez en me nommant ainsi, je lui ferai signifier mes lettres ; mais lisons-les, continuai-je, en les tirant de ma poche, voyons un peu de quelle façon on y dégrasse le vilain. Je lus donc mes patentes, qui portoient en substance : Que le roi, pour reconnaître le zèle que j'avois fait paroître en plusieurs d'une occasion pour son service, & pour le bien de l'état, avoit jugé à propos de me gratifier

de lettres de noblesse. J'ose dire à ma louange qu'elles ne m'inspirèrent aucun orgueil. Ayant toujours devant mes yeux la bassesse de mon origine, cet honneur m'humilioit, au lieu de me donner de la vanité ; aussi je me promis bien de renfermer mes patentes dans un tiroir, sans me vanter d'en être pourvu.

Le poëte des Asturies, comme on a du le remarquer, me négligeoit assez volontiers. De mon côté, mes occupations ne me permettoient guère de l'aller voir. De sorte que je ne l'avois point revu depuis le jour de la dissertation sur l'*Iphigénie* d'Euripide. Le hasard me le fit encore rencontrer près de la porte du soleil. Il sortoit d'une imprimerie. Je l'abordai en lui disant : Ho ! ho ! monsieur Nugnez, vous venez de chez un imprimeur ; cela semble menacer le public d'un nouvel ouvrage de votre composition.

C'est à quoi il doit en effet s'attendre, me répondit-il ; je te dirai que je me suis avisé de composer une brochure, qui est sous la presse actuellement, & qui doit faire un grand bruit dans la république des lettres. Je ne doute pas du mérite de ta production, lui répliquai-je ; mais je m'étonne, que tu t'amuses à composer des brochures ; il me semble que ce sont des colifichets, qui ne font pas grand honneur à l'esprit. Il y en a quelquefois de bonnes, répartit Fabrice, La mienne, par exemple, est

de ce nombre, quoiqu'elle ait été faite à la hâte. Car je t'avouerai que c'est un enfant de la nécessité. La faim, comme tu sais, fait sortir le loup hors du bois.

Comment ! m'écriai-je, la faim ! est-ce l'auteur du *Comte de Saldagne* qui me tient ce discours ? Un homme qui a deux mille écus de rente, peut-il parler ainsi ? Doucement, mon ami, interrompit Nugnez ; je ne suis plus ce poète fortuné, qui jouissoit d'une pension bien payée. Le désordre s'est mis subitement dans les affaires du trésorier Don Bertrand ; il a manié, dissipé les deniers du roi ; tous ses biens sont saisis, & j'ai perdu ma pension. Cela est triste, lui dis-je, mais ne te restait-il pas encore quelque espérance de ce côté-là ? Pas la moindre, me répondit-il, le seigneur Gomez del Ribéro, aussi gueux que son bel esprit, est abîmé ; il ne reviendra, dit-on, jamais sur l'eau.

Sur ce pied-là, lui répliquai-je, mon ami, il faut que je te fasse donner quelque poste, qui te console de la perte de ta pension. Je te dispense de ce soin-là, me dit-il ; quand tu m'offrirais dans les bureaux du ministère un emploi de trois mille écus d'appointemens, je le refuserais ; des occupations de commis ne conviennent pas au génie d'un nourrisson des muses ; il me faut des amusemens littéraires. Que te dirai-je enfin ? Je suis né pour vivre

& mourir en poëte, & je veux remplir mon sort.

Au reste, continua-t-il, ne t' imagine pas que nous soyons fort malheureux ; outre que nous vivons dans une parfaite indépendance, nous sommes des gaillards sans souci ; on croit que nous faisons souvent de repas de Démocrite, & l'on est là-dessus dans l'erreur. Il n'y a pas un de mes confrères, sans en excepter les faiseurs d'almanacs, qui ne soit commensal dans quelque bonne maison ; pour moi j'en ai deux où l'on me reçoit avec plaisir. J'ai deux couverts assurés ; l'un chez un gros directeur des fermes, à qui j'ai dédié un roman ; & l'autre chez un riche bourgeois de Madrid, qui a la rage de vouloir toujours avoir à sa table des beaux esprits ; heureusement il n'est pas fort délicat sur le choix, & la ville lui en fournit autant qu'il en veut.

Je cesse donc de te plaindre, dis-je au poëte des Asturies, puisque tu es content de ta condition. Quoiqu'il en soit, je te proteste de nouveau que tu as toujours dans Gil Blas un ami, à l'épreuve de ta négligence à le cultiver ; si tu as besoin de ma bourse, viens har-
diment à moi ; qu'une mauvaise honte ne te prive point d'un secours infailible, & ne me ravisse point le plaisir de t'obliger.

A ce sentiment généreux, s'écria Nugnez, je te reconnois, Santillane, & je te rends mille

grâces de la disposition favorable où je te vois pour moi ; il faut, par reconnoissance, que je te donne un avis salutaire. Pendant que le comte duc peut tout encore, & que tu possèdes ses bonnes grâces, profite du tems ; hate-toi de t'enrichir ; car ce ministre, à ce qu'on m'a dit, branle dans le manche. Je demandai à Fabrice s'il savoit cela de bonne part, & il me répondit : Je tiens cette nouvelle d'un vieux chevalier de Calatrave qui a un talent tout particulier pour découvrir les choses les plus secrètes ; on écoute cet homme comme un oracle, & voici ce que je lui entendis dire hier : Le comte-duc, disoit-il, a un grand nombre d'ennemis, qui se réunissent tous pour le perdre. Il compte trop sur l'ascendant qu'il a sur l'esprit du roi ; ce monarque, à ce qu'on prétend, commence à prêter l'oreille aux plaintes qui déjà vont jusqu'à lui. Je remerciai Nugnez de son avertissement ; mais j'y fis peu d'attention, & je m'en retournai au logis, persuadé que l'autorité de mon maître étoit inébranlable, le regardant comme un de ces vieux chênes, qui ont pris racine dans une forêt, & que les orages ne sauroient abattre.

Cependant ce que le poète des Asturies m'avoit dit, n'étoit point sans fondement. Il y avoit au palais une confédération furtive contre le comte-duc, de laquelle on prétendoit que la reine étoit le chef ; & toute-

fois il ne transpiroit rien dans le public des mesures que les confédérés prenoient pour déplacer ce ministre. Il s'écoula même depuis ce tems-là plus d'une année sans que je m'apperçusse que sa faveur eût reçu la moindre atteinte.

Mais la révolte des Catalans, soutenus par la France, & les mauvais succès de la guerre contre ces rebelles, excitèrent les murmures du peuple, qui se plaignit du gouvernement. Ces plaintes donnèrent lieu à la tenue d'un conseil en présence du roi, qui voulut que le marquis de Grana, ambassadeur de l'empereur à la cour d'Espagne, s'y trouvât. Il y fut mis en délibération, s'il étoit plus à propos que le roi demeurât en Castile, ou qu'il passât en Arragon pour se faire voir à ses troupes. Le comte-duc, qui avoit envie que ce prince ne partit point pour l'armée, parla le premier, il représenta qu'il étoit plus convenable à la majesté royale de ne pas sortir du centre de ses états, & il appuya son sentiment de toutes les raisons que son éloquence put lui fournir. Il n'eut pas plutôt achevé son discours, que son avis fut généralement suivi de toutes les personnes du conseil, à la réserve du marquis de Grana, qui n'écoutant que son zèle pour la maison d'Autriche, & se laissant aller à la franchise de sa nation, combattit le sentiment du premier ministre, &

soutint l'avis contraire avec tant de force, que le roi, frappé de la solidité de ses raisonnemens, embrassa son opinion, quoiqu'elle fût opposée à toutes les voix du conseil, & marqua le jour de son départ pour l'armée.

C'étoit pour la première fois de sa vie que ce monarque avoit osé penser autrement que son favori, qui regardant cette nouveauté comme un sanglant affront, en fut très mortifié. Dans le tems que ce ministre alloit se retirer dans son cabinet pour y ronger en liberté son frein, il m'apperçut, m'appela, & m'ayant fait entrer avec lui, il me raconta d'un air agité ce qui s'étoit passé au conseil; ensuite, comme un homme qui ne pouvoit revenir de sa surprise : Oui, Santillane, continua-t-il, le roi, qui depuis plus de vingt ans ne parle que par ma bouche, & ne voit que par mes yeux, a préféré l'avis de Grana au mien ; & de quelle manière encore ? en comblant d'éloges cet ambassadeur, & sur tout en louant son zèle pour la maison d'Autriche, comme si cet Allemand en avoit plus que moi.

Il est aisé de juger par là, poursuivit le ministre, qu'il y a un parti formé contre moi, & j'ai tout lieu de penser que la reine est à la tête. Eh ! monseigneur, lui dis-je, de quoi vous inquiétez-vous ? Pouvez-vous craindre la reine ? Cette princesse depuis plus de douze ans n'est-elle pas accoutumée à vous

voir maître des affaires, & n'avez-vous pas mis le roi dans l'habitude de ne la pas consulter? A l'égard du marquis de Grana, le monarque peut s'être rangé de son sentiment, par l'envie qu'il a de voir son armée, & de faire une campagne. Tu n'y es pas, interrompit le comte-duc; dis plutôt que mes ennemis espèrent que le roi étant parmi ses troupes, sera toujours environné des grands qui l'auront suivi, & qu'il s'en trouvera plus d'un assez mécontent de moi, pour oser lui tenir des discours injurieux à mon ministère, Mais ils se trompent, poursuivit-il; je saurai bien pendant le voyage rendre ce prince inaccessible à tous les grands, cequ'il fit en effet d'une manière qui mérite bien d'être détaillée.

Le jour du départ du roi étant venu, ce monarque, après avoir chargé la reine du soin du gouvernement en son absence, se mit en chemin pour Saragosse; mais avant que d'y arriver, il passa par Aranjuez, dont il trouva le séjour si délicieux, qu'il s'y arrêta près de trois semaines. D'Aranjuez le ministre le fit aller à Cuença, où il l'amusa encore plus long-tems par les divertissemens qu'il lui donna. Ensuite les plaisirs de la chasse occupèrent ce prince à Molina d'Arragon; après quoi il fut conduit à Sarragosse. Son armée n'étoit pas loin de là, & il se préparoit à s'y rendre; mais le comte-duc lui en ôta l'en-

vie, en lui faisant accroire qu'il se mettroit en danger d'être pris par les François, qui étoient maîtres de la plaine de Monçon; de sorte que le roi, épouvanté d'un péril qu'il n'avoit nullement à craindre, prit le parti de demeurer enfermé chez lui comme dans une prison. Le ministre profitant de sa terreur, & sous prétexte de veiller à sa sûreté, le garda, pour ainsi dire, à vue; si bien que les grands, qui avoient fait une excessive dépense pour se mettre en état de suivre leur souverain, n'eurent pas même la satisfaction d'obtenir de lui une audience particulière. Philippe enfin s'ennuyant d'être mal logé à Saragosse, d'y passer encore plus mal son tems, ou si vous voulez, d'être prisonnier, s'en retourna bientôt à Madrid. Ce monarque finit ainsi sa campagne, laissant au marquis de Los Vélez, général de ses troupes, le soin de soutenir l'honneur des armes d'Espagne.

Peu de jours après le retour du roi, il se répandit à Madrid une fâcheuse nouvelle. On apprit que les Portugais, regardant la révolte des Catalans comme une belle occasion que la fortune leur offroit de sécouer le joug Espagnol, avoient pris les armes, & choisi pour leur roi le duc de Bragance; qu'ils étoient dans la résolution de le maintenir sur le trône, & qu'ils comptoient bien de n'en pas avoir le démenti, l'Espagne ayant alors sur les bras

des ennemis en Allemagne, en Italie, en Flandre & en Catalogne. Ils ne pouvoient effectivement trouver une conjoncture plus favorable pour s'affranchir d'une domination qu'ils détestoient.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que le comte-duc, dans le tems que la cour & la ville paroissent consternées de cette nouvelle, en voulut plaisanter avec le roi aux dépens du duc de Bragance; mais philippe, bien loin de se prêter à ses mauvaises plaisanteries, prit un air sérieux, qui le déconcerta, & lui fit pressentir sa disgrâce. Ce ministre ne douta plus de sa chute, quand il apprit que la reine s'étoit ouvertement déclarée contre lui, & qu'elle l'accusoit hautement d'avoir par sa mauvaise administration causé la révolte du Portugal. La plupart des grands, & sur tout ceux qui avoient été à Saragosse, ne s'apperçurent pas plutôt qu'il se formoit un orage sur la tête du comte-duc, qu'ils se joignirent à la reine; & ce qui porta le dernier coup à sa faveur, c'est que la duchesse douairière de Mantoue, ci-devant gouvernante de Portugal, revint de Lisbonne à Madrid, & fit voir clairement au roi que la révolte de ce royaume n'étoit arrivée que par la faute de son premier ministre.

Les discours de cette princesse firent toute l'impression qu'ils pouvoient faire sur l'esprit

du monarque, qui revenant enfin de son entêtement pour son favori, se dépouilla de toute l'affection qu'il avoit pour lui. Lorsque ce ministre fut informé que le roi écouloit ses ennemis, il s'avisa de lui écrire un billet, pour lui demander la permission de se démettre de son emploi, & de s'éloigner de la cour, puisqu'on lui faisoit l'injustice de lui imputer tous les malheurs arrivés à la monarchie pendant le cours de son ministère, il s'imaginait que cette lettre feroit un grand effet, croyant que le prince conservoit encore pour lui assez d'amitié pour ne vouloir pas consentir à son éloignement; mais toute la réponse que lui fit sa majesté, fut qu'elle lui accordoit la permission qu'il demandoit, & qu'il pouvoit se retirer où bon lui sembleroit.

Ces paroles, écrites de la main du roi, furent un coup de tonnerre pour monseigneur, qui ne s'y étoit nullement attendu. Néanmoins, quoiqu'il en fût étourdi, il affecta un air de constance, & me demanda ce que je ferois à sa place. Je prendrois, lui dis-je, aisément mon parti; j'abandonnerois la cour, & j'irois à quelqu'une de mes terres passer tranquillement le reste de mes jours. Tu penses sagement répliqua mon maître, & je prétends bien aller finir ma carrière à Loeches, après que j'aurai seulement une fois entretenu le monarque; je suis bien aise de lui remon-

trer, que j'ai fait humainement tout ce que j'ai pu, pour bien soutenir le pesant fardeau dont j'étois chargé, & qu'il n'a pas dépendu de moi de prévenir les tristes évènements dont on me fait un crime ; n'étant point en cela plus coupable qu'un habile pilote, qui, malgré tout ce qu'il peut faire, voit son vaisseau emporté par les vents & par les flots. Ce ministre se flattoit encore qu'en parlant au prince il pourroit rajuster les choses, & regagner le terrain qu'il avoit perdu ; mais il ne put en avoir audience, & de plus on lui envoya demander la clef dont il se servoit pour entrer, quand il lui plaisoit, dans l'appartement de sa majesté.

Jugeant alors qu'il n'y avoit plus d'espérance pour lui, il se determina tout de bon à la retraite. Il visita ses papiers, dont il brûla prudemment une grande quantité ; ensuite il nomma les officiers de sa maison & les valets dont il vouloit être suivi, donna des ordres pour son départ, & en fixa le jour au lendemain. Comme il craignoit d'être insulté par la populace en sortant du palais, il s'échappa de grand matin par la porte des cuisines, monta dans un méchant carrosse avec son confesseur & moi, prit impunément la route de Loeches, village dont il étoit seigneur, & où la comtesse son épouse a fait bâtir un magnifique couvent de religieuses de l'ordre de St. Dominique. Nous nous y rendîmes en

moins de quatre heures, & toutes les personnes de sa suite y arrivèrent peu de tems après nous.

Madame d'Olivarès laissa partir son mari pour Loeches, & demeura quelques jours après lui à la cour, dans le dessein d'essayer si par ses prières & par ses larmes elle ne pourroit pas le faire rappeler ; mais elle eut beau se prosterner devant leurs majestés, le roi n'eut aucun égard à ses remontrances, quoique préparées avec art ; & la reine, qui la haïssoit mortellement, vit avec plaisir couler ses pleurs. L'épouse du ministre ne se rebuta point ; elle s'humilia jusqu'à implorer les bons offices des dames de la reine ; mais le fruit qu'elle recueillit de ses bassesses, fut de s'appercevoir qu'elles excitoient le mépris plutôt que la pitié. Désolée d'avoir fait en vain tant de démarches humiliantes, elle alla rejoindre son époux, pour s'affliger avec lui de la perte d'une place, qui sous un règne tel que celui de Philippe IV. étoit peut-être la première de la monarchie.

Le rapport que cette dame fit de l'état où elle avoit laissé Madrid, redoubla le chagrin du comte-duc : Vos ennemis, lui dit-elle en pleurant, le duc de Médina-Cœli, & les autres grands qui vous haïssent, ne cessent de louer le roi de vous avoir ôté du ministère, & le peuple célèbre votre disgrâce avec une joie insolente, comme si la fin des malheurs de l'état étoit attachée à celle de

votre administration, Madame, lui dit mon maître, suivez mon exemple, dévorez vos chagrins ; il faut céder à l'orage qu'on ne peut détourner. J'avois cru, il est vrai, que je pourrois perpétuer ma faveur jusqu'à la fin de ma vie ; illusion ordinaire des ministres & des favoris, qui oublient que leur sort dépend de leur souverain. Le duc de Lerme n'y a-t-il pas été trompé aussi-bien que moi, quoiqu'il s'imaginât que la pourpre, dont il étoit revêtu, fut un sûr garant de l'éternelle durée de son autorité ?

C'est de cette façon que le comte-duc exhortoit son épouse à s'armer de patience, pendant qu'il étoit lui-même dans une agitation, qui se renouvelloit tous les jours par les dépêches qu'il recevoit de Don Henri, qui étant demeuré à la cour pour observer ce qui s'y passeroit, avoit soin de l'en informer exactement. C'étoit Scipion qui apportoit les lettres de ce jeune seigneur, auprès de qui il étoit encore, & avec qui je ne demeurois plus depuis son mariage avec Dona Juanna. Les dépêches de ce fils adopté étoient toutes remplies de fâcheuses nouvelles, & malheureusement on n'en attendoit pas d'autres de lui. Tantôt il mandoit que les grands ne se contentoient pas de se réjouir publiquement de la retraite du comte-duc, qu'ils s'étoient tous réunis pour faire chasser ses créatures

des charges & des emplois qu'elles possédoient, & les faire remplacer par ses ennemis. Une autre fois il écrivoit que Don Louis de Haro commençoit d'entrer en faveur, & que suivant toutes les apparences ; il alloit devenir premier ministre. De toutes les choses chagrinantes que mon maître apprit celle qui parut l'affliger davantage, fut le changement qui se fit dans la vice-royauté de Naples, que la cour, pour le mortifier seulement, ôta au duc de Médina de las Torrès, qu'il aimoit, pour la donner à l'Amirante de Castille, qu'il avoit toujours haï.

On peut dire que pendant trois mois monseigneur ne sentit dans la solitude que trouble & que chagrin ; mais son confesseur, qui étoit un religieux de l'ordre de St. Dominique, & qui joignoit à une solide piété une mâle éloquence, eut le pouvoir de le consoler. A force de lui représenter avec énergie qu'il ne devoit plus penser qu'à son salut, il eut, avec le secours de la grâce, le bonheur de détacher son esprit de la cour. Son excellence ne voulut plus savoir de nouvelles de Madrid, & n'eut plus à cœur que de se disposer à bien mourir. Madame d'Olivarès, de son côté, faisant un assez bon usage de sa retraite, trouva dans le couvent dont elle étoit fondatrice, une consolation préparée par la Providence. Il y eut, parmi les re-

ligieuses, de saintes filles, dont les discours pleins d'onction tournèrent insensiblement en douceur l'amertume de sa vie. A mesure que mon maître détournoit sa pensée des affaires du monde, il devenoit plus tranquille. Voici de quelle manière il régloit sa journée: Il passoit presque toute la matinée à entendre des messes dans l'église des religieuses, ensuite il revenoit dîner; après quoi il s'amusoit pendant deux heures à jouer à toutes sortes de jeux avec moi & quelques-uns de ses plus affectionnés domestiques; puis il se retiroit ordinairement tout seul dans son cabinet, où il demouroit jusqu'au coucher du soleil; alors il faisoit le tour de son jardin, ou bien il alloit en carrosse se promener aux environs de son château, accompagné tantôt de son confesseur & tantôt de moi.

Un jour que j'étois seul avec lui, & que j'admirois la sérénité qui brilloit sur son visage, je pris la liberté de lui dire: Monseigneur, permettez-moi de laisser éclater ma joie; à l'air de satisfaction que je vous vois, je juge que votre excellence commence à s'accoutumer à la retraite. J'y suis déjà tout accoutumé, me répondit-il; & quoique je sois depuis longtemps dans l'habitude de m'occuper d'affaires, je te proteste, mon enfant, que je prends de jour en jour plus de goût à la vie douce & paisible que je mène ici.

Monseigneur, pour varier ses occupations, s'amusoit aussi quelquefois à cultiver son jardin. Un jour que je le regardois, travailler, il me dit en plaisantant : Tu vois, Santillane, un ministre banni de la cour devenu jardinier à Loeches. Monseigneur, lui répondis-je sur le même ton, je m'imagine voir Denis de Syracuse maître d'école à Corinthe. Mon maître sourit de ma réponse, & ne me sut pas mauvais gré de la comparaison.

Nous étions tous ravis au château de voir le patron, supérieur à sa disgrâce, trouver des charmes dans une vie si différente de celle qu'il avoit toujours menée lorsque nous nous apperçûmes avec douleur qu'il changeoit à vue d'œil. Il devint sombre, rêveur, & tomba dans une mélancolie profonde. Il cessa de jouer avec nous, & ne parut plus sensible à tout ce que nous pouvions inventer pour le divertir. Il s'enfermoit après son dîner dans son cabinet, où il demeurait tout seul jusqu'au soir. Nous nous imaginions que sa tristesse étoit causée par des retours de sa grandeur passée : & dans cette opinion nous lâchions après lui le père Dominicain, dont pourtant l'éloquence ne pouvoit triompher de la mélancolie de monseigneur, laquelle, au lieu de diminuer, sembloit aller en augmentant.

Il me vint dans l'esprit que la tristesse de ce ministre pouvoit avoir une cause particulière

qu'il ne vouloit pas dire ; ce qui me fit former le dessein de lui arracher son secret. Pour y parvenir, j'épiaï le moment de lui parler sans témoins ; & l'ayant trouvé : Monseigneur, lui dis-je, d'un air mêlé de respect & d'affection, est-il permis à Gil Blas d'oser faire une question à son maître ? Tu peux parler, me répondit-il, je te le permets. Qu'est devenu, repris-je, cet air content qui paroissoit sur le visage de votre excellence ? N'auriez-vous plus l'ascendant que vous aviez pris sur la fortune ? Votre faveur perdue exciteroit-elle en vous de nouveaux regrets ? Seriez-vous replongé dans cet abyme d'ennuis, d'où votre vertu vous avoit tiré ? Non, grâces au Ciel ! repartit le ministre, ma mémoire n'est plus occupée du personnage que j'ai fait à la cour, & j'ai pour jamais oublié les honneurs qu'on m'y a rendus. Eh ! pourquoi donc, lui répliquai-je, si vous avez la force de n'en plus rappeler le souvenir, avez-vous la foiblesse de vous abandonner à une mélancolie qui nous allarme tous ? Qu'avez-vous, mon cher maître ? poursuivis-je en me jetant à ses genoux ; vous avez sans doute un secret chagrin qui vous dévore ; pouvez-vous en faire un mystère à Santillane, dont vous connoissez la discrétion, le zèle & la fidélité ? Par quel malheur ai-je perdu votre confiance ?

Tu la possèdes toujours, me dit monseigneur ; mais je t'avouerai, que j'ai de la répugnance à te révéler ce qui fait le sujet de la tristesse, où tu me vois enséveli ; cependant je ne puis tenir contre les instances d'un serviteur & d'un ami tel que toi. Apprends donc ce qui fait ma peine ; ce n'est qu'au seul Santillane que je puis me résoudre à faire une pareille confidence. Oui continua-t-il, je suis la proie d'une noire mélancolie, qui consume peu à peu mes jours ; je vois presque à tout moment un spectre, qui se présente devant moi sous une forme effroyable. J'ai beau me dire à moi-même, que ce n'est qu'une illusion, qu'un phantôme, qui n'a rien de réel, ses apparitions continuelles me blessent la vue, & m'inquiètent. Si j'ai la tête assez forte pour être persuadé qu'en voyant ce spectre je ne vois rien, je suis assez foible pour m'affliger de cette vision. Voilà ce que tu m'as forcé de te dire, ajouta-t-il ; juge à présent si j'ai tort de vouloir cacher à tout le monde la cause de ma mélancolie.

J'appris avec autant de douleur que d'étonnement une chose si extraordinaire, & qui supposoit un dérangement dans la machine. Monseigneur, dis-je au ministre, cela ne viendrait-il point du peu de nourriture que vous prenez ? car votre sobriété est excessive. C'est ce que j'ai pensé d'abord, répondit-il ; & pour

éprouver, si c'étoit à la diète que je m'en devois prendre, je mange depuis quelques jours plus qu'à l'ordinaire ; & tout cela est inutile, le phantôme ne disparoit point. Il disparoîtra, repris-je pour le consoler ; & si votre excellence vouloit un peu se dissiper en jouant encore avec ses fidèles serviteurs, je crois qu'elle ne tarderoit guère à se voir délivrée de ses noires vapeurs.

Peu de tems après cet entretien monseigneur tomba malade ; & sentant que l'affaire deviendrait sérieuse, il envoya chercher deux notaires à Madrid, pour leur faire faire son testament. Il fit venir aussi trois fameux médecins, qui avoient la réputation de guérir quelquefois leurs malades. Aussi-tôt que le bruit de l'arrivée de ces derniers se répandit dans le château, on n'y entendit que des plaintes & des gémissemens ; on y regarda la mort du maître comme prochaine, tant on y étoit prévenu contre ces messieurs. Ils avoient amené avec eux un apothicaire & un chirurgien, ordinaires exécuteurs de leurs ordonnances. Ils laissèrent d'abord les notaires faire leur métier, après quoi ils se disposèrent à faire le leur. Comme ils étoient dans les principes du docteur Sangrado, dès la première consultation ils ordonnèrent saignées sur saignées ; ensorte qu'au bout de six jours ils réduisirent le comte-duc à l'extré-

mité, & le septième ils le délivrèrent de sa vision.

Après la mort de ce ministre, il regna dans le château de Loeches une vive & sincère douleur. Tous ses domestiques le pleurèrent amèrement. Bien loin de se consoler de sa perte par la certitude d'être compris dans son testament, il n'y en avoit pas un qui n'eût volontiers renoncé à son legs pour le rappeler à la vie. Pour moi, qu'il avoit le plus cheri, & qui m'étois attaché à lui par pure inclination pour sa personne, j'en fus encore plus touché que les autres. Je doute qu'Antonia m'ait coûté plus de larmes que le comte-duc.

Le ministre, ainsi qu'il l'avoit ordonné, fut inhumé sans pompe & sans éclat dans le monastère des religieuses, au bruit de nos lamentations. Après les funérailles, madame d'Olivarès nous fit lire le testament, dont tous les domestiques eurent sujet d'être satisfaits. Chacun avoit un legs proportionné à la place qu'il occupoit, & le moindre legs étoit de deux mille écus ; le mien étoit le plus considérable de tous ; monseigneur me laissoit dix mille pistoles pour marquer l'affection singulière qu'il avoit eue pour moi. Il n'oublia par les hôpitaux, & fonda des services annuels dans plusieurs couvens.

Madame d'Olivarès renvoya tous les domestiques à Madrid toucher leur legs chez l'intendant Don Raimond Caporis, qui avoit ordre de les leur délivrer; mais je ne pus partir avec eux; une grosse fièvre, fruit de mon affliction, me retint au château sept à huit jours. Pendant ce tems-là, le père de St. Dominique ne m'abandonna point. Ce bon religieux m'avoit pris en amitié; & s'intéressant à mon salut, il me demanda, quand il me vit convalescent, ce que je voulois devenir. Je n'en sais rien lui répondis-je, mon révérend père; je ne suis point encore d'accord avec moi-même là-dessus; il y a des momens où je suis tenté de m'enfermer dans une cellule pour y faire pénitence. Momens précieux! s'écria le Dominicain: Seigneur de Santillane, vous feriez bien d'en profiter. Je vous conseille en ami, sans que vous cessiez pour cela d'être séculier de vous retirer dans notre couvent de Madrid, par exemple; de vous en rendre bienfaiteur par une donation de tous vos biens, & d'y mourir sous l'habit de St. Dominique. Il y a bien des personnes qui expient une vie mondaine par une pareille fin.

Dans la disposition où étoit mon esprit, le conseil du religieux ne me révolta point, & je répondis à sa révérence, que je ferois sur cela mes réflexions. Mais ayant consulté la-dessus

Scipion, que je vis un moment après le moine, il s'éleva contre cette pensée, qui lui parut une idée de malade. Fi donc, seigneur de Santillane me dit-il, une semblable retraite peut-elle vous flatter ? Votre château de Llyrias ne vous en offre-t-il pas une plus agréable ? Si vous en étiez autrefois charmé, vous en goûterez encore mieux les douceurs présentement, que vous êtes dans un âge plus propre à vous laisser toucher des beautés de la nature.

Le fils de la Coscolina n'eut pas de peine à me faire changer de sentiment. Mon ami, lui dis-je, tu l'emportes sur le père de St. Dominique. Je vois bien en effet que je ferai mieux de retourner à mon château ; je m'arrête à ce parti. Nous regagnerons Llyrias aussi-tôt que je serai en état d'en reprendre le chemin ; ce qui arriva bientôt ; car n'ayant plus de fièvre, je me sentis en peu de tems assez fort pour exécuter cette résolution. Nous nous rendimes à Madrid, Scipion & moi. La vue de cette ville ne me fit plus autant de plaisir qu'elle m'en avoit fait auparavant. Comme je savois que presque tous ses habitants avoient en horreur la mémoire d'un ministre, dont je conservois le plus tendre souvenir, je ne pouvois la regarder de bon œil ; aussi je n'y demeurai que cinq ou six jours, que Scipion employa aux préparatifs de notre départ pour Llyrias. Pendant qu'il son-

geoit à notre équipage, j'allai trouver Caporis, qui me donna mon legs en doublons. Je vis aussi les receveurs des commanderies sur lesquelles j'avois des pensions ; je pris des arrangemens avec eux pour le payement ; en un mot, je mis ordre à toutes mes affaires.

La veille de notre départ, je demandai au fils de la Coscolina s'il avoit pris congé de Don Henri. Oui, me répondit-il, nous nous sommes séparés ce matin tous deux à l'amiable ; il m'a pourtant témoigné qu'il étoit fâché que je le quittasse ; mais s'il étoit content de moi, je ne l'étois guère de lui. Ce n'est point assez que le valet plaise au maître, il faut en même tems que le maître plaise au valet ; autrement ils sont l'un & l'autre fort mal ensemble. D'ailleurs, ajouta-t-il, Don Henri ne fait plus à la cour qu'une pitoyable figure ; il y est tombé dans le dernier mépris ; on le montre au doigt dans les rues, & on ne l'appelle plus que le fils de la Génoise. Jugez s'il est gracieux pour un garçon d'honneur de servir un homme déshonoré.

Nous partimes enfin de Madrid un beau jour au lever de l'aurore, & nous primes la route de Cuença. Voici dans quel ordre & dans quel équipage : Nous étions, mon confident & moi, dans une chaise tirée par deux mules conduites par un postillon ; trois mulets chargés de nos hardes & de notre ar-

gent, & menés par deux palefreniers, nous suivoient immédiatement ; & deux grands laquais, choisis par Scipion, venoient ensuite montés sur deux mules, & armés jusqu'aux dents : les palefreniers de leur côté portoient des sabres, & le postillon avoit deux bons pistolets à l'arçon de sa selle. Comme nous étions sept hommes dont il y en avoit six fort résolus, je me mis gaiement en chemin, sans appréhender pour mon legs. Dans les villages par où nous passions, nos mulets faisoient orgueilleusement entendre leurs sonnettes ; les paysans accouroient à leurs portes pour voir défiler notre équipage, qui leur paroissoit tout au moins celui d'un grand qui alloit prendre possession d'une vice-royauté.

J'employai quinze jours à me rendre à Llyrias, rien ne m'obligeant d'y aller à grandes journées ; tout ce que je souhaitois c'étoit d'y arriver heureusement, & mon souhait fut exaucé. La vue de mon château m'inspira d'abord quelques pensées tristes, en me rappelant le souvenir d'Antonia ; mais je sus bientôt m'en distraire, ne voulant m'occuper que de ce qui pouvoit me faire plaisir, outre que vingt-deux ans, qui s'étoient écoulés depuis sa mort, en avoient fort affoibli le sentiment.

Sitôt que je fus entré dans le château Béatrix, & sa fille vinrent me saluer d'un air

empressé ; ensuite le père, la mère & la fille s'accablèrent d'accolades avec des transports de joie qui me charmèrent. Après tant d'embrassemens, je dis, en regardant avec attention ma filleule, que je trouvai fort aimable : Est-il possible que ce soit là cette Séraphine que je laissai au berceau quand je partis de Llyrias ? Je suis ravi de la revoir si grande & si jolie ; il faut que nous songions à l'établir. Comment donc, mon cher parrain, s'écria ma filleule en rougissant un peu de mes dernières paroles, il n'y a qu'un instant que vous me voyez, & vous songez déjà à vous défaire de moi ! Non, ma fille, lui répliquai-je, nous ne prétendons point vous perdre en vous mariant ; nous voulons un mari qui vous possède sans qu'il vous enlève à vos parens, & qui vive, pour ainsi dire, avec nous.

Il s'en présente un de cette espèce, dit alors Béatrix. Un gentilhomme de ce pays-ci a vu Séraphine un jour à la messe, dans la chapelle de ce hameau, & en est devenu amoureux. Il m'est venu voir, & m'a demandé mon aveu. Vous jugez bien quelle réponse je lui ai faite. Quand vous auriez mon agrément, lui ai-je dit, vous n'en seriez pas plus avancé ; Séraphine dépend de son père & de son parrain, qui seuls peuvent disposer d'elle ; tout ce que je puis pour vous, c'est de leur écrire pour les informer de votre recherche, qui fait hon-

neur à ma fille. Effectivement, messieurs, poursuivit-elle, c'est ce que j'allois incessamment vous mander; mais vous voilà revenus, vous ferez ce que vous jugerez à propos.

Au reste, dit Scipion, de quel caractère est cet *Hidalgo*? ne ressemble-t-il pas à la plupart de ses pareils? n'est-il pas fier de sa noblesse, & insolent avec les roturiers? Oh pour cela, non, répondit Béatrix, c'est un garçon d'une douceur & d'une politesse achevée, de bonne mine d'ailleurs, & qui n'a pas encore trente ans accomplis. Vous nous faites, dis-je à Béatrix, un assez beau portrait de ce cavalier; comment s'appelle-t-il? Don Juan de Jutella, repartit la femme de Scipion; il n'y a pas long-tems qu'il a recueilli la succession de son père, & il vit dans son château éloigné d'ici d'une lieue avec une sœur cadette qu'il a sous sa conduite. J'ai autrefois, repris-je, entendu parler de la famille de ce gentilhomme; c'est une des plus nobles du royaume de Valence. J'estime moins la noblesse, s'écria Scipion, que les qualités du cœur & de l'esprit; & ce Don Juan nous conviendra, si c'est un honnête homme. Il en a la réputation, dit Séraphine, en se mêlant à l'entretien; les habitans de Llyrias qui le connoissent en disent tous les biens du monde. A ces paroles de ma filleule, je regardai avec

un souris son père, qui les ayant saisies aussi bien que moi, jugea que le galant ne déplaisoit point à sa fille.

Ce cavalier apprit bientôt notre arrivée à Llyrias, puisque deux jours après nous le vîmes paroître au château. Il nous aborda de bonne grâce ; & bien loin de démentir par sa présence ce que Béatrix nous avoit dit de lui, il nous fit concevoir une haute opinion de son mérite. Il nous dit qu'en qualité de voisin, il venoit nous féliciter sur notre heureux retour. Nous le reçûmes le plus gracieusement qu'il nous fut possible, mais cette visite ne fut que de pure civilité ; elle se passa toute en complimens, de de part & d'autre ; & Don Juan, sans nous dire un mot de son amour pour Séraphine, se retira en nous priant seulement de lui permettre de nous revenir voir, & de profiter d'un voisinage qu'il prévoyoit lui devoir être d'un grand agrément. Lorsqu'il nous eut quittés, Béatrix nous demanda ce que nous pensions de ce gentilhomme. Nous lui répondîmes qu'il nous avoit prévenus en sa faveur, & qu'il nous sembloit que la fortune ne pouvoit offrir à Séraphine un meilleur parti.

Dès le jour suivant, je sortis après le dîner avec le fils de la Coscolina pour aller rendre la visite que nous devions à Don Juan. Nous primes la route de son château conduits par un guide, qui nous dit, après trois quarts d'heure

de chemin. Voici le château du seigneur Don Juan de Jutella. Nous eûmes beau regarder de tous nos yeux dans la campagne, nous fûmes long-tems sans l'appercevoir ; nous ne le découvrîmes qu'en y arrivant, attendu qu'il étoit situé au pied d'une montagne, au milieu d'un bois dont les arbres élevés le déroboient à notre vue. Il avoit un air antique & délabré, qui prouvoit moins l'opulence de son maître, que sa noblesse. Néanmoins quand nous y fûmes entrés, nous trouvâmes la caducité du bâtiment compensée par la propreté des meubles.

Don Juan nous reçut dans une salle bien ornée, où il nous présenta une dame qu'il appela devant nous sa sœur Dorothée, & qui pouvoit avoir dix-neuf à vingt ans. Elle étoit fort parée, comme une personne qui s'étant attendue à notre visite, avoit envie de nous paroître aimable ; & s'offrant à ma vue avec tous ses charmes, elle fit sur moi la même impression qu'Antonia, c'est-à-dire, que je fus troubié ; mais je cachai si bien mon trouble que Scipion même ne le remarqua pas. Notre conversation roula, comme celle du jour précédent, sur le plaisir mutuel que nous nous faisons de nous voir quelquefois, & de vivre ensemble en bons voisins. Il ne nous parla point encore de Séraphine, & nous ne lui dûmes rien qui pût

l'engager à nous déclarer ses intentions ; nous étions bien aises de le voir venir la-dessus. Pendant notre entretien je jetois souvent la vue sur Dorothée, quoique j'affectasse de l'envisager le moins qu'il m'étoit possible ; & toutes les fois que mes regards rencontroient les siens, c'étoit autant de traits nouveaux qu'elle me lançoit dans le cœur. Je dirai pourtant, pour lui rendre une exacte justice, que ce n'étoit point une beauté parfaite : si elle avoit la peau d'une blancheur éblouissante & la bouche plus vermeille que la rose, son nez étoit un peu trop long & ses yeux trop petits ; cependant le tout ensemble m'enchantoit.

Enfin, je ne sortis point du château de Jutella comme j'y étois entré ; & m'en retournant à Llyrias l'esprit rempli de Dorothée, je ne voyois qu'elle, je ne parlois que d'elle. Comment donc, mon maître, me dit Scipion, en me considérant d'un air étonné ; vous êtes bien occupé de la sœur de Don Juan ! Vous auroit-elle inspiré de l'amour ? Oui, mon ami, lui répondis-je, & j'en rougis de honte ; moi qui depuis la mort d'Antonia ai regardé mille jolies personnes avec indifférence, faut-il que j'en rencontre une qui m'enflamme à mon âge, sans que je puisse m'en défendre ? Eh bien, monsieur, reprit le fils de la Coscolina, vous devez vous applaudir de l'aventure, au lieu de vous en plaindre ; vous êtes encore dans un

âge où il n'y a point de ridicule à se marier & le tems n'a point assez flétri votre front pour vous ôter l'espérance de plaire. Croyez moi, quand vous reverrez Don Juan, demandez-lui hardiment sa sœur ; il ne peut la refuser à un homme comme vous ; & d'ailleurs, s'il faut absolument être gentilhomme pour épouser Dorothée, ne l'êtes-vous pas ? Vous avez des lettres de noblesse, cela suffit pour votre posterité. Lorsque le tems aura mis sur ces lettres le voile épais dont il couvre l'origine de toutes les maisons, après quatre ou cinq générations, la race des Santillanes sera des plus illustres.

Scipion m'encouragea par ce discours à me déclarer amant de Dorothée, sans songer qu'il m'exposoit à essuyer un refus. Je ne m'y déterminai néanmoins qu'en tremblant. Quoique je ne parusse pas avoir mon âge, & que je pusse me donner dix bonnes années moins que je n'en avois, je ne laissois pas de me croire bien fondé à douter que je pusse à une jeune beauté. Je pris pourtant la résolution d'en risquer la demande sitôt que je verrois son frère, qui de son côté n'étant pas sûr d'obtenir ma filleule, n'étoit pas sans inquiétude.

Il revint à mon château le lendemain matin dans le tems que j'achevois de m'habiller. Seigneur de Santillane, me dit-il, je viens aujourd'hui à Llyrias pour vous parler d'une affaire sérieuse. Je le fis passer dans mon ca-

binet, où d'abord entrant en matière : Je crois, continua-t-il, que vous n'ignorez pas le sujet qui m'amène : J'aime Seraphine ; vous pouvez tout sur son père ; je vous prie de me le rendre favorable ; faites-moi obtenir l'objet de mon amour ; que je vous doive le bonheur de ma vie. Seigneur Don Juan, lui répondis-je, comme vous allez d'abord au fait, vous ne trouverez pas mauvais que je suive votre exemple, & qu'après vous avoir promis mes bons offices auprès du père de ma filleule, je vous demande les vôtres auprès de votre sœur.

A ces derniers mots Don Juan laissa éclater une agréable surprise, dont je tirai un augure favorable. Seroit-il possible, s'écria-t-il ensuite, que Dorothée eût fait hier la conquête de votre cœur ? Elle m'a charmé, lui dis-je, & je me croirai le plus heureux de tous les hommes, si ma recherche vous plait à l'un & à l'autre. C'est de quoi vous devez être assuré, me répliqua-t-il ; tout nobles que nous sommes, nous ne dédaignerons pas votre alliance. Je suis bien aise, lui repartis-je, que vous ne fassiez pas difficulté de recevoir pour beau-frère un roturier ; je vous en estime davantage, vous montrez en cela votre bon esprit ; mais quand vous seriez assez vain pour ne vouloir accorder votre sœur qu'à un noble, sachez que j'ai de quoi contenter votre va-

2
nité. J'ai travaillé vingt ans dans les bureaux du ministère ; & le roi, pour récompenser les services que j'ai rendus à l'état, m'a gratifié de lettres de noblesse, que je vais vous faire voir. En achevant ces paroles, je tirai mes patentes d'un tiroir, où je les tenois humblement cachées, & je les présentai au gentilhomme, qui les lut d'un bout à l'autre attentivement avec une extrême satisfaction. Voilà qui est bon, reprit-il, en me les rendant, Dorothée est à vous. Et vous, m'écriai-je, comptez sur Séraphine.

Ces deux mariages furent donc ainsi résolus entre nous. Il ne fut plus question que de savoir si les futures y consentiroient de bonne grâce ; car Don Juan & moi également délicats, nous ne prétendions point les obtenir malgré elles. Ce gentilhomme retourna au château de Jutella pour me proposer à sa sœur ; & moi j'assemblai Scipion, Béatrix & ma filleule, pour leur faire part de l'entretien que je venois d'avoir avec ce cavalier. Béatrix fut d'avis qu'on l'acceptât pour époux sans hésiter, & Séraphine fit connoître par son silence qu'elle étoit du sentiment de sa mère. Pour le père, il ne fut pas à la vérité d'une autre opinion ; mais il témoigna quelque inquiétude sur la dot qu'il faudroit, disoit-il, donner à un gentilhomme dont le château avoit un si pressant besoin de réparations. Je

fermai la bouche à Scipion, en lui disant que cela me regardoit, & que je faisois présent à ma filleule de quatre mille pistoles pour payer sa dot.

Je revis Don Juan dès le soir même. Vos affaires, lui dis-je, vont à merveilles ; je souhaite que les miennes ne soient pas dans un plus mauvais état. Elles vont aussi le mieux du monde, me répondit-il ; je n'ai pas été à la peine d'employer l'autorité pour avoir le consentement de Dorothée ; votre personne lui revient, & vos manières lui plaisent. Vous appréhendiez de n'être pas de son goût, & elle craint avec plus de raison que n'ayant à vous offrir que son cœur & sa main.....Que voudrois-je de plus ? interrompis-je tout transporté de joie ; puisque la charmante Dorothée n'a point de répugnance à lier son sort au mien, c'est tout ce que je demande ; je suis assez riche pour l'épouser sans dot, & sa seule possession comblera tous mes vœux.

Don Juan & moi, fort satisfaits d'avoir heureusement amené les choses jusques-là, nous résolûmes, pour hâter nos noces, d'en supprimer les cérémonies superflues. J'abouchai ce gentilhomme avec les parens de Séraphine ; & après qu'ils furent convenus des conditions du mariage, il prit congé de nous, en nous promettant de revenir le lendemain avec Dorothée. L'envie que j'avois de paroî-

tre agréable à cette dame, me fit employer trois bonnes heures pour le moins à m'ajuster, à m'adoniser; encore ne pus-je parvenir à me rendre content de ma personne. Pour un adolescent qui se prépare à voir sa maîtresse, ce n'est qu'un plaisir; mais pour un homme qui commence à vieillir, c'est une occupation. Cependant je fus plus heureux que je ne le méritois; je revis la sœur de Don Juan, & j'en fus regardé d'un œil si favorable, que je m'imaginai valoir encore quelque chose. J'eus avec elle un long entretien. Je fus charmé du caractère de son esprit, & je jugeai qu'avec de bonnes façons & beaucoup de complaisance, je deviendrois un époux chéri. Plein d'une si douce espérance, j'envoyai chercher deux notaires à Valence, qui firent le contrat de mariage; puis nous eûmes recours au curé de Paterna, qui vint à Llyrias, & nous maria Don Juan & moi à nos maîtresses.

Je fis donc allumer pour la seconde fois le flambeau de l'Hyménée, & je n'eus pas sujet de m'en repentir. Dorothee en femme vertueuse se fit un plaisir de son devoir; & sensible au soin que je prenois d'aller au devant de ses désirs, elle s'attacha bientôt à moi, comme si j'eusse été jeune. D'une autre part, Don Juan & ma filleule s'enflammèrent d'une ardeur mutuelle; & ce qu'il y a de singulier,

es deux belles sœurs concurent l'une pour l'autre la plus vive & la plus sincère amitié, De mon côté, je trouvai dans mon beau-frère tant de bonnes qualités, que je me sentis naître pour lui une véritable affection, qu'il ne paya point d'ingratitude. Enfin l'union qui régnoit entre nous étoit telle, que le soir, lorsqu'il falloit nous quitter pour nous rassembler le lendemain, cette séparation ne se faisoit pas sans peine ; ce qui fut cause que des deux familles nous résolûmes de n'en faire qu'une, qui demeureroit tantôt au château de Llyrias, & tantôt à celui de Jutella, auquel pour cet effet on fit de grandes réparations, des pistoles de son excellence, Il y a déjà trois ans, ami lecteur, que je mène une vie délicieuse avec des personnes si chères. Pour comble de satisfaction, le Ciel a daigné m'accorder deux enfans, dont l'éducation va devenir l'amusement de mes vieux jours.

FIN DU QUATRIEME ET DERNIER TOME.

Tome IV.

*

T



